

# L'île des valeureux

& autres nouvelles

Barbara BUSQUET  
Cyrille CLÉLAN  
Armandine CHASLE  
Arnaud GÉNOIS  
Pierre-Olivier CAUSSARIEU  
Nicolas MAIER  
Michèle SOUCHET-GAVEL

**Éditions de la rue nantaise**



**Éditions de la rue nantaise © 2010**

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Sri

## L'ÎLE DES VALEUREUX

Arnaud GÉNOIS

À la faveur d'une aube lumineuse, le gouverneur contemplait avec mélancolie, par les fenêtres de la capitainerie, le vaste chantier qu'ils avaient accompli durant de longs mois de labeur dans cette île d'apparence austère et stérile, confinée au large de Brest. Tous ses plans s'étaient déroulés presque sans entrave. C'est que le gouverneur Henri de Bralay n'était pas homme à courber l'échine devant les problèmes, quand bien même ils fussent aussi redoutables que les caprices de l'océan, particulièrement furieux dans cette zone. Il avait visité Penn-Bradech pour la première fois par un malencontreux hasard, quand les flots déchaînés avaient empalé le *Pluton*, qu'il commandait alors, sur les rochers de l'île. Après avoir réchappé à la toute-puissante flotte espagnole auprès des côtes de l'Amérique centrale, bravé le chaos maritime du cap Horn et éprouvé la disette et les maladies à bord, ce naufrage si près du retour attendu avait touché Henri de Bralay dans sa dignité. Cet incident l'avait en outre fait tomber en disgrâce à la cour. On ne voulut plus lui confier le commandement d'un bâtiment de la marine française, ce qui représentait le pire des châtiments pour un capitaine de vaisseau en passe de devenir commandant, homme de mer et de combats dévoué corps et âme à son pays.

C'est de cet épisode douloureux qu'émergea dans l'esprit d'Henri de Bralay l'idée de coloniser l'île de Penn-Bradech. Quand il soumit son audacieux projet à la cour de France, certains lui rirent au nez, pensant que le naufrage l'avait définitivement rendu fou. Mais il avait gardé des alliés influents dans l'orbite du Roi-Soleil, et quand ils avisèrent ce dernier du projet de l'île de Penn-Bradech, dont il ignorait l'existence même, le rayonnant roi toujours soucieux d'affirmer la grandeur de la France trancha en faveur de de Bralay. Les experts militaires, bien qu'ils ne s'y fussent jamais rendus,

jugèrent que l'île, de par sa situation privilégiée, pourrait servir à observer les manœuvres anglaises dans ses parages, et prévenir ainsi toute tentative d'invasion ennemie. Rapidement, on entreprit de réunir des volontaires afin de constituer la première population de l'île. Ce ne fut pas une mince affaire, car si depuis la nuit des temps Penn-Bradech était restée inhabitée, c'est que ni Bretons ni Anglais n'avaient jamais imaginé pouvoir en tirer parti. Trop dangereuse, trop de vent, disaient même les pêcheurs les plus exercés. La légende était si tenace que la proposition n'eut aucun succès parmi la population bretonne, à l'exception d'une dizaine de rudes marins célibataires, à qui l'on offrit le choix de la prison ou de Penn-Bradech, choix dont ils saisirent d'ailleurs à peine la différence. Pour le reste des volontaires, on vanta — abusivement — à des familles du sud de la France, qui avaient connu la famine d'un hiver des plus rigoureux, un climat océanique propice aux cultures vivrières, et on leur fit la promesse d'un salaire. Ce fut là encore un ersatz de choix pour ces paysans ruinés par l'impôt.

Le capitaine déchu fut naturellement nommé gouverneur de l'île, poste réservé d'ordinaire aux commandants en fin de carrière, mais les candidats curieusement ne se pressèrent pas. Le gouverneur de Bralay, fermement impliqué dans ce nouveau projet, en tira une grande satisfaction. Avec les faveurs du roi, il n'eut aucune peine à obtenir le budget et le matériel nécessaires à son aventure. Hormis les conseils des chefs de guerre à Versailles, et de Vauban lui-même qui lui offrit généreusement quelques plans de fortifications — bien qu'il ne crût pas un instant qu'on puisse en construire dans un tel endroit —, de Bralay organisa seul l'expédition, sous les regards sceptiques et amusés des gens de Brest.

Au début de l'été, un grand navire solide mouilla dans le port de Brest. Bien qu'il lui eut été fait défense de contrôler un nouveau bateau, la responsabilité du transporteur fut confiée au gouverneur en l'absence de volontaires pour un périple si incertain. Le jour du départ, les Brestois, qui n'avaient jamais totalement cru au sérieux de ce gouverneur venu de Paris, ne s'amusaient plus. Certains tentèrent de dissuader les familles de monter à bord. En vain. Un prêtre vint dire une prière pour les malheureux et les invita à confier leurs péchés. L'ecclésiastique le regretta très vite puisque le gouverneur le fit embarquer in extremis avant d'appareiller : dans son inventaire pourtant rigoureux, il avait oublié d'emporter un

homme d'église.

De Bralay remercia la clémence du ciel et de la mer. Il put compter aussi sur l'habileté des marins bretons, pour qui la mer était une vieille maîtresse imprévisible mais pas méchante. Pour les familles du sud en revanche, qui n'avaient pour la plupart jamais navigué, le voyage fut plus difficile. Le mal de mer sévit même parmi les plus aguerris, et nombreux furent ceux qui rendirent pardessus le bastingage. Les Bretons se demandèrent s'ils savaient ce qu'était une tempête au large.

À mesure que le navire poursuivait sa route, bercé par de hautes vagues régulières, les familles apprirent à se connaître. Un passé fait de travail et de misère, leur condition de pauvres paysans à la merci des maladies, de la milice et des intendants du roi, sou-daient ces femmes et ces hommes bien plus encore que la destinée commune qui les attendait sur Penn-Bradech. Après quelques heures seulement, une joyeuse agitation régna à bord. Les enfants jouaient entre eux, les femmes, tisserandes pour la plupart, échangeaient ouvrage en main leur savoir-faire, tandis que les hommes évoquaient, non sans une certaine vanité, leur métier et leurs spécialités. De Bralay, qui regardait la scène depuis le pont arrière, pensa que tout cela était de bon augure pour la suite.

La traversée dura trois jours. Quand l'homme de quart cria terre, et que la côte édentée s'offrit aux yeux du gouverneur, celui-ci devint anxieux et ne put s'empêcher de repenser à son échec. Dans la crainte de se laisser à nouveau berner par les courants fantasmagoriques, il jeta l'ancre à bonne distance. Quand l'aube émergea, il fit descendre la chaloupe, s'y engagea avec quelques hommes et approcha l'île avec la plus grande prudence. Ils rallièrent assez vite la seule plage de l'île, qu'il avait repérée lors de son premier séjour forcé, prirent les mesures nécessaires et retournèrent au navire. Par une manœuvre fort délicate, le gouverneur démontra son adresse et son expérience de trente ans dans les mers du monde. Le navire accosta paisiblement, et un grand sourire éclaira son visage. La France regretterait un pareil capitaine, se dit-il. Alors qu'il avait imaginé les pires scénarios possibles, la traversée s'était déroulée, à son grand soulagement, sans anicroches.

Sitôt arrivés, il fallut débarquer tout le matériel et les vivres. Les nouveaux insulaires s'y employèrent vigoureusement. Les ton-

neaux d'eau douce et les pièces de la batterie côtière que la marine avait exigé pour la défense de Penn-Bradech plièrent le dos des hommes, et les volailles égaillées firent courir les enfants lancés à leur poursuite. Pendant des jours entiers, ce fut sur la plage un grand remue-ménage dans une bonne ambiance générale. Le gouverneur distillait ses ordres avec calme et justesse. Le soir, la joyeuse troupe se rassemblait autour du feu pour déguster potages et œufs de mouette en omelette, préparés tant bien que mal par les femmes sous le vent qui fouettait la plage. Bretons et Provençaux, en dépit de la barrière de la langue qui les séparait — tous les Français ne parlaient pas alors la « langue du roué » — partagèrent les traditions et les mythes de leurs régions avec curiosité et, parfois, avec incompréhension. Comme il n'y avait aucun logement digne de ce nom, on fit dormir les familles dans l'abri de fortune confectionné par de Bralay et ses hommes avec les débris du *Pluton*. Un dortoir provisoire reconstruit depuis, et devenu la capitainerie où le gouverneur avait ses quartiers et traitait les affaires courantes.

Les courageux habitants ne lésinant pas sur l'ouvrage — même les enfants s'y prêtaient de bon cœur — la communauté ne tarda pas à quitter son campement sur la plage pour s'établir au centre de l'île, dans de toutes petites maisons à toit de chaume, au confort plus que modeste, mais que la plupart des familles n'avaient jamais connu jusqu'ici. L'extraordinaire progression des travaux ne fut rendue possible que par la solidarité qui anima chacun.

Comme les vivres emportés sur le navire vinrent naturellement à manquer, il fallut songer à l'autosuffisance. Pour cela, le roi avait fourni à chaque famille de bonnes semences afin que chacune d'elles puisse entretenir un petit potager, à l'intérieur de l'île où le vent faisait moins de ravages. Certains incrédules émirent des doutes quant à la qualité de la terre de Penn-Bradech, qui furent abandonnés quand les premiers choux et pommes de terre vinrent améliorer le quotidien des repas. La laine des nombreux moutons et le lait des quelques vaches importées réchauffèrent les insulaires dans leur premier hiver. Les animaux comme les humains semblaient avoir apprivoisé l'île et s'étaient adaptés aux rudes conditions climatiques sans trop de difficultés. La royauté avait également pourvu Penn-Bradech de deux bateaux légers et de bons filets. Les hommes, menés par les Bretons, s'initièrent avec courage à la navigation maritime et à la pêche. Ils se dessinèrent rapidement une carte des

lieux, où figuraient gravés dans leur pensée inquiète les contours des récifs qui pouvaient les perdre à tout instant.

Le gouverneur ne l'avait pas espéré de sitôt, mais la production de l'île fut bientôt si encourageante que Penn-Bradech développa un commerce avec Brest. Il avait été convenu qu'un bateau viendrait tous les quatre mois pour acheminer les produits introuvables sur l'île, et pour rapatrier les éventuels blessés — un délai difficilement supportable pour les mourants. En octobre, pour cette première visite, l'amiral de Brest se déplaça en personne, contraint de montrer l'exemple en bravant sa peur de Penn-Bradech. Après sa première surprise de voir le navire intact, la population au complet et le village en construction, il crut que de Bralay se moquait de lui quand il lui proposa de raccourcir le délai de visite du bateau à un mois et demi, afin de participer à l'approvisionnement en sel et goémon de la ville de Brest en échange des produits rares. Mais quand il aperçut les extraordinaires provisions de goémon entassées par les habitants, l'amiral brestois dut se rendre à l'évidence : de Bralay ne plaisantait pas et la lubie de Penn-Bradech s'était muée en une réalité bien partie pour durer. Il accepta la requête. Quand le bateau brestois revint la seconde fois, il portait à son bord trois nouveaux couples désireux de s'installer sur l'île. Ils furent accueillis chaleureusement par la population en place. Au contraire, et contre toute attente, aucun des résidents n'émit le souhait de quitter l'île. Le gouverneur savourait le succès de son projet.

Au rythme des journées de travail et des soirées au coin des cheminées, les insulaires avaient forgé de solides liens d'amitié. D'amour aussi parfois, puisqu'en l'espace d'un an sept mariages avaient été célébrés dans une ambiance festive. Dix-huit enfants étaient nés sous le ciel de Penn-Bradech et tous avaient survécu, une exception remarquée pour l'époque, de surcroît dans ces conditions difficiles. Un véritable « miracle » attribué à la thaumaturgie de Dieu, pour le père Larieux qui n'était finalement pas mécontent d'avoir été embarqué contre son gré dans cette épopée. Ses paroissiens étaient honnêtes et droits, vaillants et généreux. Sans doute, se répétait-il inlassablement, l'insularité ne peut qu'embellir le cœur des hommes. Dans la petite chapelle que les habitants avaient édifiée avec soin, il priait chaque jour pour la sauvegarde de ceux qui partaient en mer. Car on dénombrait aussi deux morts à Penn-

Bradech cette année : Prao et Étienne, dont les corps furent emportés par les flots comme un sacrifice exigé par l'océan en échange de son accueil sur l'île.

En plus des rites religieux qu'ils célébraient avec ferveur, les insulaires avaient inventé leurs propres fêtes. Parmi celles-ci, la journée des lapins, qui prospérait dans l'île depuis qu'ils les avaient rendus à la vie sauvage, provoquait tous les trois mois l'enthousiasme et l'émulation chez les habitants, et plus particulièrement les enfants. Ils avaient imaginé un jeu qui consistait à attraper le plus de bêtes possible en un jour, avant d'en relâcher la plupart. Évidemment, les enfants avaient trouvé là une distraction qui rompait avec leurs jeux habituels, cantonnés à la course ou à la lutte, en aucun cas la baignade qui leur était interdite. La grande chasse se terminait au soir par un grand festin où petits et grands chantaient et dansaient gaiement. Les folklores régionaux se mariaient à merveille, on riait aux éclats sur Penn-Bradech, mais certaines chansons paillardes ou subversives n'étaient pas du goût du père Larieux, choqué par certains propos qu'il ne lui avait jamais été donné d'entendre. Du reste, il n'appréciait pas qu'à l'occasion de cette soirée ses ouailles épanchassent leur soif sans modération dans les tonneaux de mauvais vin et de rhum importés par le gouverneur. Pour tout dire, le père Larieux avait l'humeur bougonne et la mine renfrognée lors de la journée des lapins, et il partait se coucher tôt. Le lendemain matin, avançant volontairement l'heure de la messe, il ne manquait jamais de proférer un sermon réprobateur à son auditoire encore en partie aviné. Puis, satisfait d'avoir préservé la morale chrétienne, il retrouvait bien vite sa gentillesse habituelle.

Hormis ces réprimandes occasionnelles, le prêtre n'avait pas grand-chose à reprocher aux habitants de Penn-Bradech. Comme il était impossible d'échapper à l'omnipotence de Dieu, l'insularité à elle-seule avait également ceci de particulier que nul ne pouvait prétendre se dérober à sa justice. Il y avait d'abord deux manières de quitter l'île : prendre librement le bateau de Brest ou périr en mer. La troisième constituait la règle principale de la communauté. Quiconque sur Penn-Bradech commettait l'imprudence insensée de trahir les siens se heurtait au conseil et s'exposait en conséquence à l'ostracisme. Fort heureusement le conseil en question, sous l'égide du gouverneur et composé de représentants choisis par tous pour leur équité exemplaire, n'avait jamais eu la nécessité de prononcer



l'irréremédiable sentence. Seuls quelques différends sans importance avaient été réglés avec courtoisie et respect. Il faisait assurément bon vivre à Penn-Bradech.

Le gouverneur n'avait pas quitté des yeux l'agitation de la plage, où l'on s'affairait à remonter l'approvisionnement tandis que le bateau de Brest s'éloignait. Il fut tiré de ses pensées par Fanch, qui venait le trouver pour les salaires des familles. Pauvre Fanch, s'il savait... Les mains du gouverneur tremblèrent lorsqu'il relut pour la énième fois le message de l'amirauté qu'il avait reçu la veille. Penn-Bradech avait reçu l'ordre de défendre la France contre la flotte anglaise qui, disait-on de source sûre, s'était rassemblée en masse, prête à fondre sur les côtes de Bretagne. Le gouverneur savait par expérience que le combat serait inégal. Bien qu'il ne doutât pas de la bravoure des hommes de Penn-Bradech, avec leurs trois canons de quarante-deux et leur inexpérience à la guerre, ils n'avaient aucune chance contre la puissance de feu des vaisseaux de ligne adverses. Mais c'était leur devoir. Ils essuieraient la première offensive des Anglais, qui n'auraient aucun mal à hisser leur drapeau sur les hauteurs de l'île. Comment annoncer aux paisibles habitants de Penn-Bradech qu'ils allaient se faire massacrer les premiers, dans une nouvelle guerre sans pitié provoquée par des querelles de puissants ? Désespéré, le gouverneur songea avec amertume que ses protégés, dont il était si fier, n'auraient pas même l'occasion de voir leur première récolte de blé.

\*

## **SOURIRE D'UN AUTRE TEMPS**

**Armandine CHASLE**

*Un monde « insociable » et puis lui, nouvellement sociable qui cherche une faille dans cette terrible peur de l'autre... C'est son unique chance de survie et par lui passe la rédemption du monde...*

L'aube se levait à peine, et le soleil teintait le ciel de sa douce pâleur matinale. Dans son lit, un homme commençait à peine à sortir de ses songes. Il ne se doutait pas que cette journée serait la dernière... Comment aurait-il pu ? Et comment savoir qu'une nuit le métamorphoserait ?

Il est presque sept heures, lorsqu'il ouvre ses yeux bleus pour la première fois, à deux minutes près, il se serait réveillé avec la voix du présentateur radio qui aurait, comme tous les jours, crié la date et l'heure : jeudi 25 avril 2117, 7 heures du matin !

Il sentait le jour poindre, et les rayons du soleil percer les quelques nuages de brumes créés par la pollution, pour venir envahir sa minuscule chambre. Il ouvrit complètement les yeux lorsque qu'il remarqua une fille à ses côtés, sûrement la prostituée qu'il a invitée hier soir... Elle ouvrit les yeux à ce moment, fixa ce bel homme qui la regardait. Avec ses yeux bleus, ses cheveux couleur châtain, sa forte ossature et sa masse de muscles, il avait tout pour être un parfait géniteur, mais elle n'était que prostituée et pour elle, il était formellement interdit d'entretenir des rapports de procréation avec un homme tel que lui. Elle lui jeta donc le regard froid qu'elle réservait à tous les hommes inaccessibles qui se servaient d'elle pour assouvir leurs pulsions. Surpris par l'intensité du regard

qu'elle lui offrait après leur nuit d'amour, il lui demanda :

« Veux-tu rester ? Prendre un petit-déjeuner ? »

Ce fut, donc, à la femme d'être surprise, cet homme avait quelque chose... Quelque chose de surprenant, d'étrange, d'interdit... Elle prit peur. Cet interdit qu'elle lisait dans le bleu des yeux de l'homme allongé à ses côtés avait quelque chose de fascinant, mais de trop dangereux pour elle, après tout, ce n'était qu'une prostituée. Elle ne voulait pas s'attirer les foudres de l'État pour les beaux yeux d'un homme avec qui elle avait juste passé une nuit.

« Non. Je vais partir, maintenant », répondit-elle simplement.

La femme se leva, s'habilla et partit. Maintenant seul, dans son minuscule appartement, il sentait la douce chaleur des rayons du soleil naturel percer la couche de brume de pollution qui stagnait continuellement au-dessus de la ville, dont il était un citoyen. L'homme décida de, enfin, se lever, lorsque qu'un rayon de soleil vint se jeter sur une des cuillères qu'il avait lavées et négligemment laissées sur le bord de son évier, la veille. Il se leva donc de son lit, et inspecta son appartement. C'était un de ces appartement-chambres, construits rapidement lors du grand exode des campagnes devenues nauséabondes à cause d'une exploitation intensive d'OGM et de pesticides aériens, aux environs des années 2050. L'homme qui habitait cet endroit avait environ 30 ans. Bel homme, il était issu des premières mères porteuses mises en exploitation, en 2085. L'homme prit sa douche et s'habilla, comme la veille, d'un pantalon en coton transgénique beige et d'une chemise d'un bleu sombre, pour aller travailler. Après un dernier regard sur l'état de sa chambre, il sortit, en se disant qu'il rangerait à son retour. En descendant les escaliers, assez nombreux, il croisa et salua sa concierge.

La fonction de cette femme était plus de surveiller les habitants de l'immeuble que de veiller au bon respect des règles de courtoisie dans cet immeuble, où tous s'étaient entassés non pas par choix mais par obligation. À chaque incartade elle se devait de prévenir la police de surveillance des habitants de la ville. Quand l'homme passa devant elle, tout sourire, elle ne comprit pas ce qui

se passait, ce bel homme n'avait pourtant jamais fait d'incartades au règlement, peut-être quelques prostituées de temps en temps mais c'était courant aujourd'hui de faire appel aux services de ces professionnelles du besoin humain... Mais là, c'en était trop, quelle était cette chose qui faisait marcher ses muscles du visage ? Pourquoi lui montrait-il ses dents ? Quelle était cette expression satisfaite sur son visage ? La concierge n'avait jamais vu ça, sur aucun de ses habitants de l'immeuble. Elle savait que cet homme avait passé la nuit avec une professionnelle, mais de là à avoir une expression de la sorte, pourquoi ? Comment ? C'en était trop, ça lui faisait peur, autant de satisfaction dans un visage, et elle avait bien senti, quand l'homme lui avait dit bonjour que quelque chose ne tournait pas rond, il y avait trop de chaleur dans son salut... Une chaleur d'un autre temps, une chaleur humaine qui n'existait plus aujourd'hui. Elle regarda autour d'elle comme si l'étrangeté de cet homme pouvait la toucher, la contaminer. Le personnage une fois passé le porche de l'immeuble, elle court jusqu'au téléphone et appela les services référents à ce genre de problème :

« Allô ! Madame X de l'immeuble A151 région B, à l'appareil, je voudrais parler au responsable des affaires humaines... »

Le bel homme n'avait pas remarqué l'expression de peur et de dégoût qu'on pouvait lire sur le visage de sa concierge, il avait passé le porche de son immeuble et avait senti sur son visage des rayons du soleil. Ces rayons ne firent qu'augmenter la joie de vivre qui le faisait marcher depuis son réveil. La prostituée avait eu avec lui une réaction étrange, il ne l'avait, seulement, qu'inviter à boire un café pour se réveiller après leur nuit d'ébats. Mais elle devait avoir autre chose à faire après tout, d'autres rendez-vous, auprès d'autres hommes qui quémandaient sa compagnie, pensa-t-il. Il était tôt, constata-t-il, il avait largement le temps de se promener avant d'aller s'enfermer dans son bureau, où il devrait rester toute la journée, à travailler pour que d'autres perdent le peu qu'ils possédaient déjà, car c'était cela son métier, contrôleur des biens : il vérifiait que ceux qui devaient avoir peu n'en aient pas plus. À l'inverse, ceux qu'on appelait dans cette ville « les fortunés » avaient droit à un traitement spécial, grâce à leurs richesses souvent acquises immora-

lement lors des différents exodes qui avaient fait de cette ville une fourmilière géante.

Apercevant, à sa droite, une rue qu'il n'avait jamais empruntée, il se laissa aller et, porté par les rayons du soleil, l'odeur du béton chaud, la saveur d'un printemps unique, il parcourut la rue, puis une autre, et encore une autre, au point de se retrouver, une heure plus tard, en complète transe et à quelques heures de retour de son lieu de travail. En effet, le chemin du retour serait plus périlleux : il n'avait pas pris garde aux rues qu'il empruntait, n'avait pas fait attention aux carrefours qu'il rencontrait. Dans sa promenade, il avait été comme dans une transe, observant le ballet des quelques oiseaux qui survivaient dans la ville, fixant du regard les nuages qui pouvaient passer, regardant l'architecture de tous ces logements construits à la va-vite, par la main humaine. Se décidant enfin à répondre à ce besoin de la société — le travail —, il fit demi-tour, à contrecœur, car au fond, il sentait que plus jamais il ne vivrait ça et ne pourrait visiter ces rues inconnues du monde qui le loge. Il emprunta donc quelques rues encore inconnues avant de rejoindre celles qu'il connaissait et se décida, enfin, à rejoindre son lieu de travail.

Quand il arriva devant l'immense bâtiment, où il occupait ses journées, il se laissa encore aller à la rêverie et se mit à réfléchir sur le besoin de l'homme de créer toujours plus haut comme s'il espérait un jour pouvoir atteindre les étoiles, si souvent approchées dans le passé. Les vitres étincelantes reflétant le ciel et ses mystères. Il se décida à entrer dans l'immense bâtiment, s'installa lentement à son bureau, regarda son bureau sur lequel s'entassaient les quelques dossiers dont il devait s'occuper aujourd'hui, il avait déjà pris du retard, mais aujourd'hui, ce retard n'avait pas d'importance. Qu'importaient donc tous ses dossiers devant la beauté du monde ? Qu'importait de retirer à tous ces gens les peu de bonheur et de richesses qu'ils avaient pu accumuler dans ce monde, où tout était interdit, jusqu'à, même, le droit au couple, le droit à toutes sortes de couples qu'ils soient homosexuels ou hétérosexuels... Il avait à peine ouvert son premier dossier, traitant d'une femme qui avait pu sauver de son exode obligé vers la ville une bague que lui avait léguée sa mère, cette bague datant de l'avant pollution, du temps où

les voitures roulaient au pétrole, où il y avait encore des gens qui vivaient dans la campagne, où les mers n'avaient pas encore été des-salées pour servir à la consommation grandissante des villes. À peine avait-il eu le temps de lire le dossier et de sortir certains papiers que la secrétaire du patron, une ancienne professionnelle qui avait réussi à se reconvertir dans le bureau d'un homme d'État, vint le chercher : le chef le demandait d'urgence dans son bureau. L'homme se dirigea vers le bureau de son supérieur, quand il arriva devant il frappa, se demanda ce que lui voulait cet homme qu'il n'avait rencontré qu'une fois : lors de son engagement. Il entra dans le bureau, l'autre homme était au téléphone, il lui intima de s'asseoir sur le siège en face de lui, d'un rapide signe de la main. Le chef finit sa conversation téléphonique plutôt rapidement, et commença à regarder son employé en silence.

Il y avait bien quelque chose qui avait changé dans le regard de cet homme, celui qui était assis devant lui avait quelque chose, de serein, apaisé mais aussi lointain. Il n'avait plus rien de l'employé qu'il avait engagé, il y a quelques années. Mais ce qu'on pouvait lire sur son visage, ce n'était pas la résignation des années qu'on acquiert d'habitude après quelques années passées dans cette ville, il y avait quelque chose de plus... Sa secrétaire avait raison, il faisait peur. D'ailleurs il n'avait pas été le seul à remarquer ce retard. Ses collègues l'avaient remarqué aussi, et même s'il n'avait pas fait attention, tous les regards avaient convergé sur cet employé pourtant modèle qui trahissait son entreprise en arrivant en retard. Le retard était vu comme une trahison, cela voulait dire qu'on n'attachait pas assez d'importance à cette grande famille qu'était censée représenter notre entreprise. Les regards avaient effleuré ce nouvel homme avant de vite retourner à leurs dossiers, car tous avaient eu peur de ce qu'ils avaient pu voir sur son visage. Comme la concierge, ce qu'ils avaient tous vus les avait effrayés au point de ne plus pouvoir regarder leur collègue. La peur se distillait dans leurs veines teintant de bleu leur sang si rouge. Ce qu'ils voyaient tous dans le regard de cet homme c'était la liberté et l'amour, choses depuis longtemps rayées de leur vocabulaire et de leur vie. Le patron jeta un rapide coup d'œil à travers la vitre de son bureau, il

cherchait du regard sa secrétaire, elle le vit et lui adressa un regard de soutien, autant qu'elle put car elle mourait de peur à l'idée que cet homme si étrange pût être à une porte d'elle. Le patron se lança donc :

« Monsieur Y144, vous avez dû constater que vous êtes en retard ce matin. Notre entreprise ne peut se permettre de garder des employés fragiles... »

Le patron continua pendant encore quelques minutes son petit laïus sur la responsabilité des employés dans leur entreprise, sur le besoin de chaque personne comme d'un rouage indispensable à la bonne fonction du système, il finit par conclure :

« Vous comprenez donc certainement que nous ne pouvons nous permettre de vous garder avec nous, sachez que c'est avec une peine immense que je vous annonce cela... »

Le patron ne put finir, il resta bloqué sur la fin de sa phrase, ce qu'il voyait sur le visage de son employé le stupéfiait : un sourire. Qu'est-ce que c'était que cette chose ? Pourquoi l'homme qu'il venait de licencier lui montrait-il ses dents ? Au contraire des larmes devraient courir sur son visage anormalement rougi. Le patron prit peur, une peur qui fit tordre ses intestins, une peur qui lui coupa le souffle, rien qu'un instant, il lut, dans les yeux de l'homme en face de lui une chose qu'il n'avait pas même effleurée dans sa vie : le bonheur. Il devenait évident pour lui que cet homme était une menace pour la bonne marche de son entreprise mais aussi pour la société entière, cet homme avait quelque chose en lui de malade.

L'homme regarda l'homme devant lui, celui-là même qui venait de le licencier, l'homme palissait à vue d'œil mais il ne comprenait pas pourquoi. Soudain, le chef d'entreprise courut vers la porte et disparut de la pièce, la porte claqua derrière lui, laissant l'ancien employé dans le bureau de son ex-patron. L'homme regarda autour de lui ce qui avait pu provoquer cette réaction chez son ancien employeur, il ne vit rien qui pouvait expliquer ce comportement irraisonné, baissa les yeux sur ses mains, sur ses jambes, cela ne pouvait pas être lui qui avait fait cet effet-là à un homme si respectable... Il réfléchit quelques instants. C'est vrai que ses collègues l'avaient observé bizarrement quand il avait passé la porte de

l'ascenseur, mais il avait attribué cela à son retard, il est vrai que de toute sa vie d'employé personne n'était jamais arrivé en retard. Et puis il y avait eu la concierge, en quittant le porche de son immeuble, après lui avoir dit bonjour, il avait senti comme un climat de peur. Mais était-ce lui qui provoquait cette réaction ? Pourquoi les gens paraissaient-ils effrayés lorsqu'il les regardait ? L'homme se décida à sortir du bureau, lorsqu'il passa la porte il remarqua que les bureaux de ses collègues étaient anormalement vides, tout l'étage semblait vide. Il passa entre les rangées de bureaux, regagna le sien et estima finalement que rien sur ce bureau ne valait la peine qu'il le prenne, il n'y avait jamais posé aucune affaire personnelle. Il marcha vers l'ascenseur, se retourna une dernière fois sur ce qui avait été sa vie pendant de nombreuses années, de trop nombreuses années. Il appela l'ascenseur, celui-ci mit quelques minutes avant d'arriver, comme il avait pu l'imaginer il était vide. L'homme monta dedans, appuya sur le bouton du rez-de-chaussée et attendit. Une fois arrivé en bas, il se dirigea vers la sortie, sans voir que tous ses anciens collègues se dirigeaient prestement vers l'ascenseur pour rejoindre leurs bureaux.

Une fois passée la porte d'entrée, il sentit à nouveau les rayons du fort soleil sur son visage, et se sentit comme renaître. Certes, il venait de se faire licencier mais sa vie n'était pas finie, il profiterait de sa journée comme jamais. Il reprit donc le chemin qu'il avait emprunté une petite heure plus tôt et avant de se perdre dans les ruelles qu'il avait découvertes, décida de passer par la grande avenue de la ville. Le jeune homme ne s'inquiétait plus de rien, il profitait du soleil et d'une fraîche brise de vent qui arpentait, comme lui, les rues pleines de passants. Il n'avait aucune idée des changements qui s'opéraient en lui et qui, à court terme, lui seraient fatals. Ne sachant que faire, il marcha de rues en rues avant de rejoindre la rue principale, en laissant son esprit vagabonder. Le monde autour de lui ne lui avait jamais paru aussi beau, il se sentait inexplicablement HEUREUX. Il continuait d'observer le monde qui l'entourait, souriant aux passants qui l'évitaient.

« Quel était cet homme ? » « Il me fait peur. » « Un fou ? »  
« Quelle était cette expression si satisfaite qu'on pouvait lire sur son



visage ? » « Je ne dois pas croiser son regard. » « Pourquoi nous montre-t-il ses dents ? » « Faut-il prévenir la police ? » « Quelqu'un ne l'a-t-il pas déjà fait ? » « S'il me regarde, je sors mon portable et appelle tout de suite. » « Pourquoi n'arrivent-ils pas ? » C'était toutes ces questions qui trottaient dans les différents cerveaux des passants que croisait l'homme. Toutes ces personnes tournaient leurs têtes de chaque côté de la rue, guettant l'arrivée de quelqu'un qui les sauverait du regard de l'homme. Pourtant aucun ne savait que c'était cet homme si bizarre qui se tenait indolemment devant eux qui allait tous les sauver.

L'homme était dans la rue principale, la rue marchande de la ville. Une rue qu'empruntaient, seulement, les gens qui avaient de l'argent et le pouvoir de s'acheter quelque chose que les magasins recelaient tels des gardiens d'objets réservés à une élite. Il croisa, alors, un groupe d'enfants menés par leur Nourrice. Les enfants étaient le fruit d'une composition entre une sélection d'hommes et de femmes, qui n'avaient pour but que la procréation. Ces hommes et femmes étaient triés sur le volet, se rencontraient dans des lieux particuliers, et s'accouplaient, tels des animaux, pour la survie de leur espèce. Une fois les femmes enceintes, elles étaient parquées dans des « centres de gestation » où, au bout de neuf mois, et parfois moins grâce à certains médicaments, elles accouchaient. Les enfants étaient ensuite placés dans d'immenses pouponnières, puis dans des pensionnats où on leur inculquait les valeurs de la société dans laquelle ils allaient vivre. Ce modèle de société n'était pas loin de celui des fourmilières ; mais pour éviter toute rébellion, cette ressemblance avec le modèle de société chez les fourmis avait été bannie des livres, pour ainsi éviter toute comparaison. Les puissants voulaient témoigner, avec ce système, de l'intelligence supérieurement inégalable des hommes sur toute autre espèce animale.

Le groupe d'enfants, mené sévèrement par la Nourrice, était calme. Les enfants, rangés deux par deux, ne se tenaient pas la main, tout contact avec l'autre était interdit et encore plus entre les deux sexes. Une petite fille attira le regard de l'homme. C'était la dernière de la troupe, elle ne faisait pas partie d'un binôme comme si cela était déjà un signe de différence, comme si c'était un premier

signe de contestation. Elle était petite, avait le visage fin et ses cheveux blonds entouraient son visage, le soleil se reflétait dessus et la faisait apparaître comme entourée d'une auréole de sainte. L'homme lui donna environ sept ans. Il voyait ses yeux d'un bleu qui pouvait faire pâlir les mers disparues. Le regard de la petite fille l'hypnotisa comme si elle possédait en elle, tout comme en lui, le merveilleux pouvoir d'aimer. L'homme lui sourit. Un sourire qui révélait enfin tout l'amour que contenait son corps depuis son réveil.

La petite fille avait remarqué cet homme depuis le bout de la rue, elle avait attendu patiemment que le groupe passe près de lui et elle avait espéré secrètement qu'il se retournerait sur elle. Elle sentait, chez cet homme, une douceur, un amour qu'elle avait toujours eu en elle mais qu'elle n'avait pu laisser sortir, car sa Nourrice aurait été aussitôt horrifiée. Déjà petite, elle avait effrayé ses autres nourrices de ses yeux clairs, et par les expressions de son visage qu'elle avait pu faire spontanément. L'homme avait le regard fixé sur elle, elle s'était arrêtée de marcher pour mieux l'observer, qu'importait sa Nourrice et les autres enfants qui l'avaient toujours considérée comme un monstre ou un défaut de création. L'homme posait un regard tendre sur elle. Une tendresse qu'elle ne connaissait pas, que personne ne lui avait inculquée. Puis la fillette vit l'homme détendre les muscles de son visage pour lui sourire. Elle ne comprit pas tout de suite pourquoi ce bel homme lui montrait ses dents, ni ce que pouvait représenter ce geste, mais elle sentit de l'amour dans cette action. L'amour lui serra le cœur comme on peut presser une orange, tout son corps se mit à trembler, elle sursauta. Puis elle sentit les muscles de son visage qui se détendirent à leur tour, et esquissa un petit sourire. Seules ses nouvelles dents de devant furent visibles, mais cela suffit à l'homme qui sourit de plus belle encore. Elle recommença l'expérience et cette fois, elle sourit de toutes ses dents. La fillette et l'homme se fixaient en souriant, tous deux comme dans une bulle qui les séparait du monde froid dans lequel ils vivaient. Un espoir venait de naître.

La Nourrice, qui avait continué à marcher, se retourna rapi-

dement pour vérifier que tous les enfants dont elle avait la charge était présents et la suivaient. Ce qu'elle vit la surprit puis l'horrifia (comme la petite fille l'aurait deviné), une grimace vint cingler son visage. D'une voix sèche, elle ordonna aux autres enfants de ne pas bouger, et marcha rapidement vers la petite fille. D'abord, elle eut peur de les déranger tant ils paraissaient pris dans une transe à laquelle elle ne pouvait rien. « Quoi ? » « Quel était cette expression sur leurs visages ? » « Pourquoi se montraient-ils leurs dents ? » « Quelle était cette tendresse qu'elle lisait dans leurs yeux ? » Puis une voix dans sa tête lui fit reprendre ses esprits, tout ceci était mal, c'était contraire aux lois de la société. Elle cria, somma la fillette de la rejoindre, mais la fillette ni ne répondit, ni ne bougea. Elle prit donc la petite fille par la main, et tenta de la soustraire au regard tendre et bienveillant de cet homme qui se tenait devant elles. La petite fille montra une résistance à laquelle la Nourrice ne s'attendait absolument pas : elle refusait de bouger, elle refusait d'obéir. C'était interdit ! Cette résistance lui était nouvelle, les enfants, au contraire, suivaient tous ses consignes au pied de la lettre par peur de la mécontenter ou par peur d'être rejetés du système. La Nourrice commençait à paniquer et sa panique était visible, elle recria sur la fillette :

« Viens immédiatement, ou je te punirai ! Obéis ! »

La fillette ne bougea pas, au contraire, elle semblait absorbée par le regard de cet homme inconnu et pourtant déjà si cher.

Sa Nourrice la tirait vers elle, mais il était hors de question qu'elle quitte cet homme et son regard. Elle ne voulait plus jamais sentir qu'elle était différente parce qu'elle possédait cet amour si inconnu et pourtant si réel. Elle résistait. Tout en résistant, elle sentait que le regard de l'homme lui apportait une force nouvelle : la force de résister à sa Nourrice, la force de résister à ce monde sans émotions. Cette force se diluait dans ses veines, alimentait son cœur. Elle ne posa pas un regard sur sa Nourrice, préférant se délecter de la tendresse du regard de l'inconnu. « Peut-être cet inconnu était-il son géniteur ? » « Peut-être était-il fou ? » Tant pis, s'il l'était, elle voulait bien se repaître de cette folie de l'amour, « ce sera même ma nouvelle force », décida-t-elle. Finalement, sa Nourrice finit par

avoir raison de sa petite force et son petit bras, qui résistait pourtant si vaillamment, lâcha. Elle se sentit happée auprès de sa Nourrice, et tomba à ses pieds tellement cette dernière avait dû tirer fort. Mais malgré sa chute elle n'avait pas cessé de sourire, et en se relevant, avant même que sa Nourrice ne lui adresse un mot, elle lui sourit. Puis son regard se tourna vers l'homme qui avait cessé de sourire et dont le visage trahissait l'émotion devant tant de violence infligée à une enfant. Elle lui sourit une nouvelle fois comme pour dire de ne pas s'inquiéter, que tout irait bien. En effet, maintenant tout irait bien car elle avait en elle le pouvoir d'être heureuse. Oh certes ! elle sentait que cet amour ne serait pas toujours facile à cacher, mais elle se promit, en cet instant, que le diffuser serait dès lors le but de sa vie. Ce sentiment de bonheur, qu'elle avait senti avec cet inconnu, elle voulait le faire partager, elle voulait voir des sourires illuminer toutes les bouches, elle voulait voir les dents de tous et sentir en chacun d'eux l'étincelle de bonheur qui avait l'air de surgir d'un autre temps. Elle regarda à nouveau sa Nourrice et lui sourit de plus belle. Celle-ci eut un mouvement d'effroi puis de recul.

Ce sourire, sur la bouche de la petite fille dont elle devait s'occuper, lui faisait peur, même plus, c'était la petite fille elle-même qui lui faisait peur. Une force nouvelle semblait avoir envahi la fillette, et on aurait même dit qu'elle irradiait de cette force. La Nourrice leva les yeux sur l'homme qui les observait, inquiet, puis les baissa rapidement. Elle attrapa la main de la fillette, la tira vers le haut pour qu'elle se porte sur ses jambes, et l'emmena auprès des autres enfants. C'est au pas de course qu'elle les emmena loin de cet homme si bizarre, elle tirait la petite fille de toutes ses forces mais celle-ci semblait avoir abandonné toutes formes de résistances, maintenant elle ne se contentait plus que de sourire. La Nourrice ne se retourna même pas pour vérifier qu'elle ne laissait personne, elle avait trop peur. Pourtant, tous les enfants avaient assisté à la scène, beaucoup n'avaient pas compris ce qui se passait, mais certains autres voyaient en la nouvelle expression du visage de leur camarade comme un affront à la société même, même s'ils ne s'en rendaient pas vraiment compte et que leurs sentiments étaient inconscients, ils espéraient bien faire disparaître ce sourire de devant leurs yeux.

Le groupe s'éloignait vite et l'homme voyait la petite fille sourire puis ce sourire s'effaça derrière le coin d'une rue. À l'idée que le visage de la petite rayonnait, un sourire s'empara de son visage, il pensait, il savait, que l'instant qui venait de passer, la communion qui avait pu exister entre lui et la petite fille était unique. L'instant avec la fillette lui avait paru durer des heures, alors que pourtant, c'était son errance dans les rues qui avait fait passer le temps de la journée si vite. Il se rendit compte qu'il avait faim, il cessa alors de sourire, il était aux environs de cinq heures du soir et il n'avait pas mangé depuis le matin. Il se retourna donc et décida de regagner sa chambre-appartement. Il marchait lentement, encore sous le coup de sa rencontre avec la petite fille. Le soleil l'inondait encore de ses rayons mais commençait à décliner, déjà il annonçait le couvre-feu imposé aux habitants de la ville. Les rues lui parurent immenses, mais toujours aussi serein, il avançait sans se presser, observant les devantures des magasins, l'homme avait repris ses rêves. Dans sa tête, il faisait défiler sa journée, ne comprenant pas les réactions des gens qu'il avait pu côtoyer aujourd'hui : la stupeur de sa concierge, l'effroi de son patron, les regards inquiets des gens de la rue, et enfin l'horreur qui s'était peinte sur le visage de la Nourrice. Tous ces visages qui défilaient à présent dans sa tête le faisaient déprimer : tant de peur devant son bonheur le laissait pantois. Seul le visage de la petite fille, son sourire et son évident bonheur parvenaient à effacer le malaise qui régnait maintenant dans son esprit. Tous les visages se mêlaient dans son esprit et finalement, il lui parut que tous les visages souriaient, que tous étaient heureux. S'arrêtant devant ce qui lui paraissait être le bonheur de tous, il accusa le coup et sentit dans toutes les veines de son corps s'étendre l'impression de bien-être, l'idée d'avoir fait quelque chose d'utile à sa société. Ses pieds le conduisaient sans qu'il réfléchisse : il arriva devant l'entrée de son immeuble sans même s'en rendre compte.

Il entra dans le hall et vit la porte de sa concierge se fermer brutalement, surpris il s'approcha de la porte, et puis finalement passa la porte. Juste avant de monter les marches, il se retourna et vit sa concierge qui l'observait, le rideau de la porte levé : elle se

cachait. Il commença à se retourner complètement et descendre la première marche qu'il avait déjà gravie pour aller voir la femme, lui demander s'il avait eu des messages mais quand il vit le rideau se baisser rapidement, il se résigna et monta les escaliers. Il ne comprenait décidément pas, sa concierge avait peur de lui c'était évident, mais... Pourquoi ? Pourquoi avait-elle peur de lui ? Qu'avait-il de si spécial ? De différent des autres jours ?

Il monta donc les marches et passa les étages doucement. Plus il montait et plus il sentait s'installer un climat de tension, l'air était lourd et c'était palpable, pourtant il n'y avait personne ni dans les escaliers, ni dans les couloirs. Arrivé à son étage, il ne vit pas tout de suite l'attroupement devant sa porte, il entendit quelques bribes de leur conversation :

« C'est vrai qu'il a toujours été bizarre. » « Quand la concierge m'a dit de me méfier... pas surprise. » « Vous savez qu'il avait de la compagnie hier soir ? »

Mais quand il apparut à l'encadrement de la porte du couloir, les gens se turent et se retournèrent vers lui et regagnèrent presque en courant leurs appartements respectifs. Il leva la tête, surpris d'autant de bruit. L'homme resta abasourdi devant tous ces gens qui rentraient chez eux si rapidement, il lança un faible :

« Bonsoir ! »

Les gens le regardèrent encore et baissèrent leurs têtes, ils fixaient maintenant le sol et ne levaient les yeux que devant la porte de leur chambre-appartement. Un homme n'osant pas lever la tête se cogna à sa porte. L'homme, resté à l'encadrement de la porte, était très surpris, car il avait lu sur les visages des habitants encore une fois de la peur mais aussi, et pour la première fois, de l'attente. Et puis qu'avaient-ils dit ? Parlaient-ils tous de lui ? Mais bon sang, pourquoi, aujourd'hui les gens étaient-ils si bizarres ?

Une fois le couloir vide, il se décida à avancer, une jeune fille, à peine la majorité, se tenait à sa porte, elle claqua la porte lorsque l'homme arriva à sa hauteur. Il se dirigeait toujours d'un pas tranquille vers sa chambre-appartement. Quand il y arriva, il enfonça la clé dans la serrure mais n'eut pas le temps de la tourner, car la porte s'ouvrit brusquement sur le visage dégoûté d'un responsable de l'ordre dans la cité. Il fut happé dans sa chambre et assis sur une chaise.

« Quel homme étrange, il paraît ne pas savoir ce qui se passe... Pourtant il a bien dû se sentir différent ! » Voilà ce que se disait le responsable de l'ordre qui avait happé l'homme à l'intérieur de sa chambre-appartement. Il avait fait asseoir l'homme sur une chaise, la seule qu'il eut trouvée dans l'appartement tellement celui-ci était petit. Il fixait maintenant cet homme, et ce qu'il voyait dans ses yeux, le surprit et le dégoûta : cet homme était si paisible ! Cet homme arrêté par les autorités était sur le point de mourir et pourtant il paraissait paisible et même confiant ! Bon sang ! Pourquoi ? Comment ? Est-ce que cela voulait dire que les autorités ne faisaient plus peur ? Est-ce que cela voulait dire qu'il ne faisait plus peur ? Lui qui avait été élevé dans le bon respect des règles, qui avait toujours appris à faire peur, et qui avait même réussi à gravir les échelons grâce à la peur qu'il pouvait créer chez ses victimes ! C'en était trop, cet homme était une erreur du système, rien de plus, et les erreurs du système, on les élimine.

« Tiens, un agent de l'ordre, mais qu'ai-je pu donc faire pour être ainsi traité ? Peut-être est-ce parce que je n'ai plus d'emploi. Peut-être vient-il me proposer de travailler avec eux... »

L'homme, qui se tenait devant lui, ne lui inspirait pas la peur, loin de là, pourtant peut-être aurait-il dû avoir plus peur. Cet homme, c'était la mort qui s'approchait de lui irrémédiablement. La société ne voulait pas d'homme comme lui : des hommes bizarres, qui ne répondaient pas aux différents critères imposés. Cet agent de l'ordre ne voulait pas discuter, ni même essayer de comprendre ce qui avait pu survenir pour que l'homme qui était assis devant lui se conduise si différemment des autres, seule lui importait la répression de ce bonheur qui lui était incompréhensible. L'agent de l'ordre par un micro caché dans sa molaire appela ses collègues qui l'attendaient en bas au cas où il tenterait de s'enfuir, ceux-ci montèrent rapidement et après une courte discussion dans le couloir, ils décidèrent que cet homme mourrait sans aucune autre forme de jugement que la leur, tellement subjective. Ils retournèrent dans la chambre-appartement, encerclèrent l'homme toujours assis sur sa chaise.

Malgré les mille questions qu'il pouvait se poser, son visage était resté serein, rien ne trahissait la peur qui peu à peu tenaillait son ventre. Les agents de l'ordre prirent cette attitude pour une rébellion, un affront au système qu'ils représentaient et qui composait leur vie. Après quelques minutes de face à face en silence, ils lui demandèrent de se lever et de les suivre. L'homme fut emmené, entre deux hommes qui le tenaient, comme s'il avait été un voleur, voire un meurtrier. Finalement il se décida à demander :

« Excusez-moi, mais où allons-nous ? »

Sa question demeurant sans réponse il retenta :

« Vais-je rencontrer quelqu'un d'important ? Est-ce pour mon renvoi de ce matin ? »

Toutes ses questions restaient vaines, les hommes refusaient de lui répondre, pire : les seuls regards qu'ils lui lançaient trahissaient l'horreur et la haine qu'ils éprouvaient à son égard. Il cessa alors de poser des questions, comprenant que quoi qu'il arrive elles resteraient sans réponses, car aucun des hommes qui l'emmenaient n'avait l'air de vouloir lui répondre, ni même de lui dire quelque chose, ne serait-ce une futilité. Il continua donc de marcher, sans un bruit pour venir rompre le silence du couloir. C'est en arrivant au bout du couloir qu'il entendit des chuchotements, puis une voix plus forte qui cria presque :

« C'est bien fait pour lui, il n'a que ce qu'il mérite après tout ! »

Il retourna sa tête et vit que toutes les portes des chambres-appartements étaient ouvertes et leurs habitants dans le couloir à le regarder s'éloigner sans rien faire. La voix qui avait crié, c'était celle de sa concierge. Qui, après son entrée dans sa chambre-appartement, était exceptionnellement montée jusqu'à son étage puis s'était réfugiée dans la chambre-appartement d'une personne de cet étage. L'homme baissa la tête et comprit qu'il avait depuis toujours vécu dans un enfer, un monde sans sentiments, ou quiconque éprouvant quelque chose était banni pour l'éternité. Il cessa alors de poser des questions aux agents qui l'emmenaient car il savait, il avait maintenant compris qu'il ne verrait personne. La rencontre de sa vie était maintenant son rendez-vous avec une mort certaine. Dans un silence pesant, il descendit les marches, passa le porche de son



entrée et même en sachant que jamais il ne reviendrait, il ne se retourna pas. À quoi bon se retourner sur un monde dont il ne faisait plus partie depuis le matin même ? Pourquoi regretter son réveil au bonheur ?

Le groupe sortit de l'immeuble qui regroupait les appartements et encore une fois, l'homme sentit sur son visage les rayons irradiants du soleil, cet astre qui accompagnait l'humanité alors même qu'elle perdait son âme au fil des années. La chaleur de l'étoile le submergea encore une fois et il sourit une nouvelle fois : qu'importait ce qui pourrait advenir de lui, il avait vécu en une journée plus que n'importe qui parmi les gens qu'il côtoyait. Les agents de l'ordre le firent monter dans une voiture sans chauffeur, celle-ci parcourut les nombreuses rues de la ville avant d'enfin s'arrêter près d'un musée. Un agent de l'ordre descendit de la voiture et entra dans le bâtiment par une porte de service. Un silence pesant possédait la voiture et ses habitants. Peu de temps après, l'homme sortit du bâtiment, les bras chargés d'objets enveloppés dans un grand tissu noir. L'accusé dans la voiture ne put deviner quels étaient ces objets. L'homme ouvrit ce qui servait à l'occasion de coffre et posa le tout dedans dans un étonnant bruit de métal. En effet, le métal n'était plus utilisé depuis environ cinquante ans, il avait été remplacé dans la cité par un alliage plus résistant.

La voiture et son équipage reprirent leur trajet et le petit groupe passa bientôt le poste de contrôle à l'entrée de la ville et l'homme encore une fois ne compta pas sur les agents du poste pour l'aider, pour le sauver. Il était perdu aux yeux de tous ces gens qui l'entouraient, alors que lui se sentait enfin vivant aux yeux du monde. La voiture continua de rouler, passa aussi la frontière de la bulle du micro-climat qui avait été installée au niveau de la ville.

Au bout de quelques heures, elle s'arrêta enfin près d'un hameau du siècle dernier. Le temps avait très largement abîmé les maisons et les briques avaient subi une forte érosion due en partie à la pollution de l'air. Toutes les maisons étaient tombées, il ne restait que des ruines sur lesquelles poussaient des arbres fruitiers et de l'herbe, comme le signe d'une renaissance, voire d'une vengeance de la nature sur ses expropriations. Il restait néanmoins un mur, les briques rouges tenaient par on ne savait quelle force. L'homme de

la voiture observa le paysage magnifique à ses yeux : le mur de briques rouges restant contrastait avec la pureté de l'herbe verte qui entourait ce vestige des Temps Anciens. Les agents descendirent de la voiture, l'homme sentait dans leur attitude commune une excitation anormale. Deux des trois hommes le firent descendre à son tour de la voiture, pendant que leur complice sortait du coffre les objets métalliques si étranges qui avaient été pris au musée et enveloppés dans un tissu. Les agents de l'ordre attachèrent l'homme qui, devant une nature si belle, ne put contenir un sourire de satisfaction. Les agents de l'ordre prirent encore ce sourire pour un affront à tout ce qu'ils faisaient, l'urgence et la nécessité de la mort de cet homme imparfait leur apparaissaient comme une évidence. Les deux hommes dans un élan de violence le jetèrent à terre tout près du mur, et l'un d'eux cria :

« Arrête de sourire ! Imbécile ! C'est la mort qui t'attend ! Tu n'as rien à faire ici ! »

L'homme cessa de sourire, il tomba à terre comme une vulgaire poupée de chiffon et se prit le bras car le sol dur lui avait fait mal. Quelques mètres le séparaient maintenant de ses bourreaux, qui se tenaient tous trois face à lui. Pendant qu'il se levait, le mur derrière lui, l'homme qui tenait le tissu le jeta à terre non loin d'eux et apparurent alors des pistolets nazis datant de la Seconde Guerre mondiale. Mais l'homme ne savait pas que ces armes étaient le signe d'une folie humaine passée, que ces armes, qui étaient par terre, avaient été l'outil de tant de destruction — de ce qui était admis alors à l'époque comme « anormal ». Cette partie de l'Histoire humaine avait bien sûr été occultée. N'était appris à la population que ce qui était utile au bon ordre et à la réduction de la population à une bande de fourmis bonnes travailleuses.

L'homme savait qu'il allait mourir dans quelques minutes, il prit son temps pour se relever, s'appuya contre le mur qui s'effrita quelque peu, laissant sur ses mains propres les taches rougeâtre d'un passé humain révolu. Que pouvait-il regretter de sa journée ? Certes, il allait mourir, mais au fond de lui se dessinait l'espoir que peut-être son attitude de la journée aurait une quelconque influence sur l'avenir de l'humanité, peut-être sa mort si injuste soit-elle créerait une vague de conscience. L'espoir d'avoir, quelque part, chez

quelqu'un, changé les choses le ravissait. Il se souvint alors de la petite fille qu'il avait croisée en plein centre ville et du sourire qu'il avait vu sur son visage. Avec cette image qui le rendait plus fort, il leva les yeux sur ses bourreaux et vit que derrière eux le soleil laissait ses derniers rayons effleurer la Terre.

Les trois hommes prirent chacun un pistolet dans leurs mains poisseuses. Ils se regardèrent et sans laisser à l'homme devant eux le temps de dire quelque chose, le visèrent et tirèrent. Ils vidèrent tous leur chargeur, les coups de feu pleuvaient sur l'homme comme la pluie arrose les feuilles d'un arbre. À bout portant, les balles atteignirent toutes leur cible et dans un soupir satisfait l'homme s'effondra. Mort.

## ÉPILOGUE

La chambre-appartement resta vide pendant quelques années, puis une jeune femme vint l'occuper. Cette jeune femme avait quelque chose de spécial... Elle avait un jour rencontré un homme dans la rue qui lui avait appris qu'il existait un sentiment appelé le bonheur dans ce monde fané. Et la petite fille qu'elle avait été avait toujours continué à faire passer ce sentiment aux autres. Aujourd'hui, ils étaient plusieurs comme elle : à pouvoir ressentir. C'était un petit groupe de résistants au malheur ambiant.

À l'endroit où l'homme s'était effondré mort, l'herbe avait recouvert le cadavre et la nature comme pour remercier cet homme d'avoir recréé un espoir dans l'humanité avait fait pousser à cet endroit une fleur blanche, qui, malgré le joug du froid, de la chaleur ou encore de la pollution ne se fanait pas.

\*

## SIDDARTHA'S DRAGONFLY

Pierre-Olivier CAUSSARIEU

Le souffle de l'air brassé par ses rapides mouvements d'ailes créait une traînée tourbillonnante dans son sillage. L'eau sous elle, mélangée et brouillée par la vitesse, ne formait qu'un vague tapis bleuté. La végétation qui s'étendait à sa gauche et à sa droite se fondait elle aussi en une masse de teintes vertes, pleines de vie. Ses ailes brillaient d'un millier d'éclats, chacun d'une couleur différente. Ses membranes reflétaient la lumière du soleil et la révélaient en la décomposant. De cette division naissait une réunion de toutes les lumières. Elle se posa sur une feuille de marronnier, replia ses ailes à la verticale sur son long abdomen d'un violet brûlant, et profita du soleil d'été.

Son repos terminé, la nuit tombée, elle se prépara à achever sa quête.

Depuis la création de sa conscience, la jeune libellule avait trouvé étrange d'exister. Elle avait trouvé étrange d'être de ce monde. Elle avait trouvé étrange que ce monde existe. Elle avait trouvé étrange que la matière soit, elle avait trouvé étrange que la pensée soit. Ses ailes et leurs miroitements aux couleurs de l'univers l'avaient convaincue d'une autre réalité. Si elle ne trouvait pas de réponse dans le monde qui était le sien, elle tenterait d'en changer. Telle était sa quête. Longtemps elle chercha un miroir comme ceux qu'elle portait sur son dos. Elle observa la terre, mais ne vit que la beauté de la fondation. Elle observa l'eau, mais ne vit que son propre reflet dans l'élément indispensable. Elle observa le feu, mais ne

vit qu'une danse séduisante et meurtrière. Elle observa l'air, mais ne vit que le libre mouvement. Elle observa la nature, mais ne vit que la beauté de l'ordre établi. Elle observa les hommes, et ne vit que l'infime frontière entre amour et haine, puissance et faiblesse, sagesse et folie. Désespérée, elle finit par se dresser vers le ciel, et trouva ainsi sa porte. Pourquoi n'avait-elle pas pensé à hausser plus tôt le regard ? Tant de scintillements, tant de couleurs en une seule ! Les étoiles étaient la voie qu'elle cherchait, c'était sans aucun doute le miroir qui l'attendait. Elle prit du temps pour profiter de cette vie avant de la quitter. Elle était sûre qu'il n'y aurait aucun retour possible. Elle s'abandonna à toutes ses joies ; celle de se nourrir, celle de la caresse du vent, celle de la reproduction, celle du vol, et bien d'autres encore, jusqu'à celle de se prélasser au soleil sur une feuille de marronnier.

Elle prit son envol, dépassa la cime de l'arbre, puis celle de tous ceux alentour. Volant toujours à la verticale, elle franchit le sommet de la montagne. Sous elle s'étendait la Terre, qu'elle avait toujours côtoyée de près, ses détails cette fois-ci effacés. Le peu de vent qui avait jusqu'ici facilité sa montée disparut, pour laisser la place aux rafales d'altitude. Corrigeant sa trajectoire par de brusques mouvements d'ailes, elle luttait pour tendre son corps frêle et léger vers son but. Elle frôla un nuage, puis rentra dans un autre. Son ascension dura de nombreuses heures éprouvantes. Quand enfin elle émergea du plus haut nuage et se retrouva face aux astres, elle était épuisée et à bout de forces, prête à abandonner. Puis elle se souvint qu'elle voulait comprendre Pourquoi, et en un ultime effort elle banda sa volonté et força chaque fibre de son corps à poursuivre l'harassante ascension. Alors qu'elle ne pouvait plus respirer, elle continua. Alors que le froid la tuait, elle continua. Alors que son corps ne pouvait plus fonctionner, elle continua, l'abandonnant derrière elle. Toute sa conscience se brandit vers l'infini et ses feux scintillants. Alors qu'elle se dispersait dans l'éther et rejoignait l'unité, elle comprit pourquoi la perfection se mouvait, formant l'existence. Elle comprit pourquoi l'immobile était mobile, pourquoi la dualité. Mais elle comprit aussi que tout cela, elle aurait pu le saisir en observant la terre, l'eau, l'air, ou le feu, la nature et les

hommes, car elle comprit que l'existence était un concept unique et indivisible, contenant la vérité dans chacune de ses manifestations.

\*

## LE POIDS DES LUSTRES

Cyrille CLÉLAN

Ça faisait cinq ans que je n'étais pas rentré au pays et si je n'avais pas reçu ce faire-part, le même laps de temps aurait pu encore s'écouler avant que je n'y remette les pieds. Je regardais la mer, assis dans mon fauteuil, lorsque ma seconde épouse m'a hélé. « Chéri ! Il y a du courrier pour toi ! C'est un courrier par avion. » J'ai continué à regarder la mer, les vagues, l'horizon sans nuage. C'était tout bleu. Elle a posé le courrier sur la tablette. « Tu peux m'apporter mes lunettes, s'il te plaît, j'ai dû les laisser quelque part sur mon bureau. Ou près de la porte de la salle de bain. » Elle les a trouvées au bout de quelques minutes, me les a aussitôt apportées et je les ai chaussées. « C'est un courrier de Niköh, ai-je dit après un long moment. Il se marie. Il veut que je sois son témoin.

- Tu vas accepter ?

- Je ne vais sûrement pas refuser. »

Les vagues glissaient sur le sable. C'était joli. « Tu peux aller me chercher mon papier à lettres ? Il est dans la bibliothèque, dans le tiroir où je range mes cigares. »

Les vagues se succédaient sur la plage déserte. Elles avançaient et reculaient doucement en laissant derrière elles une mousse blanche et pure que le sable aspirait en quelques secondes.

« Elles ne sont pas dans ton tiroir ! entends-je.

- Alors c'est qu'elles sont sur la table dans la chambre et pendant que tu y es, sers-moi une limonade s'il te plaît s'il en reste ! »

Elle revint avec mon papier lisse et me tendit un grand verre de limonade. « Merci mon amour. Je suis vraiment content pour

Niköh tu sais.

- Ça fait combien de temps que tu ne l'as pas vu ?

- Je ne sais pas... Une douzaine d'années peut-être. »

Niköh était mon ami. Je ne pouvais rien lui refuser. Évidemment, il aurait parfaitement compris que je lui dise non. Mais j'étais content de le revoir. Ainsi il allait se marier... À l'église de surcroît. Devant Dieu donc. Et il me voulait comme témoin. Quoi de plus normal ? J'étais l'une des personnes qui le connaissait le mieux et en qui il avait totalement confiance. Pour toutes ces raisons, j'étais honoré qu'il ait pu penser à moi en cette occasion ; seulement c'est vrai qu'il me prévenait un peu tard — mais probablement s'était-il lui aussi décidé dans la précipitation et voulait-il hâter les protocoles. Je lui répondis donc de ne pas se soucier de quoi que ce soit, que je serai là le jour J pour assister à la messe, à 11 heures, et le secourir dans ses préparatifs, dans la mesure de mes maigres possibilités.

Trois semaines plus tard, mon avion atterrissait, j'en descendis et trouvai qu'il faisait frisquet. Je montai dans un taxi qui pouvait embarquer les fauteuils roulants et indiquai le nom d'un hôtel confortable et calme, près de la gare. Je n'avais pas beaucoup de bagages. J'avais depuis longtemps pris l'habitude de ne pas m'embarasser de fardeau superflu et mon handicap n'avait fait que renforcer cette manie de voyager léger. Le chauffeur du taxi me demanda si ça ne me gênait pas qu'il mît de la musique. Je lui répondis que non. Au contraire. Tout le long du trajet qui dura une bonne demi-heure, j'eus donc droit aux paroles d'une artiste que je ne connaissais pas et qui visiblement aimait les rimes riches et les mélodies mielleuses. Ce n'était pas détestable.

Retrouver l'air de mon pays, le bitume, les trottoirs, les enseignes qui clignotent, les gens chaudement vêtus aux yeux hagards, les vitrines, les gros nuages et les embouteillages, les motards qui doublent à toute allure et les arbres alignés, tout cela m'émouvait d'une singulière façon. À ces retrouvailles s'ajoutaient les fatigues du voyage et la perspective du train et des épousailles de Niköh si bien que je me sentais terriblement las et ne fus pas mécontent d'arriver enfin à l'hôtel. Ma chambre de plain-pied donnait directement sur un petit jardin vallonné. Des buis taillés, des



rosiers, un banc de pierre et une margelle furent les premières choses que je vis en me réveillant. C'était très exotique et pendant quelques instants, l'esprit flottant, je dus produire un effort considérable pour me rappeler où j'étais et ce que j'avais à y faire. Le petit-déjeuner était copieux. Il y avait des pommes et du raisin dans une corbeille. Après m'être débarbouillé, je pris le téléphone, le posai sur mes genoux et fis le numéro de Niköh. Une voix de femme avec un accent du Sud me répondit que Niköh était sorti et qu'il rentrerait pour le déjeuner. Je me présentai. Au bout du fil, la voix s'enthousiasma. Apparemment, Niköh lui avait beaucoup parlé de moi — en termes élogieux — ce qui me fit presque rougir. « Voulez-vous que l'on vienne vous chercher ?

- Certainement pas ! Non ! Ne vous en faites pas ! J'aime me débrouiller seul.

- Ça nous ferait réellement plaisir

- Non, je vous assure que ce n'est pas nécessaire. J'ai un train tout à l'heure. Tout est arrangé et vous devez avoir des tonnes de choses à faire.

- Votre train arrive à quelle heure ? On vous attendra, vous viendrez dormir à la maison.

- Il n'en est pas question.

- Si ! Permettez-moi d'insister !

- J'ai déjà réservé une chambre et j'ai promis à Niköh que je serai là à 11 heures pétantes. Voyez ? On se verra après la cérémonie, plus longuement. On fera connaissance et de toute façon, j'ai prévu de passer quelques jours dans la région, avec Niköh si possible, et ensuite vous pourrez partir en lune de miel, aux Maldives d'après ce que j'ai cru comprendre ? Je vous laisserai tranquilles. »

Maintenant, j'avais hâte de revoir Niköh. Nous avons beaucoup de choses à nous dire. J'avais changé. Et pour que lui aussi en vienne à se marier, c'est qu'il avait certainement dû de son côté subir maintes évolutions mentales et encaisser certaines révélations quant aux vertus de la vie à deux. Sans doute avait-il trouvé un métier digne de ce nom et suivi des pistes intéressantes.

J'étais curieux d'apprendre ce qui profondément avait pu motiver ses choix. Je réfléchissais à tout cela dans le train tandis que les paysages défilaient. J'étais bien. Je n'avais pas de douleur.

Demain, mon ami Niköh allait se marier et je n'avais aucune raison de ne pas m'en réjouir. Un contrôleur vérifia que mon billet était bien composté. Il l'était. J'avais failli oublier de le faire mais l'hôtesse qui m'avait accompagné jusqu'au wagon réservé aux handicapés et qui m'avait fait traverser le hall de la gare avait eu le professionnalisme de m'y faire penser.

Le train gris et bleu avançait vite et silencieusement. Les passagers se laissaient bercer. Tous avaient l'air de passer un agréable moment. Alors que dans la cabine de pilotage, le conducteur s'était peut-être assoupi ou alors avait été victime d'un arrêt cardiaque ou, pris d'un coup de folie, avait décidé de mettre la gomme au risque de faire dérailler le convoi et d'envoyer les sept cent cinquante-sept passagers rejoindre leurs ancêtres. Mais mes inquiétudes s'avérèrent infondées. Le train gris et bleu arriva bel et bien à destination et dégorgea sur le quai une bouillie de passagers sains et saufs.

De nouveau, une hôtesse s'occupa de mon cas. Elle m'aida à sortir de la gare. Être handicapé, figurez-vous, ne présente pas que des mauvais côtés. Sans doute parce que dehors il faisait nuit et qu'une fine bruine glaciale tombait, une phrase d'Emiliano Chopitta me revint à l'esprit. J'avais traduit l'un de ses livres et l'avais rencontré à plusieurs reprises. En exergue de son livre, il avait inscrit cette phrase : « *Les hommes sont comme des flocons de neige. Pourquoi iraient-ils se faire la guerre ? Ils fondent tous à la fin.* »

L'hôtesse attendit avec moi. Elle était mignonne, polie, gracieuse. Elle avait tout pour faire une hôtesse de premier choix. Je ressentais une chaleur intéressante m'envahir les testicules. Comme le minibus tardait, elle eut l'impertinence de me demander ce qui m'était arrivé. Je fus à deux doigts de lui répondre que c'était congénital ou que ça ne la regardait pas mais me ravisai et lui dis la vérité — à quoi est-ce que cela rime de mentir à une inconnue ? Je lui dis donc que j'avais pris le volant, un peu trop bourré, le lendemain de mon mariage, il y a de cela 25 ans. Même saoul, j'avais toujours aimé piloter et mes parents m'avaient offert une Berkeley B65 de 1957 avec un moteur bicylindre Excelsior de 328 cm<sup>3</sup> donnant 18 chevaux à 5000 tr/min — joli cadeau de mariage —, si bien que la tentation avait été grande d'appuyer sur le champignon. La voiture

avait versé dans un fossé. Ma femme était assise à la place du mort.

Conduite aux urgences dans un sale état, elle avait rendu son dernier souffle dans l'ambulance. Dans une autre ambulance, il y avait ma carcasse inerte. Si je n'étais pas mort, je n'en étais pas loin. À mon réveil, après seize heures dans le coma, j'étais veuf et des chirurgiens m'avaient coupé les deux pattes.

La pauvre hôtesse avait les larmes aux yeux et les mains qui tremblaient. Elle a essayé de me dire des chose gentilles et je lui ai dit de ne pas s'en faire, que je m'étais remarié, que j'avais eu le temps, plutôt deux fois qu'une, de me faire une raison et que d'ailleurs, demain, mon meilleur ami allait se marier.

La pauvre a encore bredouillé quelques mots d'excuses et d'encouragements mêlés et a regardé mon fauteuil grimper dans le minibus et le minibus s'éloigner. Je me sentais fort, requinqué. À chaque virage, il y avait de vilains tas de neige sale. Le minibus m'a conduit jusqu'à un grand chalet. « Vous serez bien, là », m'a dit le gars en employant ce ton que l'on utilise pour conseiller un bon vin à quelqu'un qui aime bien boire. En effet, le chalet avait l'air très cossu. Deux calèches dételées stationnaient sous l'un des balcons.

« Alors c'est d'accord ? Vous viendrez me chercher demain matin ? Il faut que je sois à 11 heures dernier carat à l'église Saint-Gildas.

- C'est une chapelle.

- Oui, peut-être, mais sur ce papier, c'est marqué : "*Église Saint-Gildas*". Il s'agit bien du même endroit ?

- Oui. Mais c'est une chapelle.

- Quoi qu'il en soit, vous pourrez être là ?

- Si le temps le permet, j'y serai.

- C'est important. C'est demain que mon meilleur ami se marie.

- Ce n'est pas moi qui choisis le temps qu'il fera cette nuit. »

Le conducteur du minibus — quelqu'un du cru assurément — était un individu outrancièrement grossier. Je me retins pour ne pas l'envoyer paître. Il devait me prendre pour un Américain.

« Vous n'avez que cette mallette ?

- Oui, merci. À demain.

- À demain, faites de beaux rêves. »

J'eus du mal à m'endormir. À la pensée de revoir Niköh, j'étais excité comme une puce. Vers l'aube, la fatigue eut raison de moi. Mon réveil sonna à 8 heures et à 10, le minibus vint me chercher. Une femme conduisait. « Mon époux n'a pas pu venir. Il a eu la chiasse toute la nuit. Avec ce vent chaud du sud-ouest qui remonte la vallée, les gens sont énervés et les organismes se dérèglent. Alors je le remplace. Bonjour monsieur.

- Bonjour madame. Eh bien allons-y. Vous savez où se trouve la chapelle Saint-Gildas ?

- Hé ! Ce serait dur de ne pas le savoir. C'est là que mes nièces ont été baptisées — des jumelles. Une église construite sous le règne de François I<sup>er</sup>... »

La dame était plus bavarde que son mari. Ce qu'elle avait à dire concernait essentiellement la place qu'occupait le tourisme dans le développement de la région et elle n'avait pas que des fleurs à lancer. Elle avait même des cibles très précises et son fiel n'incitait pas à faire le mariole. Je restais coi. « Ils vont construire entre l'Alpinère et le Santo-Bourso sur la route de Rhuntown, une espèce d'horreur où les touristes pourront... »

Des petits chalets tout mignons, des étables et des plaques de neige marbraient les prairies aux herbes jaunes et couchées. Dans mon costume, j'avais l'air d'un seigneur. Sur les roues de mon fauteuil, j'avais pris soin de nouer des rubans de tulle blanche. On était presque arrivés.

« Avant, quand Christopher Baldus avait encore ses trois cent cinquante hectares près de la Roche-aux-Moulins, la construction de cette chose aurait été complètement impensable. Vous vous rendez compte ? »

Non. Je ne m'en rendais pas très bien compte mais j'acquiesçai pour ne pas faire d'histoire. Dans cinq minutes — on était en avance —, j'allais revoir Niköh. Le reste avait-il une quelconque importance ? Non.

« À cause des cars, il a fallu élargir la route. Vous savez combien de millions ont été mis sur la table ?

- Je ne sais pas : une cinquantaine, répondis-je.

- Oh ! Vous êtes loin du compte ! »

Je m'en fichais pas mal d'être tombé à côté de la plaque. Au loin on apercevait le clocher de la chapelle Saint-Gildas. Les virages s'enchaînaient. « Nous y sommes presque. Vous voyez : je vous avais dit que nous serions à l'heure.

- Oui. Je vous en remercie.

- S'il avait neigé par contre nous n'aurions pas chanté la même chanson. »

Des voitures nombreuses étaient garées. Des groupes endimanchés déambulaient, conversaient, s'agitaient. Des gens couraient. Il y avait du monde pour les noces de Niköh.

« Vous pouvez me descendre là...

- Non, je vais vous rapprocher. On va se garer proprement. »

Personne ne faisait attention à notre minibus. Quelqu'un cria. Autour de la chapelle, la frénésie était réelle et les visages avaient l'air consterné. Où était Niköh ? Que se passait-il ? Je baisai ma vitre.

« Que se passe-t-il ?

- Le lustre s'est décroché ! Ils étaient en train de discuter avec le père Philibert d'Arseneg, de l'ordre des Cisterciens immaculés, pour régler les derniers détails de la cérémonie lorsque le lustre s'est décroché ! Ils étaient juste en dessous, le marié, le père de la mariée, le père Philibert... »

Au loin, on entendait le son de la sirène des pompiers.

\*

**VOILÀ LA MAISON QUE NOUS AVONS TROUVÉE  
POUR TOI...**  
**MICHÈLE SOUCHET-GAVEL**

Une lueur blafarde perça par l'interstice du volet qui fermait mal. Les yeux rivés sur ce coin d'évasion, Madeleine laissa enfin couler ses larmes. Elle n'avait pas bougé depuis que, la veille au soir, une jeune femme au sourire froid l'avait aidée à se coucher. Elle avait gardé les yeux ouverts, captant le moindre bruit venu du couloir.

Toute la nuit là-bas, tout près, trop près, une femme avait poussé des petits gémissements à un rythme régulier. À plusieurs reprises, Madeleine avait entendu des pas dans le couloir, une porte qui s'ouvrait, le claquement d'un verre qu'on repose sur une table de chevet... un moment de calme, puis les gémissements avaient repris.

Son corps s'était tassé de plus en plus lourdement dans le creux de son lit, ce corps si gourde maintenant et qui lui obéissait chaque jour un peu moins. Une tasse qui vous échappe... le café qui tache la nappe et qu'on peine à essuyer... ces marches de semaine en semaine plus hautes... l'univers qui peu à peu se rétrécit. De la chambre à la cuisine, de la cuisine au lit... La chanson de Brel qu'elle avait si souvent fredonnée, voilà qu'elle l'assaillait et lui renvoyait une réalité qui deviendrait, qui devenait la sienne.

Et de sa chaise où elle passait maintenant le plus clair de son temps, elle fixait un à un tous les objets familiers qui l'entouraient, elle accrochait son regard aux détails de la tapisserie qu'un jour elle avait brodée lorsqu'elle pouvait encore commander ses doigts.

Elle s'était enfermée peu à peu dans le silence. Bien sûr elle était heureuse de voir venir ses enfants mais leur présence auprès d'elle lui semblait désormais hostile. Elle avait à plusieurs reprises surpris les regards qu'ils s'échangeaient. Ils lui apportaient une aide indispensable qu'elle aurait tant voulu refuser. Elle savait qu'ils ne reconnaissaient plus en elle la douce maman qui les avait choyés et comme eux elle souffrait de son agressivité nouvelle qu'elle ne pouvait pourtant réfréner.

Et puis, il y avait eu la visite de ce médecin que sa fille accompagnait. Elle avait ce jour-là fait des efforts surhumains pour marcher seule devant lui, blessée d'exhiber ainsi sa faiblesse, mais elle avait compris qu'il n'était pas dupe, et puis, le baiser de sa fille avait été trop tendre cet après-midi quand elle l'avait quittée....

Quelques jours plus tard, Madeleine s'était laissée emmener. Elle avait fait semblant de ne pas entendre les explications de ses deux enfants venus l'entourer. Assise très droite à l'avant de la voiture, elle n'avait rien fait pour dissiper le silence qui se prolongeait. Le temps ne lui avait même pas paru long. Ils avaient enfin franchi une grille, remonté lentement une allée ombragée. Elle n'avait pas tourné la tête, et les ombres des silhouettes tassées sur des bancs avaient glissé, derrière la vitre. Mais lorsqu'ils étaient arrivés devant la grande porte où on l'attendait, tous ses sens s'étaient éveillés pour emprisonner dans son souvenir cette phrase que sa fille avait prononcée : « Voilà la maison que nous avons trouvée pour toi... »

\*

## UNE BOUTEILLE À L'AMOUR

Arnaud GÉNOIS

Sur la route de Cassis, Marc avale les kilomètres à une vitesse effroyable. Avec cette légère brise qui souffle et ride à peine les vagues trente mètres plus bas, il pourrait profiter des dernières lueurs du jour pour naviguer paisiblement sur son voilier, mais il préfère sentir le vent lui fouetter le visage tandis qu'il roule vers nulle part. Au volant de sa Viper, Marc pense justement à son voilier, qui lui rappelle — comme toute chose d'ailleurs depuis quelques mois — la femme qu'il aime et qui l'a quitté. Combien de moments heureux ont-ils pu passer à bord de la Lydia, lors de longues croisières où le monde n'appartenait qu'à eux ? C'était le bon temps, pas si éloigné que ça d'ailleurs. Allez, encore une petite gorgée pour chasser le chagrin. Julie n'est plus là pour lui faire de reproches, alors Marc peut vider son flacon de whisky sans scrupules. Comment ont-ils pu en arriver là ? Depuis le lycée qu'ils étaient ensemble... Avec toutes ces années, c'est sûr, la réalité de leur première rencontre a dû se dissiper, mais il se souvient très bien de la façon dont elle le regardait, de cet appel à peine voilé auquel il n'avait pas hésité un seul instant à répondre. À cette époque, incontrôlable coureur de jupons accumulant les conquêtes et les plaisirs sexuels, Marc n'avait aucun doute quant à ses capacités de séduction et prévoyait déjà, avant même leur premier échange, que cette petite blonde affriolante dans sa robe de soirée ne lui résisterait pas très longtemps. Il avait eu tort. Julie lui avait démontré, car il n'en avait pas conscience, que toutes les filles ne s'offraient pas dès le premier soir. Comme il était devenu trop entreprenant lors de cette fête de lycée, elle l'avait vite remis à sa place et avait brisé sans efforts son orgueil de mâle adolescent.

C'est après ce lamentable échec que Marc découvrit que



l'on pouvait tomber amoureux. Il en avait eu tous les symptômes : blondinette en robe écrasant virtuellement de ses talons son cerveau pendant des semaines, boule au ventre, irrépressible besoin de la revoir... Il lui avait écrit de nombreuses lettres, rédigées et mises en forme sous la dictée de son frère Jacques, et ces égards courageux avaient fini par attendrir Julie sans la convaincre totalement. Il fallut encore par la suite maints rendez-vous et beaucoup d'attentions sincères avant qu'elle n'accepte de se lier avec ce jeune homme assagi et éperdument épris d'elle. Depuis cette fameuse journée où il lui avait proposé une promenade en mer sur la Lydia, qui appartenait encore à son père, ils ne s'étaient plus quittés.

Il se remémore aussi leur première fois. Ce corps merveilleux qu'il avait recouvert, jusque dans ses recoins les plus intimes, de baisers humides et pénétrants. Leurs mains, leurs sexes qui semblaient faits l'un pour l'autre avaient spontanément avivé la magie du désir et de la tendresse. Ce soir-là sur le sable des calanques, en mêlant leurs êtres dans la parfaite harmonie d'un suave instant charnel, Marc avait saisi la différence significative entre faire l'amour et baiser. Dès lors il avait su qu'il ne pourrait jamais aimer que ce corps-là. Whisky.

Leurs aspirations avaient toujours été identiques. Études de droit à Montpellier, puis concours du barreau qu'ils avaient brillamment passé la même année, il y avait entre eux cette espèce d'alchimie du couple qui les poussaient ensemble vers la réussite. Julie était devenue une excellente avocate en droit pénal, quand Marc, qui avait aussi désiré travailler dans ce domaine, s'était contenté d'une place dans un cabinet spécialisé en droit de la famille. Cette petite distinction, qui reflétait le talent supérieur de Julie, Marc ne l'avait jamais niée et l'avait acceptée. Jeunes, dynamiques et jouissant d'émoluments confortables, ils en avaient profité pour voyager dès que leur emploi du temps leur accordait un peu de répit. Ils avaient réalisé leur rêve de traverser l'Afrique subsaharienne en moto ; dans le village de Mojave en Angola, ils avaient fait tatouer sur leur peau le rêve innocent d'une éternité à deux. Machinalement, et tandis que la Viper ne décélère pas, Marc passe sa main sur M et J, les deux lettres enlacées dans le bas de son dos qui ont perdu toute signification aujourd'hui. Comment pourrait-il l'oublier — encore faudrait-il

qu'il le veuille — avec cette marque ineffaçable ? Whisky.

Marc cherche à semer ses souvenirs en augmentant encore l'allure mais ils reviennent toujours plus nombreux. Leur installation dans les hauteurs de Cassis, dans une villa presque en ruines dont personne ne voulait dans la région mais qui leur avait plu d'emblée. Ils avaient largement dépassé leur budget pour se l'approprier, si bien qu'ils n'avaient même plus d'argent pour se meubler ni se chauffer. Mais dans l'insouciance de la jeunesse, tous ces mois passés dans leur demeure vide furent de joyeux moments. Petit à petit, à force de bras et d'amour, ils en avaient fait un nid douillet. Dans le grenier exigu et poussiéreux dont il avait fait son bureau, Marc passait des heures à observer discrètement Julie par la fenêtre, à la voir courir à droite à gauche toujours soucieuse d'embellir les choses, à la regarder cueillir des fleurs pour ses amies ou récolter des fruits pour confectionner ses délicieuses confitures. Quand enfin elle s'accordait un peu de repos et qu'elle s'allongeait sous le grand saule, Marc prenait vite ses pinceaux et la peignait. Pendant des années il a tenté de reproduire sur une toile cette scène qu'il imaginait être la représentation parfaite de leur bonheur. Il y a peu, pensant avoir achevé son œuvre bien qu'il sût son talent médiocre, il jugea que le moment était venu de la lui montrer. Il n'en a pas eu l'occasion. Whisky.

Aujourd'hui Marc hésite à vendre la villa. Écrins des souvenirs de leur vie commune, ces lieux lui sont devenus hostiles. Tout le rappelle à elle et une torpeur mélancolique et dangereuse le saisit dès qu'il franchit la porte. Ce vide causé par l'absence de Julie, que rien ni personne ne parviendra à combler, est décidément trop difficile à supporter. Si au moins il avait des enfants à ses côtés...

La trentaine presque achevée, ils avaient cédé aux encouragements pressants de leur famille et de leurs amis qui leur vantaient les joies d'élever un enfant — avant qu'il ne soit trop tard — et s'étaient décidés à franchir le pas. Vainement. La grossesse de Julie s'était plutôt très mal déroulée ; et ils avaient perdu l'enfant. Whisky. Ce fut, comme cela arrive toujours dans ces conditions, une douloureuse épreuve qui fit vaciller un moment l'équilibre du couple. D'un commun accord, ils choisirent de ne jamais devenir des parents. Whisky, encore.

C'était peut-être mieux ainsi finalement, car au fond ils ne s'étaient jamais sentis prêts à penser pour trois. Restés d'éternels adolescents, ils alliaient le sérieux imposé par leur ascension sociale à une légèreté tout enfantine. Lors des réceptions et autres mondanités qui les ennuyaient parfois au plus haut point, ils aimaient se lancer des défis, d'apparence cruels mais qui entretenaient le feu de leur amour. L'un ou l'autre devait séduire une personne qu'ils avaient choisie ensemble, jusqu'à passer la nuit avec elle selon les besoins du défi. Ils n'étaient pas mariés et cette union libre, parfois libertine, était d'après eux le meilleur moyen d'éviter les coucheries frauduleuses et les accès de jalousie. Un jeu dangereux mais dont ils avaient toujours respecté les règles. Du reste, ces infidélités entendues sont les seules que Marc se reconnaît. Il n'a jamais ressenti le besoin ni l'envie de fréquenter une autre femme à l'insu de Julie. Une sincérité sans faille et un profond respect mutuel ont toujours empêché la jalousie et le mensonge d'entraîner leur couple à l'abîme, et ce n'est certainement pas pour ces raisons que Julie est partie. Bien entendu, l'amour, mouvant par nature, se décline en une multitude d'émotions, naît, s'accélère puis s'essouffle, se nuance dans la passion, l'obsession, et parfois la souffrance. Le leur n'a pas échappé aux tourments mais c'est la même flamme amoureuse qui a toujours habité Marc et qui l'habite encore, celle qui crépitait déjà lors de leurs premiers rendez-vous. Whisky, une larme.

Pour les 40 ans de Julie, Marc avait tenu à marquer le coup. Ils partageaient la même passion assidue pour Aznavour. À force de persévérance et de courriers implorants, Marc avait obtenu de l'artiste une faveur. À Marseille, devant vingt mille spectateurs, Charles Aznavour avait soudain invité Julie sur scène. Stupéfaite et intimidée par le grand homme, Julie, les yeux humides, n'avait pas complètement perdu ses moyens et ils avaient chanté ensemble « La Bohème ». Ce moment magique, inespéré même dans ses rêves les plus fous, avait été son plus bel anniversaire. Pour ne pas être en reste d'un tel cadeau, Julie avait dû faire preuve d'obstination. Elle avait employé pendant des mois toutes sortes de stratagèmes auprès d'un propriétaire marseillais afin qu'il consente à lui céder l'objet rare de sa convoitise. Comme son numéro de charme n'avait pas fonctionné — son amour-propre de fraîche quadragénaire en avait

d'ailleurs pris un coup — et que les grasses enchères n'avaient que peu d'impact sur un homme aussi riche, elle avait radicalisé ses démarches. Après s'être patiemment renseignée auprès d'amis influents, elle avait obtenu des informations compromettantes : les affaires du Marseillais n'étaient pas exemptes de transactions douteuses, et le personnel de son night-club loin d'être en règle. Il n'en fallait pas plus pour Julie, qui ne manqua pas de lui agiter sous le nez la menace d'un contrôle fiscal. Enragé mais impuissant devant un tel acharnement, il plia sans mal et céda avec mélancolie à l'exigence de Julie. Cette histoire de chantage n'était pas très claire et aurait pu conduire à sa radiation, mais le lendemain, quand Marc rentra et découvrit devant la maison une Viper modèle 74, conçue à une dizaine d'exemplaires tout au plus, elle sut qu'elle avait réussi à exaucer un de ses rêves d'enfant, et elle aurait volontiers couru de plus grands risques pour lui faire ce plaisir.

À ce souvenir, Marc constate que son flacon est vide. Envie de musique pour chasser toutes ces réminiscences, il allume la radio. C'est « La ballade de Jim », de Souchon. La vie est chienne parfois, parsemée de coïncidences qui n'en sont jamais vraiment et qui semblent vouloir vous suggérer certains choix. Comme Marc, Jim est seul depuis peu, il a pris sa voiture et boit pour tenter d'oublier. Jim est si désespéré qu'à la fin de la chanson, il laisse sa voiture glisser sur la corniche et s'enfoncer dans la pierre en contrebas. Marc se prend à croire que c'est peut-être la solution à sa souffrance, et la Viper tout à coup dévie dangereusement. Mais non, il n'ira pas jusque là. Trop facile. Et puis il a soif.

La Viper descend sur le port et s'arrête sous les regards admiratifs de quelques jeunes regroupés là. Dans le bar de la marina, Marc prend soin de s'asseoir à la place la plus isolée. Il observe un couple qui se dispute, la jeune femme reprochant ouvertement à son ami de ne plus prendre assez de temps pour elle. C'est con l'amour quand même. Le premier, on s'efforce chaque jour de le renforcer et de le préserver, parce qu'on le sait véritable mais précaire. Puis, à mesure que le temps passe, on est certain qu'il va durer toute la vie et on baisse alors la garde. C'est peut-être ça, se dit Marc, je n'en ai pas fait assez pour elle, c'est ma faute, elle est partie à cause de moi, et tant d'autres pensées coupables accentuées par son ivresse.

- Qu'est-ce que je vous sers ?

Et Marc commande tristement un whisky, un soupçon...

Arrivé au bout du chemin tortueux d'une vie qui n'a pas manqué de le faire trébucher sur les deuils et les malheurs, il ne croyait pas pouvoir encore souffrir à ce point. Mais avec Julie, ils pouvaient enjamber sans crainte les ornières de l'existence, soudés et combatifs. Il pensait aussi que son corps s'était, avec le temps, asséché de toutes ses larmes. À tort. Il a pleuré, pleuré beaucoup, seul et en public, sans éprouver aucune honte. Comme quelques larmes lui viennent encore et qu'il a terminé son verre, Marc se décide finalement à rejoindre le seul endroit où il pourra être seul et peut-être laver sa peine : la Lydia.

Sitôt après avoir gagné le large, et tandis que la Lydia tangue violemment dans des vagues que soulève un vent glacial, Marc, le cœur lourd, regarde s'éloigner dans les flots son flacon de whisky qu'il a jeté par-dessus bord, à l'intérieur duquel il a consciencieusement enroulé une feuille griffonnée ce matin : « Ma douce Julie, tu es loin. Trop loin. Où sont tes bras lorsque j'en ai besoin ?

Je me suis levé ce matin avec l'indicible besoin de t'écrire quelques mots. Tu n'en doutes pas, ma Julie, après quarante ans passés à deux, ton absence m'affecte profondément. Quarante ans, c'est long pour certains. Quarante ans, quand la mort vous enlève votre moitié sans même vous demander votre avis, c'est injustement trop court. C'est absurde mais je t'envoie cette lettre par la mer en espérant qu'elle vogue au large jusqu'à toi, bercée par le roulis qui a emporté tes cendres il y a de longs mois. Mû par la naïveté d'un enfant et la détermination d'un adolescent amoureux, je suis convaincu qu'elle te parviendra. Tu pourras alors la lire et la relire encore, afin de garder en toi cette certitude qui n'a jamais failli : je t'aime. »

\*

## **VERS LES HAUTEURS INFINIES**

**Pierre-Olivier CAUSSARIEU**

### **I**

La jeune libellule volait devant moi, et je la suivais comme je pouvais. Elle était bien plus vigoureuse et habile, sa jeune énergie me surpassait de loin. Mais je faisais de mon mieux, me dirigeant aux éclairs violets que laissaient dans le paysage les éclats de lune qui la frappaient.

La nuit était belle et aérée, vivante. D'innombrables variétés et espèces d'insectes et de mammifères grouillaient entre les herbes, les feuilles, les arbustes, aux abords de la rivière et des mares. Je happai un moucheron que j'aperçus du coin de l'œil, et me hâtai de rejoindre ma compagne. Elle m'attendait posée sur une feuille d'arbre, et semblait contempler le flot de la rivière en-dessous. Je m'installai sur une brindille proche et levai la tête pour la regarder. Elle était jeune, venait d'achever sa onzième et dernière mue, et paraissait profiter au mieux de ses dernières semaines. Je savais qu'il me restait au mieux un couple de jours à vivre, et l'enviais du temps qu'il lui restait. Nous n'avions en fait que ces quelques semaines de différence, mais alors qu'elle débutait juste son existence sous sa dernière évolution, j'achevais la mienne.

À la fois profonde et brûlante, la couleur de son abdomen me fascinait. Elle était la seule libellule violette que j'aie jamais rencontrée, son espèce est parmi les plus rares.

Comme les miennes, les membranes de ses ailes décomposaient et fragmentaient toute lumière qui les traversaient, créant un millier de scintillements multicolores. Après un moment, elle me demanda :

« Que penses-tu qu'il se passera quand tu mourras ? »

Je réfléchis rapidement avant de répondre, j'avais déjà exploré la question à l'approche de mes derniers jours.

« Je disparaîtrai sûrement. Je suis un corps, une matière vivante. Je ne perçois le monde que grâce à mes sens, ma pensée est née de ces perceptions, et définie par elles. Sans mon corps, je n'existerai plus.

- Peut-être. » Elle marqua une pause et ajouta : « Allons-y.

- Vas-tu enfin me dire où tu m'emmènes ? ! »

Exaspéré, mais toujours fasciné, je fis vibrer mes ailes et quittai mon perchoir pour me lancer à la suite du fougueux éclat violet qui s'éloignait déjà.

Je luttais contre un vent qui semblait vouloir m'arrêter, et finis par la rejoindre. Elle avançait assez tranquillement, avec grâce et dextérité, jouant intimement avec les courants aériens. Je me stabilisai tant bien que mal à sa hauteur.

« Ta vision est en fin de compte assez optimiste, me dit elle. Si tu n'existes plus, tu ne ressens plus de souffrance. Et ne plus exister n'est pas grave, puisque justement tu n'existes plus. Il n'y aura personne pour être déçu d'avoir quitté la vie, ou de ne plus être.

- Je sais. Mais je ne suis pas pressé pour autant.

- Évidemment. »

Nous continuâmes à voler jusqu'au matin.

## II

Nous volions à haute altitude depuis plusieurs heures. J'aurais dû me sentir exténué, mais la perspective de ma mort prochaine m'empêchait de prendre ce genre de détails en considération. Je goûtai chaque odeur, chaque rafale, chaque couleur. Lorsque le soleil se leva, j'en appréciai pour la première fois la lumière et la chaleur à leurs justes valeurs. Le disque n'était pas encore complet sur l'horizon quand ma compagne me fit signe et piqua sur une mare en contrebas. Nous nous posâmes sur un petit rocher, je m'adossai aux mousses. Elle était épuisée, ses ailes tenaient à peine droites le

long de son corps. Je trouvais ça assez drôle ; la jeunesse à bout avant le vieux. L'endroit ne m'était pas familier, mais toutes les mares se ressemblent. Je partis chasser avec plaisir, ingurgitai plus d'insectes que nécessaire, et en ramenai quelques-uns à la violette qui se reposait. Elle prit la parole.

« Je t'ai amené ici pour rencontrer quelqu'un. Nous sommes sur les eaux d'un mâle dont j'ai fait la connaissance il y a plusieurs lunes, alors que je n'avais pas achevé mes mues. Avec lui, nous allons pouvoir échanger, et apprendre. »

Je ne répondis rien. Elle parlait tellement peu que le silence me paraissait souvent la meilleure option. Pendant qu'elle se restaurait du fruit de ma chasse, un petit mâle à peine plus jeune que moi se posa près de nous, et s'avança en boitant. Je remarquai qu'il lui manquait une patte. Il me salua plus ou moins chaleureusement, sans se présenter, et embrassa ma compagne.

« C'est une joie de te revoir. Es-tu ici pour parler ?

- Une joie partagée. Oui, nous sommes ici pour t'écouter.

- Tu n'as pas achevé ta quête, dit-il en souriant.

- Tu sais comme moi qu'elle ne peut s'achever, répondit-elle, tout aussi souriante.

- Dans ce cas, je t'écoute.

- Mon ami va mourir dans quelques heures.

- J'ai vu. »

Il se tourna vers moi.

« Dis-moi, que penses-tu qu'il va se passer quand ton corps ne fonctionnera plus ? »

Je lui parlai comme je l'avais fait la veille avec la jeune. Je n'existerai simplement plus. La disparition de mon corps amènera celle de mes sens, engendrant celle de ma pensée, donc de mon être.

« Et comment pourrais-tu ne plus exister, alors que tout existe ? »

Je lui lançai un regard perplexe.

« Je m'explique, répondit-il. Cite moi une chose qui n'existe pas. »

Je ne réfléchis pas bien longtemps.

« Le vide, le néant ?

- Le néant existe. Comment pourrais-tu le connaître et le



nommer sinon ? »

Je ne sus que répondre. Je regardai ma compagne. Elle nous observait attentivement, mais restait stoïque.

« Dans l'univers entier. Non. L'univers ne peut être qualifié d'entier puisqu'il est infini. Excuse-moi. Dans l'univers donc, il est une loi fondamentale, bien comprise par la science, et qui est à la base de chaque mouvement de matière. "Rien ne se perd, rien ne se créé, tout se transforme." Comment pourrait-il en être autrement pour un être vivant ?

« Je n'avais pas vu les choses sous cet angle.

- Peut-être que tu te transformeras en autre chose, en arbre, en bousier, en herbe. Peut-être que tu suivras un processus de réincarnation. Peut-être que chaque fraction de ton être rejoindra l'univers et l'unité. Car n'en doute pas, tu es lié à chaque chose, et chaque chose t'es liée.

Je méditais ses propos quand la jeune violette s'exprima.

- Tu parles d'une unité. On peut l'appeler Dieu. Comment peux-tu être sûr qu'elle existe ? Je n'en ai pas la preuve.

- Moi non plus. Je ne saurais comment l'exprimer. Je n'ai pas de doute. Peut-être est-ce une intuition, qui s'est muée en conviction. L'intuition a la même importance que la raison, et ne doit pas être laissée de côté. L'existence ne peut être qu'un concept unique et indivisible, malgré les apparences. Nous sommes dans un monde imparfait, mais la perfection existe forcément. Ici comme ailleurs. Elle est simplement presque imperceptible dans notre état.

- C'est possible. Mais si cette perfection, cette unité, Dieu, existe, alors pourquoi la matière existe-t-elle ? Elle est si imparfaite. Dieu l'a-t-elle créée ?

Je peinais à suivre leur discussion, mais tâchai d'en suivre les grandes lignes.

- Eh bien... La perfection est forcément unité, continua le mâle boiteux. Ou infini, les deux n'ont pas de différence. C'est donc la seule chose à exister réellement, et la seule à pouvoir avoir créé ce monde et la matière. À avoir créé l'imperfection. Il est dit que si Dieu nous a créés, nous, le monde, l'existence, et peut-être même l'univers, c'était pour avoir une vision de lui-même concrète. Il aurait eu besoin de pouvoir s'observer dans la matière. Il aurait ainsi

transmuté une partie de son être — c'est une métaphore, puisqu'il est un et infini — en matière inerte, et y aurait insufflé la vie et sa conscience.

- Nous serions donc les égaux de Dieu ?

- Pas exactement. Plus que ça, nous sommes Dieu. À la fois une part de lui, limitée, et quelque part au fond de nous derrière ces limites, nous sommes *lui*. Perfection, infini, et unité.

- C'est aussi ce qu'il me semble. Mais j'y vois un paradoxe. Si Dieu a eu besoin de se voir, il ne peut être parfait. La perfection ne peut avoir de besoin. Ce besoin amène un but, un sens, qui sont des concepts liés à l'imperfection. Dieu ne peut avoir de but, son existence ne peut avoir de sens, et il ne peut ressentir de besoin. Ce qui voudrait dire que Dieu n'existe pas, s'il nous a créés. Voilà ce que me dit ma raison.

- Cette éternelle et insupportable dualité entre l'intuition et la raison, jamais en accord... Tu as atteint les limites de mes raisonnements. Je vais tenter de résoudre ce paradoxe, mais reste persuadé qu'il a une explication. Mon intuition m'a amené ces convictions, qu'un simple paradoxe ne peut renverser. »

Il nous sourit chaleureusement, avant de s'écrier :

« J'ai faim ! Et sommeil ! Une collation et une sieste s'imposent ! Adieu, tous les deux. »

Et sans rien ajouter ni attendre, il prit son envol et s'éloigna.

### III

La jeune violette fixait pensivement la direction dans laquelle était partie le boiteux. Je ne la dérangeai pas dans ses méditations, étant moi-même subjugué et assommé par la quantité d'informations que je venais recevoir. J'allais avoir besoin de temps pour tout démêler et intégrer, et encore plus pour faire mes propres réflexions et tirer mes propres conclusions. J'étais pourtant certain de ne pas en avoir assez.

Je me sentis soudainement las et faible. Je n'avais presque plus envie de réfléchir, réalisant toute la difficulté et l'ampleur de

ces questions. Personne ne doit être capable d'y répondre. Il est déjà assez difficile de se les poser.

Mais cette faiblesse, je la savais aussi liée à la dégénérescence de mon organisme, qui hurlait sa fin. Il était arrivé au bout de son temps. Les derniers grains de sable s'écouleraient bientôt.

Ma compagne me regardait maintenant, les yeux pleins de compréhension, mais pas de pitié. Enfin quelqu'un qui respecte son prochain, pensai-je.

« Que veux-tu faire maintenant ?

Je compris qu'elle resterait avec moi jusqu'à la fin.

- J'aimerais savoir ce que toi, tu penses. Que va-t-il m'arriver ? Et pourquoi m'as-tu amené ici ? Pourquoi as-tu fait tout ça pour moi ?

- Si j'ai voulu t'aider à y voir plus clair, c'est parce que tu avais osé réfléchir. Peu de gens le font. Les angoisses métaphysiques sont bien au-delà de la peur, du stress ou de la phobie. C'est pourquoi nous sommes si peu à vraiment oser les affronter. Beaucoup font comme toi, les repoussant toujours pour n'y penser qu'à leurs derniers jours. Je me dis que peut-être, en élevant la conscience d'un individu, c'est toutes les consciences que l'on élève. Et puis, à ta place, j'aurais préféré partir avec plus de *matière*. Ce n'est pas véritablement de la connaissance. »

Elle me sourit.

« Quant à ce que je pense de ce qui va se passer pour toi, la réponse est simple : je n'en sais rien. C'est aussi pour ça que je t'ai emmené voir le boiteux. Ses réflexions ne manquent pas d'intérêt, mais il s'y accroche tellement, rassuré qu'il est d'avoir trouvé une réponse qui tient la route, qu'il en refuse toute autre. Je voulais te faire comprendre que rien n'est jamais sûr. Pour vraiment s'interroger sur la mort, l'existence, ou Dieu, il est nécessaire de n'avoir aucune conviction. Ces sujets nous sont totalement inconnus, car notre vision est très limitée. Il faut s'abandonner à cet inconnu, lâcher prise sur nos croyances et convictions, et encore plus sur nos perceptions sensorielles pour aborder ces angoisses sans erreur, et très sûrement sans vérité pour autant. Je ne peux pas te dire ce qui va t'arriver. Je n'ai aucun savoir, seulement quelques modestes hypothèses. »

Elle souriait toujours. Je souris aussi, malgré moi. Encore une fois, je ne lui répondis rien. L'angoisse tenaillait mon cœur fatigué. Il ne me restait plus qu'une infime quantité de grains de sable, je le savais. Après un dernier regard autour de moi, une dernière grande inspiration pour me calmer, je lui proposai de s'envoler.

« Pour aller où ? » me demanda-t-elle, taquine, avec un sourire un coin.

#### IV

Je ris en mettant en route ma vieille carcasse, fis vibrer mes ailes, et m'élevai dans le soleil matinal. Je suivis une trajectoire uniquement verticale, dressé vers le ciel. La Terre ne m'intéressait plus, désormais. La violette grimpa à ma hauteur. Mon cœur battait la chamade, l'angoisse n'avait jamais été aussi forte. Je ne pouvais plus penser qu'à la fatalité. Quelle horrible sensation que celle de ne plus pouvoir faire demi-tour. C'était ça, le plus angoissant dans la mort : même avec toute la volonté du monde, rien ne pourrait l'empêcher désormais. Avant, je pouvais toujours esquiver l'oiseau affamé ou le brochet qui jaillissait de l'eau. J'étais assez heureux d'avoir comme dernières sensations la lumière du soleil, la fraîcheur du vent, et la compagnie de la violette. Et puis d'un coup, alors que j'étais près des nuages, le paysage magnifique, la lumière sublimant toute matière, mon corps décréta que c'était fini. Le cœur s'arrêta, les ailes aussi. Je commençai à chuter.

#### V

La jeune libellule le regarda s'arrêter de grimper dans un ultime spasme, et son corps chuter de plus haut qu'il n'avait jamais été. Tout en le suivant des yeux, elle murmura : « Espère que tout ceci ne fut qu'un rêve... » Puis elle reprit son ascension, les yeux rivés vers l'infini bleu derrière les nuages de brume.

\*

## **MOMO**

**Michèle SOUCHET-GAVEL**

Momo qu'on l'appelle dans le quartier et tout le monde le connaît, Momo. On sait pas d'où il vient, on sait même pas s'il parle français vu qu'on l'a jamais entendu causer. Mais Momo, il est là, assis au coin d'la rue, tous les jours, de cinq heures à sept heures. C'qu'il fait avant, c'qu'il fait après, personne en sait rien et d'ailleurs, personne s'est jamais posé la question et puis on se dit qu'il répondrait pas. Alors, on passe à côté de Momo et on lui donne un petit quelque chose, mine de rien. On est comme ça dans le quartier, on n'est pas curieux mais on a le cœur sur la main. Et à sept heures, Momo, il se lève, il quitte le coin de la rue et il part, pour on sait pas où. De toutes façons, on a bien d'autres chats à fouetter dans le quartier et à sept heures cinq, personne pense plus à Momo.

Sauf qu'un jour, à cinq heures, y a personne au coin d'la rue et à cinq heures et demie non plus. Ce jour-là, il vient pas Momo et le lendemain non plus. Y'a plein de gens qui passent, qui regardent le coin et qui voient qu'c'est vide, qu'il manque quelque chose. Et puis, comme le lendemain encore, Momo est toujours pas là, y'a un type qui commence quand même à s'inquiéter. Alors, il a le courage d'aller voir les flics. Mais quand on lui pose des questions « c'est qui, ce Momo ? il vient d'où ? il est de quel pays ? » le gars, il sait pas quoi répondre aux flics et eux, ils commencent à s'énerver. Alors, le gars il insiste pas et il revient dans le quartier et il fait comme les autres, il continue sa vie tranquille.

Une semaine passe, puis deux... Momo ; il est jamais revenu.

Mais depuis hier, y'a un autre gars qui vient s'asseoir au

coin d'la rue. Il cause pas, on lui cause pas, mais on s'met à l'appeler Momo. Chacun lui donne un p'tit quequ'chose. On est comme ça dans le quartier, on n'est pas curieux mais on a le cœur sur la main.

\*

## **LA MARE**

**Barbara BOUSQUET**

Des passants se réveillent dans la nuit allongés sous la tonnelle. Bruits, coup d'éclats de verre, la nuit s'enflamme à l'arrivée de Jean de Montfort, maître de ses armes.

Aujourd'hui, le 15 novembre 2010 sort de Paris un brillant avocat rentrant dans sa province natale, Blois. Il respire la fraîcheur des sapins et du tuffeau. Il y a comme une odeur de marécage sonnant au nez la nitre. Au soir, la nuit printanière lui accorde un sommeil alangui. Il songe à sa mère souffrante qui, le jour suivant, s'en va au vent du destin, l'âme sereine et belle, et il glisse un baiser de paix sur sa joue encore fraîche.

Adrien est affligé par le décès de sa mère et part dans la campagne pour réfléchir. Et il s'arrête au bord d'un lavoir pour se délasser, écoutant le ruissellement de l'eau sur la pierre. Il sent ses oreilles se griser et il éprouve une sensation de bien-être comme si ce lavoir lui avait appartenu depuis toujours. Il pense à sa mère, à tous ses ascendants dont les âmes vagabondent, peut-être, de-ci, de-là, au-dessus de ses eaux. En effet, la nature ramène toujours à elle ses fruits. Même peut-être que les morts ont des saisons mais passent.

Adrien s'en retourne à Paris laissant derrière lui une indigeste affliction. Il se remet au travail avec détermination. Ce qui lui vaut des plaidoiries remarquées. Une nouvelle lutte se dessine, celle d'un deuil à faire et paradoxalement sa vie prend maintenant un sens. Les affaires lui permettent de garder les pieds sur Terre et il en a besoin. Du coup, il décide d'écrire ses pensées :

*« J'écris aujourd'hui car ma vie a changé. Maman est morte. Vanité ce monde ; monde ignoble et je dois me poser pour je ne sais quels enjeux qui font rire les enfants et attristent les vieilles dames : la vie.*

*La vie, c'est ce que je porte sur mon cœur, je déambule dans les couloirs de la mort spirituelle, cette mort tenace sur ma carcasse. Mon âme erre perdue dans la forêt. À la recherche de quoi ? De rien. Mon ventre est en larmes. Il s'insurge contre mon cœur qui lui fait si mal. Il est atrophié, distordant et boulimique. Mon ventre me fait mal comme une douleur d'un arsenic. Mon cœur, lui, bat la déroute. Il voudrait voir, observer et disséquer. Mon cœur se fait violence. Il veut faire sa loi. La loi de l'inertie, de l'éternel, du conquis mais mon cœur n'aime pas la vie ou bien trop. Mon cœur fait du ressac, il éjacule de la tristesse. Il se bat contre des moulins à vents. Il flirte avec l'esprit tourmenté, l'esprit de deuil, esprit de vanité. La vanité mène à la mort, la vanité est tentaculaire et par définition vaine. Voilà, j'ai l'esprit vain. La vie l'a rendu obsolète. Il divague toujours dans les eaux lui aussi.*

*Ma vie auparavant était rectiligne, je suivais une autoroute où rien ne me faisait obstacle ou plutôt j'affrontais serein les embûches trouvant toujours une solution. Ma carrière était toute tracée et mes idées venaient s'imbriquer comme un jeu de construction où je nageais jamais désarmé. Aujourd'hui je suis désemparé, la logique n'est qu'un artifice inventé par les hommes mais la nature, elle, regorge de profondeur. Avez-vous déjà vu des oiseaux former un ballet un soir d'été ? En effet, la création est en harmonie avec la vie spirituelle de l'homme.*

*Malheureusement, les hommes cherchent souvent de la valeur dans les choses éphémères. J'ai trouvé la source de la vraie joie, celle de mon lavoir. Là-bas ma vie intérieure se manifeste. Je me sens loin du monde et de ma société. J'ai maintenant rompu avec la mort. La mort est à Paris et la vie auprès de ce lavoir. L'eau de source me paraît un bénitier, moi qui n'ai toujours juré que par la*



*raison. Me voilà près du Vrai ».*

Il s'en retourne à Blois près de ce lavoir auprès duquel il trouve un havre de paix. Adrien ne souffre pas de solitude. Il goûte l'air, heureux de s'éloigner de ses congénères. Le temps s'écoule avec fluidité et sans nostalgie, chantant comme le ruissellement de l'eau sur la pierre. Loin du monde et de ses tracasseries, il éprouve une langueur dans cette nouvelle existence qui lui semble une fête du temps. L'eau respire de clarté. Il s'allonge pour lézarder au soleil et il y prend de grands bains. L'eau formant un tapis vert avec les nénuphars pour les libellules et les papillons qui colonisent sporadiquement les lieux enchanteurs. Il écrit :

*« Ces horizons luminescents  
De libellules et de vers luisants,  
Me bercent avec lancination  
Sur la berge, près de l'eau vive.  
Elle sculpte mon âme effervescente  
Et je me sens sorti du temps  
Au point que j'y laisserais mes oripeaux  
Pour quelques vifs oiseaux  
Qui rendraient à ma chair  
L'empreinte de mon ruisseau. »*

Le ruissellement de l'eau lui raconte des histoires. Il se voit en 1361 aux côtés des Plantagenêt et veut garder la succession de la Bretagne.

Bruits et coup d'éclats de verre, Jean de Montfort rencontre Charles de Blois en la vallée de la Loire. Les armées sont prêtes, les chevaux trépigent prêts à l'assaut. Il fait chaud sous les cottes de mailles et les armoiries sont déployées. À cheval, il se voit monter les buttes pour voir arriver l'ennemi à bout de souffle, il s'arrête blessé, du sang blanc s'écoule de sa main et fuit dans les bois.

Il se réveille et marche à l'orée des sous-bois, cueillant des coquelicots comme un enfant émerveillé par la nature et il prend son

vélo pour aller chercher du lait à la ferme. Un peu plus loin, il y a un étang, l'eau est trouble et profonde et il se prend à vouloir la goûter. Le goût et l'odeur lui donnent envie de vomir. C'est étrange, cette eau verdâtre est teintée de bleu, de rouge et de jaune. Quelques truites y sont en passage. Il prend une barque et rame à la recherche d'un paradis de faune et de flore. En fait, c'est plutôt une curiosité malsaine. Des grenouilles bavent, les libellules tournent autour des nénuphars et les roseaux paraissent dangereux. Il retrouve ici comme l'odeur de la misère humaine. L'enterrement de sa mère est passé et tous ses souvenirs d'enfance rejaillissent. Il décide de garder sa robe de mariée ; elle a une odeur mielleuse de sa chaude peau de brune mêlée du parfum d'Yves Saint-Laurent, « Paris ». Ce parfum l'enivrait étant gosse assis sur ses genoux..

Il repart sur Paris où ses amis l'attendent. Il y va par obligation. Ses plaidoiries sont ponctuées de courtes absences et cela se remarque. Ses amis ne le reconnaissent plus et sur les conseils d'un collègue, il prend congé de son emploi.

*« Libre, libre, me voilà libre et j'ai l'impression que ma vie ne fait que commencer. Au lavoir, je m'endors de nouveau ; l'eau semble me parler. Elle m'appelle en chuchotant des « je t'aime » à mon oreille et je me réveille en sursaut. Cette voix m'est familière, c'est étrange. Je touche cette eau cherchant à trouver le visage de cette femme mais elle n'apparaît pas. Le lendemain, je songe à mon âme sœur disparue dans le temps et dont le nom me donne des frissons. Cela me revient, elle s'appelle Jeanne mais je ne l'ai jamais vue. Quel affreux désarroi que de ne pouvoir donner un visage à ce nom ! Ô fée errante, tu exorcises mes sens dans une volupté insatiable de mon être et ton aura tangue comme sur une barque où je navigue à la recherche d'un paradis. »*

Jean de Montfort part avec sa femme Jeanne de Flandres, car ils ont rendez-vous au bord d'un étang avec les Anglais. Ils décident de tendre un piège à Jeanne par un soir d'été où le soleil est encore présent et où ils organisent un méchoui. Jeanne sentant venir l'invective brise une bouteille sur la garde et ils sont ligotés et jetés

dans l'étang. Ils suffoquent sentant venir l'eau dans leur gorge mais, dans un suprême effort, ils arrachent leurs liens, mal faits par des soldats à moitié saouls.

Adrien se penche sur l'eau et voit naître un visage, celui d'un homme d'un ancien temps. Deux secondes après, il voit une femme qui l'appelle mais lorsqu'il touche l'eau du bout des lèvres, l'eau forme un cercle et son image tourbillonne jusqu'à disparaître. Il se réveille, heureux d'avoir vu le visage de Jeanne et respire longuement le calme des lieux. Il décide d'écrire à ses amis :

*« Je ne sais pas ce que j'attends de la vie maintenant, toujours est-il que le luxe, le confort et la réussite, sont devenus pour moi un leurre, ce que je cherche c'est rejoindre le monde de l'imaginaire, là où tout est possible et je l'ai trouvé. L'idéal féminin, je l'ai trouvé aussi, elle s'appelle Jeanne et elle m'aime, je l'écoute me chuchoter à l'oreille des histoires féeriques. C'est ma Dame, que dis-je mon Temple. Lorsque je la rejoindrai, l'amour sera cristallisé comme un soleil qui brille et qui s'unit à la lune.*

*J'ai trouvé aussi la pureté, celle qui nous rend léger comme une plume. Je suis entouré d'enfants qui viennent me voir et me posent des questions insolites comme pourquoi la Terre tourne autour du soleil ? et ils n'ont pas peur de moi. Je suis devenu ermite et cela me plaît. J'ai compris la psychologie humaine. Ces enfants que je vois ne sont pas encore pervertis mais leur innocence un jour va disparaître avec les épreuves et personne n'a à en juger. Dans ma carrière, je n'ai jamais vu un innocent sans un soupçon de culpabilité et de coupable auquel je ne devais rechercher l'innocence. Il y a toujours des circonstances, des oublis ou bien des mensonges voire des trahisures ; c'est humain. Ce qui fait une qualité n'est pas exempt de défauts et dans ce qui fait défaut on peut en tirer du positif. Ce qui fait un homme accompli, c'est sa capacité à utiliser sa force à des fins positives. Suis-je un homme accompli ? La réponse est non. Il me manque quelque chose. »*

## **APPENDICE**

Adrien est décédé le 15 juin 2011 et les gendarmes l'ont repêché le sourire aux lèvres.

\*

## POUR MEUBLER

Cyrille CLÉLAN

Il était une fois une table de nuit avec des poignées en or — pour ouvrir un petit tiroir où cohabitaient un tube de vaseline bientôt périmée et un flacon de parfum vide. On ne naît pas table de nuit. On le devient. Avant d'être une table de nuit, avec un petit tiroir s'ouvrant grâce à deux poignées d'or, ce meuble qui ne savait pas encore ce qu'il allait devenir, à quelle sauce il allait être mangé, vivait dans une forêt, planqué dans un tronc d'arbre. C'était un bel arbre. En passant devant, on ne pouvait s'empêcher de passer la main sur son écorce ni de goûter l'ombre fournie par ses feuilles d'un vert presque trop foncé, mais, en y regardant de plus près, non, elles n'étaient pas si foncées. Un matin, c'est un marchand qui l'examina. Le lendemain, trois bûcherons portant bottes et treillis l'abattirent. Le silence se fit dans la forêt, un court instant, puis le vent, les geais et les courlis reprirent leurs chants. Le tronc fut chargé sur un grumier pour être acheminé jusqu'à la scierie. Là, il fut séché, débité, transformé en planches, puis, tandis que la moitié des planches prenaient la direction d'une tonnellerie, l'autre moitié partit chez un menuisier fort habile. Six mois plus tard, dans la vitrine d'un ébéniste de la rue des Foies Jaunes, on pouvait voir une étiquette, nouée à l'une des poignées, indiquant le prix de cette table de nuit. C'était une table de nuit de luxe, horriblement chère et pour l'acquérir il aurait fallu avoir de l'argent à jeter par les fenêtres. Or, la crise frappait tout le pays sans épargner personne. En attendant qu'elle se termine, riches et pauvres vivaient comme des rats.

Les beaux jours revinrent, accompagnés comme il se doit par les légions de la prospérité et par les régiments affriolants de la

liesse. En même temps, un homme en redingote sortit de chez lui. C'était un acheteur. Il se présenta à la boutique de messieurs Gallardino & Sons, ébénistes depuis sept générations — la huitième est en route.

« Bonjour monsieur, fit-il. Je cherche quelque chose pour poser mes livres. Car je lis avant de m'endormir et je n'aime pas poser mes livres par terre.

- Vous cherchez une table de nuit en quelque sorte ?

- Oui, c'est le mot ! C'est exactement ce dont j'ai besoin : une table de nuit ! Montrez-moi celles que vous avez...

- C'est qu'hélas monsieur, nous n'en avons plus. Il ne me reste que des chaises, quelques paravents et deux vieilles commodes dont je n'arrive pas à me débarrasser — j'ai dû vendre tout le reste l'an dernier pour acheter de quoi nourrir mes petits.

- Dans votre vitrine, pourtant, il me semblait avoir vu...

- Oui, d'accord. Une table de nuit... Je sais... Mais elle est invendable. Son prix est exorbitant. Elle a été taillée dans le bois d'un arbre qui devait servir à faire le cercueil d'un maharadjah mais il s'est noyé et on n'a pas retrouvé son corps. Ses poignées sont en or massif. Elles ont été fondues à partir d'un masque incantatoire inca. Les marqueteries sont d'origine. Elles proviennent des ateliers de maître Boulou (1636-1798).

- Il a vécu vieux.

- Oui. Cette chance lui a été accordée.

- Et elle est à vendre combien cette merveille ?

- Je n'ose même pas vous dire son prix. »

Le boutiquier se pencha néanmoins et glissa quelques mots dans l'oreille de son client. Ce dernier resta impassible.

« Vous acceptez les cartes bleues ?

- Non. Ma machine est en panne.

- Les chèques ?

- Si vous aviez du liquide, ça m'arrangerait voyez-vous car je suis un peu en froid avec ma banquière et...

- Ok, c'est bon », fit l'homme en sortant une énorme liasse.

Il compta dix-huit millions sept cent cinquante et remit la somme à monsieur Gallardino. Monsieur Gallardino empocha la somme après avoir à son tour recompté les billets en les léchant. L'homme

ressortit les bras encombré de cette si pharamineuse table de nuit. Il la posa près de son lit. Dessus, il posa une lampe de chevet qui avait appartenu à un Lord et dont l'interrupteur était serti d'un rubis. Elle diffusait une lumière douce. La pièce était agréablement éclairée, faite pour se reposer, pour lire, pour faire l'amour peut-être. Ou pour rêver. Cet homme était un esthète. Il se suicida lorsqu'il apprit, par hasard, au détour d'une lecture, que l'on pouvait louer des bungalows pour quatre personnes, dans l'arrière-pays niçois, pour moins de deux mille francs par semaine. En pleine saison.

\*

## ACCEPTATION

Pierre-Olivier CAUSSARIEU

« Si cette matinée et cette rencontre sont des rêves, chacun de nous deux doit penser que le rêveur c'est lui. Peut-être cesserons-nous de rêver, peut-être non. Entre-temps nous sommes bien obligés d'accepter le rêve, comme nous avons accepté l'univers, comme nous acceptons le fait d'avoir été engendrés, de regarder avec les yeux, de respirer. »

Jorge Luis BORGES, *Le livre de sable*

### I

Elle ne quittait pas des yeux l'infini bleu glacé, devant elle. Les nuages semblaient vouloir lui barrer la route en s'effilochant dans toutes les directions. Un farouche obstacle pour une libellule.

Son seul ami venait de mourir, et c'est aveuglée par la colère qu'elle se rebellait contre le monde. Elle refusait un monde dans lequel on mourrait, un monde incertain, un monde dont chaque atome semblait fait de souffrance. La rebelle volait au plus haut, n'espérant plus rien d'une Terre de bassesse. Comme sa mère avant elle, elle ferait le sacrifice de sa vie pour se détourner de l'illusion. Les courants aériens, ses intimes d'ordinaire, semblaient maintenant s'opposer à elle. Elle se fatiguait vite à sans cesse rectifier sa trajectoire, à tenter de trouver une voie entre les nuages, mais sa colère lui donnerait la force de ne pas abandonner. Elle franchit un à un les obstacles, vainquit le vent, se rit des nuages, et soudain l'uniformité



du ciel l'enveloppa. Elle était heureuse en cet instant. Elle n'avait jamais rien contemplé qui se rapprochait tant de ses aspirations. Une unité et une infinité apparentes, qui lui ouvraient le cœur et qu'elle ne souhaitait que rejoindre. Elle redoublait d'efforts, laissant ses ailes engourdies et par endroits déchirées par le gel, son corps ne vivant plus que la souffrance, hurler dans leur coin.

Un goéland qui passait par là la vit de loin, éclat violet sur le blanc immaculé des nuages. Son vol rageur le troubla, et il décida de ne pas s'approcher. Mais en la dépassant quelques instants plus tard, il leva la tête pour l'observer du coin de l'œil. Son vol paraissait plus hésitant, comme si la flamme de sa colère s'éteignait doucement. Il sut ce qui l'avait troublé au premier regard : pour quelqu'un qui sait voir, le vol désespéré de la libellule résonnait autour de lui comme une erreur.

Alors qu'elle grimpait, elle pleurait. Son vol se faisait saccadé, inefficace. Elle pleurait son ami, elle pleurait car elle ne savait plus quoi faire, car elle ne comprenait plus, et ses pleurs firent fondre sa colère.

Soudainement et sans prévenir comme elles le font d'habitude, une rafale la prit de revers et la renversa.

## II

Elle chutait. Ses ailes refusaient de faire leur travail, son corps de récupérer son équilibre. Sa chute lui semblait durer depuis des heures. Ballottée dans tous les sens par les caprices du vent, elle frôlait la pluie et des morceaux de glace plus grands qu'elle. Alors que les taches blanches et vaporeuses se condensaient loin au-dessus d'elle, elle perdit connaissance.

Du noir de l'inconscience son esprit ressurgit aux couleurs de l'éveil, et aux teintes vertes de l'arbre qui allait la percuter. D'instinct elle déploya ses ailes et rendit l'équilibre à son corps. Le choc fut brutal, mais ses fluides corporels s'adaptèrent et lui permirent de rester consciente. Sa vitesse diminuait à vue d'œil alors qu'elle tombait entre les feuilles, mais pas suffisamment pour lui permettre d'éviter les branches et les brindilles. Une douleur atroce lui prit l'aile alors qu'elle traversait les ramifications. Elle dégrin-

gola le long du tronc, et finit par s'écraser sur un tapis de mousses, entre les racines. Et le noir, à nouveau.

### III

Lorsqu'elle s'éveilla, la nuit avait jeté son manteau sombre et gorgé de vie sur la voûte du monde. Elle restait allongée sur la mousse, et mit quelques minutes à sortir assez de sa torpeur pour remarquer la douleur grondante, battant comme un tambour, à son aile antérieure droite, du moins à l'endroit où elle aurait dû se trouver. Tournant la tête, elle vit avec horreur son aile arrachée aux deux tiers. La déchirure suivait les formes de la membrane et lui fit penser à un miroir brisé. Elle n'avait plus le courage de penser aux conséquences, et se concentra sur l'urgence : trouver un abri, et de quoi manger. Par principe, elle prit soin de maudire la vie avant de se mettre en route. Elle s'était réchauffée, et ses membres répondaient douloureusement, mais efficacement. N'essayant même pas de voler, elle erra à la recherche d'un abri quelconque.

La dense vie nocturne suivait son chemin sans se soucier d'elle. Les rapaces chassaient, les papillons cognaient frénétiquement la chaleur. La vie dansait dans l'obscurité comme elle l'a toujours fait. Pour une fois qu'elle-même ne dansait pas, elle en profita pour en observer les pas. Il lui semblait qu'elle les voyait mieux.

Après de longues minutes d'errance, elle finit par se réfugier dans une caverne naturelle au ras de l'eau, en contrebas de la terre qui bordait une mare. Elle se laissa tomber sur le sol humide, et s'endormit aussitôt.

La chaleur d'un rayon de soleil la réveilla. Elle sortit de son refuge, et s'abîma dans la contemplation de l'aube derrière les arbres, dont la lumière se préparait à envahir le monde.

Après un temps, elle examina son aile. La plaie commençait à se refermer, mais l'image du miroir brisé subsistait dans son esprit. On aurait juste commencé à en émousser les tranchants. Elle se préparait au pire lorsque, du sommet d'un petit monticule, elle s'apprêtait à tenter l'expérience. Le moindre mouvement d'aile la lançait atrocement, elle essayait de ne pas imaginer quel point attendrait la douleur lorsqu'elle vibrerait pour de bon. Les déchirures aux

autres ailes n'arrangeaient rien. L'entreprise était périlleuse car la plaie trop récente, elle le savait, mais elle devait se nourrir urgemment. Elle profita d'un instant d'inattention de sa peur pour s'élancer. La vibration de ses ailes la suppliciait, mais elle avait réussi à décoller. Quelque chose dans ce vol l'étonnera quand elle y repensera : sa douleur ne la dérangeait soudainement plus. Ayant accepté l'urgence de se nourrir comme le seul choix qui s'ouvrait à elle, elle en avait naturellement fait de même avec la souffrance.

Elle volait maladroitement et peinait à contrôler sa trajectoire. Elle n'alla pas bien haut : un brusque coup de vent se fit sentir auquel elle ne put s'adapter. Elle se rattrapa de justesse à un roseau et resta là, haletante sous la douleur, pendant plusieurs minutes, avant de refaire un essai. Elle se maintint cette fois un temps en l'air, assez pour se laisser chuter sur un moucheron insouciant. Elle répéta la manœuvre deux fois, et se reposa sur la feuille d'un marronnier proche de la mare. Son aile la lançait plus encore maintenant, et son esprit ne pouvait s'en détacher. Elle pensait à son ami, qu'elle avait accompagné dans ses derniers jours. Elle le revoyait chuter, marionnette aux mains des vents, ballotté en tous sens, jusqu'à se fondre dans les teintes de la terre. Elle s'était crue assez forte pour ne pas en souffrir, pour aborder sa perte avec raison et sagesse. Mais la douleur du cœur était aussi oppressante que celle de son aile. Plus même, car si son corps hurlait aux frontières de son esprit -assez fort pour qu'elle ne puisse que l'entendre- qu'il ne devrait pas y avoir de vide au bout de son aile, la perte de son ami l'habitait entièrement.

Le jour était bien avancé déjà, et le soleil s'approchait du zénith.

#### IV

Sa journée se continua, occupée seulement par des activités de libellule. Au programme : chasse, repos, entretien du châssis et du moteur. Au moins elle pouvait mettre son deuil de côté et s'habituer à son infirmité.

Vers la fin de la journée, à l'heure où le jour se prépare à annoncer qu'il va céder sa place, elle croisa une autre libellule. Elle

avait les yeux dans le vague, réfléchissait en termes aéronautiques à la meilleure manière d'optimiser sa vitesse de pointe malgré sa déficience, quand un long éclat rouge terreux lui traversa le champ de vision. Voilà deux jours qu'elle était seule, plus même que seule : endeuillée. C'est sans réfléchir qu'elle s'élança du haut de son roseau, à la poursuite d'un soudain espoir rouge. Elle peinait à la suivre ; elle était habile et rapide, alors qu'elle-même était estropiée, et donc lente. Après quelques rafales bien négociées, deux mares dépassées, et un oiseau évité, l'autre remarqua son manège et se posa sur une branche d'arbuste. Elle s'installa sur la même branche, et ils restèrent quelques secondes à s'observer. L'autre était un mâle, beaucoup plus grand qu'elle, son abdomen était d'un rouge qu'il semblait avoir volé à la Terre. Ils sourirent à l'unisson.

- Salut, commença-t-il.

- Salut.

Un silence plat résonna ; il est rarement aisé de trouver quelque chose d'intelligent à dire à quelqu'un avec qui l'on n'a encore rien en commun.

Elle décida de laisser de côté les banalités comme son âge, son nom, ou son lieu de naissance, et lui proposa d'emblée de faire du chemin ensemble. Il accepta en souriant.

## V

Ils attendirent la nuit en parlant de choses et d'autres, du type de moucheron qu'ils préféraient, de leur moment de la journée favori, de leurs meilleures expériences de vol. Le contact entre eux était bien établi lorsque la Lune réclamait son dû sur la Terre, et ils flânaient sur une brindille.

- Qu'est-il arrivé à ton aile ?

La question était inévitable, et elle lui répondit un peu évasivement.

- J'ai fait une bêtise... Je suis tombée de haut.

Les difficultés du monde nous rappellent toujours à l'ordre, pensa-t-elle.

- Mais encore ?

Devant son air honnêtement intéressé, elle lui raconta ses

derniers jours.

Quand elle eut fini, il lâcha un puissant éclat de rire.

- Désolé, s'expliqua-t-il une fois calmé, devant son regard incrédule, mais tu es la seule que j'aie jamais rencontré qui se soit rebellée contre l'existence elle-même...

Elle ne sut quoi répondre, et se renfrogna un peu, ce qui ne lui ressemblait pas.

Il continua :

- Mais dans un sens, je te comprends. Je n'aurais juste jamais pensé à de telles extrémités. Mais tu as raison, la vie, c'est difficile. Elle consiste principalement en une survie quotidienne dont, en y réfléchissant bien, on ignore même le sens. On souffre au moins autant, et souvent bien plus que l'on est heureux. Ne serait-ce que le froid, la faim, les maladies, tous les types de douleurs... Tout ça fait que la vie est une chose difficile à supporter, mais on n'a pas vraiment le choix. Moi, j'en attends la fin autant que je la redoute. Ici, c'est si pénible que ça ne sera sûrement pas mieux ailleurs. Si tant est qu'il y a un ailleurs, ce qui m'étonnerait, et ce que je n'espère pas vraiment.

Elle esquissa un sourire en répondant :

- Tu me rappelles quelqu'un.

## VI

Elle se réveilla encore une fois au point précis où la nuit s'arrête et laisse place à l'aube sur l'horizon. L'autre dormait encore. Elle se déplaça jusqu'au bout de la branche, et après sa toilette matinale, laissa son esprit vagabonder dans la lumière qui filtrait entre les arbres. Elle repensa à sa tentative de suicide, vaine, forcément ; mue par la colère. Elle repensa à son ami, avec toujours cette image de lui chutant, marionnette aux mains sans pitié du monde. Elle repensa à son aile brisée, à la douleur qu'elle devait continuellement supporter. Et elle se dit, en repensant au dialogue de la veille, que l'autre n'avait peut-être pas tort. Il avait un point de vue un peu simple, mais qui contenait sûrement une part de vérité. On souffre au moins autant, voire plus, que l'on a de joies, c'est acquis. La faim, le froid, la fatigue, les pertes, l'effort continu qui

nous est demandé pour toute action, même la plus infime... Tant de doutes, d'imperfection. Même les meilleurs côtés de l'existence, les plus grandes joies, contiennent leur part de malheur, ne serait-ce que par leur inéluctable fin.

Elle réalisa soudainement qu'en fait, la vie, personne n'aimait ça. On ne peut pleinement être heureux, on ne peut être entier, dans un monde limité. Elle trouva ce concept étonnamment rassurant. En avoir conscience rend la vie plus facile à accepter, se dit-elle, sans comprendre de suite la pensée qui la traversait. Le terme « accepter » lui rappela son premier vol avec son aile estropiée, la manière dont elle avait accepté la douleur. Elle se dit que c'était peut-être ça, la solution. Elle se dit aussi que si elle était (là), elle avait dû l'accepter. Peut-être même l'avait-elle choisi.

Elle comprit qu'accepter la vie était le seul choix qui s'offrait à elle. C'était accepter la vie et son caractère étrange, limité et imparfait, douloureux comme agréable, ou se perdre dans les limbes de la folie. Celui qui vraiment accepte la vie pourrait même être heureux...

Mais elle sut aussi que ça ne serait pas facile. Pas en ayant à ce point conscience de l'étrangeté du monde, pas en ressentant chaque jour cette insuffisance de réalité, de vérité. Pas en étant tenaillée par le doute, jusqu'à l'obsession.

## VII

La matinée était avancée, et ils avaient eu la chance de trouver un regroupement de moustiques autour d'un point d'eau proche. Le ventre abondamment rempli, ils jouaient en volant. Ils se cachaient, se rentraient dedans, tombaient ensemble pour se rattraper à la surface de l'eau, et volaient à haute vitesse au ras du sol. Le manège dura un certain temps. Alors qu'ils s'essayaient à une série de cabrioles aériennes, le mâle se rapprocha, saisit l'arrière de son abdomen grâce aux crochets à l'extrémité du sien, et ils restèrent ainsi entrelacés, volant souvent de travers, sur une longue distance. Quelques minutes plus tard, elle sentit que la fécondation s'était opérée, et se détacha de lui. Ils se reposèrent sur un roseau. La vie s'éveillait dans son abdomen, une vie qui ne lui appartenait pas.

Avant la tombée de la nuit, ils repartirent chasser, et tout en étant attentive aux petits insectes qui dansaient, insouciant, autour d'elle, elle cherchait un endroit où pondre. Elle repéra une mare, sans arbres, qui paraissait trop petite pour abriter de gros poissons. Les débuts seraient durs pour les nymphes sorties de l'œuf, elle leur assurerait de plus grandes chances de réussite en réduisant le nombre de prédateurs. Elle fit signe au mâle qui la suivit sans mot dire. Elle plongea, se posa à la surface de l'eau, y plongea son abdomen, et répéta plusieurs fois la manœuvre, jusqu'à ce que son corps n'en contienne plus d'autres. Puis ils se sourirent, et le mâle s'en alla.

## VIII

Plusieurs semaines plus tard, la violette poursuivait sa vie de libellule, la tête de plus en plus souvent haussée vers le ciel. Elle assista à l'éclosion de certaines nymphes qu'elle savait être les siennes, et chassa une dernière fois. Puis, elle prit sans colère son véritable envol, verticalement, le regard rivé vers le ciel sans nuages.

Plusieurs kilomètres plus loin, son corps d'un violet sombre et profond redescendit du ciel, marionnette aux mains sans pitié des vents du Monde.

\*

## **TRIO INFERNAL**

**Michèle SOUCHET-GAVEL**

Cela faisait plus de quinze ans qu'on ne s'était pas vues toutes les trois. Et dire qu'on avait été inséparables pendant les dix ans passés à la pension Sainte-Sophie. Elles avaient souffert, les religieuses, avec « notre trio infernal » comme elles disaient ! Je suis sûre qu'on aurait été rapidement mises à la porte si Mathilde n'avait pas été la fille du général Maleskine qui glissait discrètement chaque année un gros chèque au pensionnat. Les sœurs ne pouvaient décemment pas nous renvoyer, Sonia et moi, et garder Mathilde ! Cela aurait fait jaser. Alors on a suivi notre scolarité cahin-caha. On s'est même arrangées pour redoubler les mêmes classes, histoire de prolonger le plaisir de la vie en pension.

Il faut dire qu'à l'extérieur rien de folichon ne nous attendait. Mathilde se trouvait presque toujours seule avec sa mère, une femme profondément déprimée. Enfin, c'est ce qu'elle nous affirmait. Sonia et moi, on n'a jamais posé de questions mais on avait bien compris. Parce que, même si on est les meilleures amies du monde, il y a des choses qu'on ne dit pas. La dépression de la mère de Mathilde elle avait un goût d'alcool fort et Mathilde vivait des scènes terribles les week-ends où son père était parti en mission.

Sonia, elle, c'était différent. Ses parents étaient de petits agriculteurs très, très modestes. En fait, si elle avait été acceptée dans cette pension huppée, c'est parce qu'on y réservait toujours par charité quelques places pour des filles pauvres dont les familles étaient méritantes. Et Sonia vivait très mal ce décalage entre l'argent étalé par la plupart des pensionnaires et le mal qu'on avait dans sa famille à joindre les deux bouts. Et surtout elle ne supportait plus d'entendre chez elle l'éternel refrain : Est-ce que tu travailles bien au moins ? Est-ce que tu nous fais honneur ? N'oublie jamais ce que



tu dois aux sœurs du pensionnat. Toute ta vie tu devras leur être reconnaissante. Tout ça, pour Sonia, c'était trop lourd. Elle est très intelligente, Sonia, alors c'est une rebelle.

Quant à moi, avec l'ambiance qui régnait chez moi à cette époque-là, c'est aussi en pension que j'étais le mieux. Mes parents étaient jeunes, immatures et leur vie d'artiste leur suffisait amplement. J'avais beau essayer de me faire la plus petite possible quand je rentrais dans la maison grouillante de vie et d'amis, j'avais toujours du mal à trouver ma place.

À cette époque, notre vraie famille à toutes les trois, c'était donc notre trio. Une famille complètement recomposée parce que le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on venait d'univers différents mais comme on ne les évoquait jamais, ça ne posait pas de problèmes entre nous. Avec la simplicité de l'adolescence, nous pensions accorder plus d'importance à l'amitié qu'au prix d'une tenue vestimentaire et de toute façon nous portions à l'intérieur de l'établissement un uniforme qui nous mettait à égalité, du moins apparemment ! Je me souviens cependant qu'un dimanche soir où nous rentrions au pensionnat en « tenue de ville » Mathilde et moi avions innocemment taquiné Sonia sur la coupe démodée de sa robe confectionnée par la couturière de son village. Nous avons aussitôt regretté amèrement notre remarque : notre amie avait pâli et nous avait lancé un regard assassin. Mais elle avait beaucoup d'humour et du tac au tac elle avait tourné la situation à son avantage en nous fixant dans le fond des yeux et en rétorquant qu'elle au moins elle n'avait pas de problème de poids. Cette pique nous avait rapidement fait taire. Il y avait eu un long moment de gêne entre nous. Par la suite nous avons implicitement décidé de revêtir notre uniforme avant d'arriver, ce que nous étions les trois seules à faire dans l'établissement.

Personnellement, je savais aussi faire profiter Sonia des largesses que me dispensaient mes parents pour se faire pardonner leur absence et il n'était pas rare qu'elle trouve dans sa valise un bijou ou un livre qui m'avaient été offert et que je disais ensuite avoir perdu. Elle ne me remerciait jamais. Je trouvais suffisant qu'elle m'adresse un simple clin d'œil qui me faisait rougir de plaisir. Je

crois qu'en fait, j'étais subjuguée par la personnalité de mon amie et par le charme ambigu qui se dégageait d'elle. J'ignore si elle en était consciente mais j'enviais son insolence et sa force de caractère qui en imposaient même aux religieuses. Elle savait toujours s'arrêter aux limites qu'il aurait été dangereux pour elle de dépasser. De nous trois, Sonia était indéniablement la plus forte et elle en jouait avec intelligence. Nous ne l'avons bien sûr jamais exprimé mais il s'était même établi une sorte de rivalité implicite entre Mathilde et moi lorsqu'il s'agissait de solliciter l'attention de notre amie.

Dix ans de vie apparemment insouciantes, dix ans de rêves, de complicité... et puis un jour il a bien fallu devenir adultes ! Chacune de nous a suivi son chemin et n'a donné que de rares nouvelles. Mathilde a épousé un officier qui sortait de Saint-Cyr. J'ai appris qu'elle avait cinq enfants ! Sonia, elle, est devenue fonctionnaire. Elle est entrée à la poste, pas terrible pour une rebelle je me suis dit ! Mais il faut bien qu'elle aussi paye son loyer. Je ne savais rien de plus sur elle, à croire qu'elle m'avait effacée de sa vie.

Quant à moi, j'écris des nouvelles. Et mon dernier recueil a connu un joli petit succès. Je suis même passée à la télévision ! On y évoquait les trois autres recueils que j'ai déjà publiés et, en quelques mots, on retraçait ma vie.

Le « trio infernal », j'y pensais de temps en temps comme un effluve agréable qui remonte à la surface et qu'on évite de respirer trop longtemps de peur qu'il ne perde son charme. Mais quand le téléphone a sonné et que j'ai entendu sa voix, je n'ai pas eu une seconde d'hésitation. Sonia ! ça alors. Juste une légère gêne. Mais ça n'a pas duré. Très vite tout est revenu. C'est comme si on ne s'était pas quittées. « Comment a-t-on pu passer dix ans sans se revoir ! » s'est tout à coup exclamée Sonia. Et dans sa voix il y avait de la sincérité, je revoyais la Sonia de mon adolescence. Alors, quand elle a proposé que l'on se retrouve, je n'ai pas hésité une seconde. « Je contacte Mathilde tout de suite. » Un silence de trop au bout du fil. « Tu crois... oh ! si tu veux bien sûr ! » « Je vais bien trouver son adresse quelque part et je te rappelle. »

J'avais retrouvé mes quinze ans, mon enthousiasme et je n'ai pas voulu m'attarder tout de suite sur le fait que ma proposition

d'appeler Mathilde ait semblé refroidir l'enthousiasme de Sonia. J'ai juste eu un vague malaise mais je l'ai très vite évacué.

J'ignorais quel nom portait maintenant Mathilde mais j'ai eu l'idée de rechercher le général Maleskine. Il habitait Nice et j'ai osé l'appeler. Après un temps d'hésitation, le vieil homme a accepté de me donner le numéro de téléphone de sa fille. « Je me souviens qu'elle me parlait de vous autrefois », me dit-il.

C'est pour Mathilde que la surprise fut totale cette fois. Mais là aussi, en entendant le son de sa voix, j'eus l'impression de me replonger immédiatement dans ma jeunesse. En fait, je dois avouer que je ne lui laissai pas beaucoup d'espace de parole, trop heureuse de mon projet.

Bref ! Le rendez-vous fut fixé. On n'a pas cherché longtemps le lieu. On se retrouverait devant la porte du pensionnat.

J'avais trois minutes de retard. Mathilde était déjà là quand je suis arrivée. J'ai eu un moment d'hésitation quand je l'ai vue : elle avait pris au moins vingt kilos et semblait engoncée dans un tailleur très strict, la main serrée sur la lanière d'un petit sac en cuir verni noir qu'elle tenait en bandoulière et qui était assorti à ses chaussures à talons hauts. Avant que je ne sorte de la voiture, une phrase s'était imposée « elle est endimanchée », elle qui détestait tant les dimanches ! À la seconde, j'eus très peur que ces retrouvailles ne soient une erreur. L'envie me vint même de reprendre la route pour ne pas briser mes souvenirs d'adolescence. Je suis quand même descendue et je l'ai rejointe. On s'est embrassées bien sûr mais son parfum Chanel a éclipsé l'odeur de vanille qui était associée pour moi à son souvenir. Inconsciemment, je tentais de lire dans ses yeux ce que, elle, pensait de l'adulte que j'étais devenue mais elle ne laissa rien transparaître, habituée sans doute à verrouiller ses émotions.

Et puis on a attendu longtemps, debout devant la porte du pensionnat. Le ton entre nous était convenu, forcé. On ne trouvait rien à se dire. Il était trop tôt pour évoquer le passé et nos vies présentes, nous sentions d'instinct qu'un fossé les séparait. Chacune tour à tour fixait la route par laquelle Sonia devait arriver. Ce fut long, trop long.

Quand Sonia est apparue, je poussai un soupir de soulagement. Elle au moins n'avait pas trop changé physiquement : même silhouette élancée à l'allure androgyne qui lui donnait toujours ce charme un peu troublant, même chevelure frisée éclairée maintenant de quelques mèches blanches. Cela aurait pu être la Sonia que j'avais connue. Elle m'a embrassée avec chaleur et cette fois j'ai retrouvé son parfum de patchouli. Elle a aussi embrassé Mathilde même si je sentis aussitôt une certaine raideur dans leurs attitudes respectives. Je n'avais pas encore rencontré le regard de Sonia mais lorsque je voulus m'y replonger, je compris avec gêne qu'il me fuyait ! Où était le regard franc, insolent que je lui avais connu ?

On est parties toutes les trois sur les chemins qu'on avait si souvent sillonnés. Je m'étais instinctivement placée au milieu. Mathilde, juchée sur ses talons ridicules pour la circonstance, nous forçait à un rythme très lent et notre conversation en était comme brisée. Je voulais encore croire à la magie de ces retrouvailles et je monopolisais la parole, tentant de rappeler les bons tours que nous avions joués. Sonia renchérisait le plus souvent, ajoutant des épisodes qui ne me rappelaient strictement rien mais dont je faisais semblant de croire qu'ils me revenaient, de plus en plus effrayée à l'idée que mes compagnes usaient peut-être du même subterfuge. Ces femmes avaient-elle vraiment vécu la même adolescence que moi ? Silencieuse, Mathilde écoutait en souriant poliment. Je me demandais de plus en plus pourquoi elle était venue. Depuis que j'avais préparé cette rencontre, je m'étais maintes fois évoqué mentalement ce que j'allais raconter, imaginant retrouver leurs rires d'adolescentes. On me reconnaît généralement un talent de conteuse que ma profession a développé et j'espérais le partager avec mes amies, fière d'avoir su vaincre ma timidité d'autrefois. Mais, faute de rencontrer l'écho escompté, mes anecdotes sonnaient faux et je perdis toute mon assurance. Les silences s'allongèrent entre nous.

À plusieurs reprises, Mathilde avait regardé sa montre. Bientôt elle accéléra le pas et nous fûmes rapidement revenues au point de départ. Une voiture attendait avec un jeune soldat au volant. Il sortit dès qu'il la vit et ouvrit la portière arrière.

« Désolée les filles, il faut que je vous laisse. Les gamins m'attendent », dit Mathilde. Et c'est comme si ce mot « gamin »

était trop familier dans sa bouche, comme si elle le prononçait comme une ultime concession à notre adolescence. On s'est embrassées et je ne peux même pas dire si on s'est promis de se revoir. On savait déjà qu'il n'y aurait pas d'autres fois.

Je suis restée seule avec Sonia devant la porte du pensionnat de notre jeunesse. Avec soulagement, j'ai suivi des yeux la voiture de Mathilde qui s'éloignait. Sonia et moi allions pouvoir enfin renouer nos vieux liens. Mon amie eut même un geste affectueux en me prenant le bras et je retrouvai avec un léger frisson le contact chaleureux de mes quinze ans. On se dirigea tranquillement vers les voitures. Inutile de parler... le silence nous réunissait. Au bout de quelques pas, je me tournai vers Sonia pour partager la complicité de nos retrouvailles. Elle releva aussi la tête et je voulus la regarder mais je me heurtai de nouveau au regard fuyant qui m'avait troublée au début de notre rencontre. C'est elle qui parla et son ton doux-éveilla tout de suite mes soupçons :

« Au fait, Annie, j'aurais voulu te demander un petit service. Tu as réussi je l'ai vu à la télé... j'ai un problème en ce moment... une mauvaise affaire... j'ai des dettes... tu ne pourrais pas me prêter un peu d'argent... au nom de notre vieille amitié ? »

Cette requête brutale fit sur moi l'effet d'une gifle. Ainsi c'est uniquement dans un but intéressé que Sonia avait suggéré cette rencontre ! Sa main était toujours glissée sous mon avant-bras mais son contact me pesa tout à coup. Je restai un long moment sans parler puis, les yeux baissés, je me lançai dans des explications embrouillées qui ne reflétaient que très vaguement les difficultés de ma vie présente que je n'avais pas du tout envie d'évoquer. Je suis dans une situation plus que précaire, en rupture avec toute ma famille, séparée de mon mari et les maigres droits d'auteur que je commence à percevoir sont loin de subvenir à mes besoins. Mes propos étaient confus, j'en étais consciente et cela m'embrouillait encore davantage. Lorsque je me tus, Sonia dégagea sa main. Comme s'il me fallait absolument me justifier, j'ajoutai d'une voix d'adolescente timide :

« Excuse-moi mais je t'assure que tout cela est vrai. J'ai juste de quoi assurer mon quotidien. J'espère qu'un jour cela ira

mieux et alors... »

Sonia me coupa brutalement :

« C'est ça ! comme Mathilde ! plus tard ! Mais moi, c'est maintenant que j'en ai besoin ! »

Ainsi Sonia avait déjà sollicité Mathilde ! cela me donna un éclairage nouveau sur la fraîcheur évidente de leurs retrouvailles. Bizarrement je me sentis frustrée qu'elle ait pensé à Mathilde en premier lieu comme si la jalousie ressurgissait brusquement du fond de mon adolescence. Mon ton se fit alors plus sec :

« Désolée, Sonia, n'insiste pas. Je ne peux vraiment rien faire. Je... »

Cette fois Sonia planta son regard dans le mien et la haine froide que j'y lus me glaça le sang.

« Vous êtes bien à mettre dans le même sac, comme il y a quinze ans, me jeta-t-elle. Pourries de fric et incapables du moindre sentiment ! vous me disiez votre amie ! si tu savais comme j'ai détesté votre fric, vos fringues ! Pour qui vous preniez-vous ! Tu crois que je ne le voyais pas que vous aviez besoin de moi. Ça vous donnait bonne conscience, pas vrai, de me glisser des cadeaux ! Grosses et moches comme vous étiez, je vous faisais baver de jalousie. »

Totalement abasourdie par ce déferlement de violence, je fus incapable de la moindre réaction. Nous étions arrivées à nos voitures. Je m'engouffrai dans la mienne, me dégageant de la main de Sonia qui cherchait à m'agripper. Je démarrai brutalement sans la regarder. Elle ne devait pas avoir le plaisir de lire le désarroi sur mon visage. Cette femme venait de déchirer en une seconde les pages de ma jeunesse auxquelles je tenais le plus Elle avait détruit ce port d'attache lointain où je me rattachais du fond de ma solitude d'adulte. J'avais tellement cru à cette amitié et à cette complicité et elles n'étaient qu'un leurre. Une rancœur profonde se cachait derrière leur façade, assez profonde pour éclater avec cette violence quinze ans plus tard !

Dans le rétroviseur, je vis la silhouette étrangement familière qui s'éloignait et se brouillait derrière le rideau de mes larmes.

J'eus alors le sentiment que c'était une vieille femme que je quittais à l'image de celle que j'étais devenue depuis qu'on m'avait brutalement arraché la tendresse et la naïveté de mes souvenirs d'enfance.

\*

## LA PIQÛRE

Arnaud GÉNOIS

Il est presque midi. Lové sous sa couette dans un demi-sommeil, vaguement bercé par les gouttes aux carreaux qui semblent murmurer *Reste au chaud, il fait trop mauvais temps dehors*, Pierre prolonge volontiers son repos. Mais le timbre grinçant de l'interphone vient brusquement interrompre ce paisible moment. Ce bruit le fait frémir chaque fois qu'il résonne, et chaque fois Pierre se répète qu'il devrait en toucher deux mots au syndic de copropriété. Du reste, il se demande bien qui peut le contraindre à quitter, dans un sursaut d'effroi, son écrin de douceur. Sûrement pas un ami, car tous ont défense d'utiliser l'interphone. « Bah, c'est sûrement le facteur », se dit Pierre, qui va ouvrir sans entrain sa porte au visiteur indésirable.

Sur le palier, un géant vêtu d'un impeccable costume sombre, droit comme la justice, s'impatiente déjà.

- Monsieur Riézac ?

- Oui. C'est moi, répond Pierre.

- Je suis envoyé par la mairie. Puis-je entrer un instant ? exige froidement l'homme, plus qu'il ne le demande.

Pierre ne veut pas, non. Il regrette même d'avoir ouvert. Mais le visiteur inconnu l'impressionne, et il n'ose refuser.

Il y a des hommes que l'on rencontre dans la vie qui dégagent un charisme absolu en toute situation. Qui, quand ils pénètrent un lieu, magnétisent immédiatement l'assistance, entourés de quelque force de persuasion qui fige l'attention au moindre de leurs gestes. Cet homme est de ceux-là. Il tapote délicatement le bocal de Bloub, le poisson bleu, et Pierre, étrangement mal à l'aise, ne peut



s'empêcher de suivre chaque mouvement de ses doigts sur le verre comme autant de paroles muettes mais envoûtantes. Ce moment de silence, magnifié par la présence impassible de l'homme, lui semble une éternité, que vient rompre soudain une voix tranchante :

- Vous n'êtes pas sans savoir, Monsieur Riézac, que chaque citoyen de ce pays est tenu de se faire vacciner contre l'épidémie de Turbulence qui menace le monde.

- Oui, je suis au courant, les médias en ont assez parlé depuis trois mois !

- Alors comment se fait-il que vous ne l'ayez pas encore fait ? J'ai consulté ce matin les registres de vaccination, et votre nom n'y figurait pas...

Décidément, Pierre n'aurait pas dû ouvrir. Ce vaccin, voilà trois semaines qu'il doit se le faire administrer ; mais une dizaine d'appels téléphoniques et autres courriers de relance plus tard, et le jeune étudiant ne s'est toujours pas présenté pour son injection de Servilius. Il a horreur des piqûres, qui l'ont traumatisé pendant son enfance, et puis il a de sérieux doutes quant à l'importance de la menace annoncée par cette épidémie... Mais, prudent face à l'homme qui lui est de plus en plus antipathique, il se défend par d'autres raisons :

- Je n'ai pas pu me rendre aux rendez-vous fixés. Les cours, vous comprenez... Et je ne ressens aucun des symptômes de la Turbulence. Pas de participation à des manifestations syndicales, pas de boycott des gigamarchés, pas de chat dans des forums contestataires, rien de rien qui puisse justifier que le virus m'ait atteint. Tenez, vous pouvez vérifier ! assure Pierre en tendant sa PVE, la puce de vérité électronique implantée dans le bras.

- C'est déjà fait, Monsieur Riézac, nous pouvons désormais accéder aux informations des PEV à distance. Ce que vous me dites est vrai. Néanmoins, si le virus vous touche et que vous le transmettez à d'autres, qu'advient-il alors de notre société si remarquablement organisée ? C'est par la faute de personnes comme vous que nous pourrions à nouveau échouer dans un monde désaccordé tel que l'a connu le début du 21<sup>e</sup> siècle. Si les abeilles pensent et agissent dans la désunion, dans la contestation, c'est la ruche toute entière qui se disloquera, Monsieur Riézac, et le miel en perdra sa

savoir. Votre attitude est irresponsable... et illégale. Vous avez la journée pour faire ce vaccin. Minuit, dernier délai.

- Et que se passera-t-il sinon ?

Pas de réponse. L'homme a terminé. Il se penche une dernière fois sur la paroi vitrée du bocal, puis s'en va sans se retourner. Il doit aller redire son sermon ailleurs.

Pierre ressent un long frisson désagréable lui parcourir l'échine. Il se répète avec angoisse les derniers mots de l'homme. *Minuit, dernier délai...* Cette campagne de vaccination autoritaire n'a plus rien de commun avec l'incitation salvatrice diffusée par les médias. Et si Pierre est un garçon sage, enclin à accepter docilement les règlements et les normes sociales, il lui reste cependant assez de personnalité pour ne pas aller à l'encontre de ses certitudes. Cette épidémie, ce vaccin sont suspects.

Les piqûres lui sont douloureuses. Alors il n'obéira pas à la prescription. Et il n'ouvrira plus sa porte à ce sale type, ni à aucun autre du même acabit.

- N'est-ce pas qu'il t'a fait peur à toi aussi ? lance-t-il à l'adresse de Bloub.

Dans le bocal, le petit poisson flotte, inerte. Stupéfait, Pierre s'approche, secoue le bocal avec désespoir, mais ne peut que constater la mort de son compagnon. Au pincement de chagrin succède rapidement une terrible rage :

- Salaud ! Salaud ! hurle Pierre, persuadé que c'est le visiteur qui a empoisonné

Bloub. Mais qui est donc cet homme ? Et pourquoi ces procédés machiavéliques ? Pierre a besoin de sortir, il lui semble que l'air ici est vicié par la présence encore perceptible de l'homme.

Dehors, la ville agonise sous un linceul de nuages lugubres prêts à l'envelopper. C'est sinistre. En cette fin de mois de mars, en ce début de printemps qui voudrait naturellement que la mode revînt au vert, les thermomètres plongent et le ciel gorgé déverse par flots ininterrompus une pluie cinglante et pénétrante. De toute façon, à quoi bon des saisons, à quoi bon du soleil, dans cette ville de béton et d'acier où pas un végétal ne parvient à s'enraciner, où pas un oiseau ne réussit à nicher ?

Grelottant sous son manteau, Pierre s'engouffre dans la pre-

mière station, où le métro avale puis recrache une foule acculée, blême et neurasthénique, voûtée par les soucis, faite d'individus qui se bousculent mais ne se touchent pas, qui s'épient mais ne se regardent pas, bref qui se côtoient chaque jour dans la plus parfaite indifférence et le plus profond silence. Pierre ne comprend pas cette attitude, honteuse ou hautaine, cette propension à ignorer les gens autour, au mépris des règles les plus élémentaires de politesse. Si ces comportements n'étaient le fait que de quelques grincheux ou misanthropes, il s'en contenterait, mais ces attitudes, loin d'être marginales deviennent tendancielle. C'est une chose bien étrange, se dit-il, significative d'une époque où les gens vont toujours plus vite, courant de ci de là avec des oeillères qui les empêchent de voir qu'ils ne sont pas seuls.

Pierre a beau chercher un sourire amical, sinon compatissant, il ne croise que des regards ternes, presque sans vie ou égarés dans de sombres réflexions, des mâchoires serrées et des visages fades. C'est donc cela la ruche solidaire dont parlait le tueur de Bloub ? Certes, elle est vaccinée... mais elle est morose. Et force est d'avouer que le pic de cette sinistrose ambiance coïncide curieusement avec le début de la campagne de vaccination.

On ne peut pas la rater, celle-là ! Placardées aux parois du métro, des dizaines d'affiches qui n'étaient pas là hier « invitent », par un message concis tracé en lettres de sang, les derniers récalcitrants à se faire injecter le Servilius. « *Si vous rêviez d'être un héros une minute dans votre vie, c'est désormais possible : rendez vous dans le centre de vaccination le plus proche* ». Pour la première fois, l'habituel trajet de métro oppresse Pierre. Étrangement seul parmi cette foule qui l'inquiète, il étouffe à mesure que les stations défilent.

De nouveau dans la rue où il croyait pouvoir respirer, quelle surprise pour Pierre de constater que la promotion du Servilius a pris des allures de propagande : une armée d'étudiants distribue par centaines des tracts incitatifs, au cas où les affiches qui pullulent sur les murs de la ville n'auraient pas été comprises. « *Inodore, incolore et indolore, quoi qu'il en soit le Servilius vous honore !* », « *Contre la Turbulence, c'est Servilius mon assurance* », peut-on lire partout, des devantures de boutiques aux immenses panneaux animés des

gratte-ciels. Pour ponctuer le tout, une multitude de porte-voix reprennent en chœur la mélodie de ce grand cirque original, exhortant inlassablement les foules au vaccin salubre.

Toute cette pollution sonore et visuelle, tout le tumulte infernal de ces messages reproduits à l'infini commencent à tourner dans la tête de Pierre comme une farandole lancinante. *Minuit, dernier délai*, se répète-t-il encore, comme possédé par l'homme qui a proféré cet avertissement. Assez ! Assez ! Il a besoin de parler, de calmer cette frayeur profonde qui monte en lui depuis son réveil brutal. Il doit rejoindre Camille à la fac, elle saura certainement le reconforter.

Pierre marche vers son rendez-vous d'un pas rapide. Il a de plus en plus l'indicible sentiment d'être épié, traqué, et chaque instant qui passe, chaque Servilius qu'il voit ou entend lui rappelle que sa décision de refuser le vaccin le place en position de hors-la-loi. Sa petite amie est déjà là, sur le banc où ils ont coutume de se retrouver. Alors qu'il l'embrasse pour tenter de réchauffer et son corps et son esprit, il se heurte à des lèvres glaciales, fuyantes, ce qu'il ne manque pas de remarquer :

- Qu'est-ce que tu as, on ne peut plus s'embrasser en public ?

- Pierre... Il faut que je te dise quelque chose d'important.

- Alors vas-y, je t'écoute.

- L'université a publié la liste des étudiants qui n'ont pas encore été vaccinés...

- Ah non ! Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ! J'en ai plus que marre d'entendre parler de ce truc, de ce vaccin débile contre cette maladie dont on ne connaît même pas la gravité !

- Tu ne sais plus ce que tu dis. La Turbulence nous menace tous, et toi tu prends des risques en refusant le vaccin. Et tu m'en fais prendre aussi !

- Mais, Camille..., bredouille Pierre qui perd ses moyens.

- Et je ne veux plus courir ce risque. Pour être tout à fait honnête, même si ce n'est pas simple à dire, je préfère que l'on ne se voie plus tant que tu n'auras pas respecté la prescription. Ton comportement est *irresponsable... et illégal*.

Et Camille, après trois années d'un amour fusionnel, se lève sans un mot de plus et s'en va sans se retourner, à la manière de

l'homme qui plus tôt faisait le même sermon à Pierre. Dans la conscience pétrifiée d'une sentence sans appel, l'amoureux éconduit ne cherche même pas à la rattraper. Un haut-le-cœur, comme un trop-plein d'émotions qui débordent, le fait soudain vaciller. Le refrain diabolique à la gloire du Servilius vient à nouveau frapper ses tempes.

Rentrer. Rentrer pour se remettre du coup brutal porté par Camille qu'il croyait être sa plus précieuse alliée. Rentrer pour s'éloigner du Servilius qui prend peu à peu le dessus sur Pierre, qui le résigne à la fuite plutôt que l'affront, qui le contraint à s'en protéger comme d'un fléau. Vite, vite... Pierre esquive le métro, marche en toute hâte vers son refuge. Le Servilius est omniprésent, et avec lui l'empoisonneur de Bloub. Il est passé par ici... il le contourne. Il repassera par là... il l'évite à nouveau. Mais le Servilius revient toujours, multiple, mouvant, à chaque coin de rue, dans le regard accusateur de chaque passant. Pierre, dont le sentiment d'être pris en chasse est si fort qu'il s'est mis à courir, arrive enfin à son immeuble. Mais dans le hall, il s'arrête un instant. Des cris, des jurons, et deux solides agents qui traînent le concierge dans les escaliers. Ils viennent par là. Pierre se cache en toute hâte derrière une colonne.

- J'ai rien fait ! Bande de salauds, j'ai rien fait, se lamente le pauvre concierge.

- Vous ne respectez pas la loi, et nous avons ordre d'arrêter les récalcitrants, matraque un des agents.

Qu'est-ce encore que cela ? On emmène les gens de force maintenant ? Pierre n'a aucun doute sur l'objet de cette arrestation. Le concierge lui a avoué il y a quelques jours qu'il ne se soumettrait pas non plus à l'injection. Le Servilius. Toujours lui. Une minute plus tôt, et Pierre était pris à son tour. Cette chance ne lui étant pas offerte deux fois, il faut rapidement qu'il aille se terrer chez lui dans le silence. Oui mais voilà, l'appartement ne s'ouvre pas au passage de la carte magnétique. Une fois, deux fois, dix fois, puis Pierre se laisse tomber à genoux, abattu par l'évidence, gravée au couteau dans le bois de sa porte : *MINUIT, DERNIER DÉLAI !* Il ne pourra pas rentrer tant qu'il n'aura pas obéi. Un temps de réflexion, et le jeune homme se dit qu'il serait plus sage d'aller immédiatement au centre

de vaccination. Mais non, rien à faire, l'idée de la piqûre lui est encore plus pénible que les coups de matraque des agents. S'appuyant sur ce qui reste en lui de courage, assez peu il est vrai, Pierre se relève, décidé à trouver une « planque » où il pourra se reposer. Alors qu'il se dirige vers la sortie, terrifié de devoir à nouveau affronter ses poursuivants, le chat du concierge lui indique involontairement une solution acceptable. L'animal vient de pénétrer chez son maître en poussant facilement la porte. Les agents ne l'ont pas refermée. Et puisqu'ils sont déjà passés, ils ne reviendront sûrement pas ! Pierre s'engouffre chez le concierge et referme prestement derrière lui. Pour la première fois aujourd'hui, il se sent en sécurité. Un répit provisoire, il le sait, mais qui suffit à lui permettre de s'allonger pour récupérer de ses émotions.

Il est presque minuit. Prostré dans le canapé du concierge dans un demi-sommeil, gravement tourmenté par les gouttes aux carreaux qui semblent hurler *MINUIT, DERNIER DÉLAI !* Pierre trouve à peine le repos. D'autant que dans le noir de l'appartement, l'antique horloge du concierge annonce avec fracas l'heure fatidique.

Puis un bruit plus déchirant encore, un miaulement de chat à l'agonie, aussitôt étouffé. Pierre se relève, mais il est trop tard. Deux mains viennent s'abattre en silence sur ses épaules. Il se débat, il hurle. On lui serre les jambes. Il pleure, il proteste. C'est trop tard. Le délai est passé. Pierre ne peut que subir l'horrible douleur de la seringue qu'on lui plante maintenant dans le crâne.

\*

**LETTRE À UNE OMBRE**  
**Michèle SOUCHET-GAVEL**

*Madame,*

*Chaque matin cet hiver, je suis passé devant votre immeuble. Vous ne m'avez sûrement jamais remarqué. Je ne suis qu'une ombre furtive, une silhouette sans contour dans la nuit.*

*Mais moi, Madame, chaque matin j'attends fébrilement le bonheur intense d'apercevoir votre silhouette derrière la fenêtre éclairée.*

*N'ayez crainte, Madame, je n'ai rien d'un voyeur. Jamais je ne vous ai surprise dans votre intimité. Jamais je ne me suis arrêté. Je me contente de saisir pendant un court instant la vision de votre silhouette, toujours immobile et la sérénité de votre ombre éclaire et réchauffe ma journée.*

*Aujourd'hui je me décide à vous écrire pour oser vous confier ce que j'ose appeler mon amour puisque vous habitez toutes mes pensées.*

*Pardonnez, Madame, mon audace.*

La réponse parvint le lendemain.

*Monsieur,*

*Votre lettre m'a beaucoup touchée et je vous en remercie.*

*Cependant, je crains que vous ne fassiez erreur.  
Ma mère était couturière et elle m'a laissé un mannequin en  
osier qui trône dans mon salon. N'est-ce pas plutôt lui que vous  
admirez ?*

\*



## L'ENVOL

Pierre-Olivier CAUSSARIEU

« Seuls les individus existent, si tant est que quelqu'un existe. *L'homme d'hier n'est pas l'homme d'aujourd'hui*, a proclamé un certain Grec. Nous deux, sur ce banc de Genève ou de Cambridge, en sommes peut-être la preuve. »

J. L. BORGES, *Le livre de sable*.

Définition totémique : « *La libellule symbolise la duperie des sens et de la transformation. Il s'agit du messenger des rêves, celui qui nous apprend à reconnaître l'illusion que nous nommons « réalité ». Les ailes de la libellule permettent de reconnaître les niveaux de rêves et d'amener à la surface de notre conscience les souvenirs enfouis.* »

### I

Elle montait le long de la tige, s'y maintenant grâce aux longues épines ornant ses pattes. Habitée à vivre dans l'eau, la nymphe respirait difficilement à l'air libre. Une fois à hauteur satisfaisante, elle s'ancra fermement au roseau. Ce corps n'en bougerait plus. Il se fendit du haut de ses yeux, jusqu'au thorax. Difficilement, elle se libéra de sa prison membraneuse. De la tête au bout de l'abdomen, son ultime corps émergea de sa coquille, paré pour la dernière étape du cycle.

Immobile, le jeune mâle se savait vulnérable aux préda-

teurs, mais il n'aurait pas pu bouger, même s'il l'avait voulu ; il fallait alimenter en sang ce nouveau corps. Petit à petit, il pompa le fluide jusqu'à ses ailes, leur offrant toute leur ampleur. Son abdomen se teinta d'un violet tourmenté.

Après une longue et angoissante heure, il s'élança dans les airs, abandonnant sur un quelconque roseau le seul vestige de sa précédente existence.

## II

Il survolait une rivière. L'eau sous lui, brouillée par la vitesse, ne formait plus qu'un vague tapis bleuté, scintillant au soleil. De chaque côté, la végétation s'étendait en une masse de teintes vertes, pleine de vie. Le ciel bleu azur, à peine entaché de nuages, semblait lui souhaiter la bienvenue dans cette réalité qu'il faisait sienne. Le vol était grisant. Il en découvrait toutes les facettes. Rase-mottes, acrobaties, vol stationnaire. Il jouait à la fois dans l'air, et avec lui. Il piquait, se rétablissait au ras de l'eau, fonçait à pleine vitesse sur un amas de roseaux, et slalomait entre eux. Il découvrait l'élément aérien, plus libre que l'eau dans laquelle il avait toujours progressé. Quand il tomba sur un groupe de mouches, il n'hésita pas à se mettre en chasse. Il leur fondit dessus, elles s'égaillèrent. Il reprit de la hauteur, en repéra une plus grosse que les autres, et engagea la poursuite. Affolée par la longue et gracieuse machine à tuer qui glissait sur le vent derrière elle, sa proie s'enfuyait aussi vite que lui permettaient ses petites ailes. Malheureusement pour elle, ses chances étaient très limitées. Il visa un point au-dessus de la mouche, et accéléra jusqu'à la voir se débattre avec l'air quelques centimètres en dessous et derrière lui. En une fraction de seconde, il avait plongé, le dos vers la terre, et amorcé une boucle qui l'amena sur la trajectoire de sa victime. Il l'intercepta de front en la saisissant entre ses pattes, toujours garnies d'épines meurtrières. Ses mandibules achevèrent le travail. Ce fut son premier repas aérien.

La journée se déroulait tranquillement. Il découvrait sa nouvelle vie comme un premier jour d'embauche, avec les choses à faire, celles à éviter, les temps de pause et les interdictions.

La nuit arriva vite, et il s'endormit au ras de l'eau, perché sur un roseau.

### III

Les jours passaient, et le jeune mâle laissait sa vie se dérouler comme il devait en être. Il aimait chasser et se nourrir, il aimait s'enivrer dans les airs, il aimait l'aube et l'aurore. Il s'était même reproduit quelques fois. Il aimait beaucoup dormir. Dans son sommeil, il rêvait. Tous les soirs. C'était presque aussi grisant que le moment où il montait sur une rafale et la chevauchait, lorsque la vitesse le faisait se prendre pour le vent lui-même. Il rêvait souvent d'autres libellules, ils volaient tous ensemble, en harmonie. Les violets de leurs ventres, tous différents, s'accordaient si bien que l'on aurait cru qu'une quelconque alchimie les faisait se fondre en une seule couleur. Un violet d'une teinte assez banale, mais qui était plus proche du rayonnement lumineux que de la simple couleur. Souvent, le groupe montait plus haut que lui-même ne pouvait aller. Elles le laissaient derrière elles et volaient au-delà du ciel. Il les regardait grimper, jusqu'à voir le rayonnement violet se mêler aux étoiles à devenir l'une d'elles. Il observait l'astre violet scintillant sur la voûte, et se sentait comme une créature terrestre qui ne savait que planer, incapable de prendre un véritable envol. Sans réellement savoir pourquoi, il paniquait, s'affolait à cette vision, et se réveillait. Malgré cela, ces rêves le passionnaient.

### IV

Un rêve le marqua particulièrement. Il fut le premier virage sur son chemin de vie. Un virage doux, mais annonciateur de têtes d'épingle. Mais cela, il n'en avait pas encore conscience.

Il était posé au sommet d'un saule-pleureur, et admirait immobile l'océan pourpre de la reddition du soleil. Empreint de la beauté paisible de l'aurore, il observa quelques minutes un aigle planer sans effort dans le couchant. Un roi auréolé de rouge sombre, au vol majestueux dans la grandeur de son royaume. Il l'envia brièvement, lui à qui rien ne semblait interdit. Lorsque l'aigle disparut

derrière un nuage, il s'endormit. Le rêve était confus. Une succession d'images, de flashes. Il voyait du violet, des suicides, des miroirs, des étoiles. Un miroir était brisé. Il avait du monde une vision qui n'était pas la sienne. Comme si on y avait ajouté des dimensions. Au milieu du fouillis et du chaos d'idées et de souvenirs étrangers, il perçut de la paix, de l'angoisse, et du doute. Surtout du doute. Puis, le rêve changea, se stabilisa. Une libellule violette volait sous la voûte piquetée de scintillements. Elle en semblait incroyablement proche. Il la voyait comme s'il se tenait au-dessus d'elle. Un détail le marqua. Ses ailes scintillaient d'un kaléidoscope de couleurs. Leurs membranes semblaient absorber la lumière des étoiles, et la retransmettre après l'avoir fragmentée, la décomposer pour la révéler. De cette division naissait une réunion de toutes les lumières, ses ailes brillaient aux couleurs de l'univers. Il apercevait la Terre à travers elles. Il la percevait d'une manière nouvelle, comme si l'on avait ajouté de la dimension à sa vision. Comme s'il regardait à la fois dans et à travers un miroir.

## V

Son esprit s'arracha à sa réalité intérieure et reprit conscience du monde avec la venue du soleil. Il resta un instant immobile à s'abîmer dans la contemplation de l'aube, comme à son habitude. Le passage brutal du rêve à la réalité le laissa presque sonné. Il avait l'impression d'avoir vécu quelque chose d'important, mais n'arrivait pas à mettre le doigt dessus, si tant est qu'une libellule ait un doigt. Des fragments de rêves, des impressions lui revenaient, sans qu'il parvienne à cerner l'ensemble. Lorsque le soleil eut franchi la cime des premiers arbres, il quitta son perchoir. Il volait bien, laissait les vents l'accompagner, voire le diriger. L'atmosphère matinale n'inspirait que le bien-être insouciant, pourtant l'impression de passer à côté de quelque chose d'important subsistait. En survolant une mare, il aperçut sur sa gauche un nuage noir, mouvementé et incertain. Il vira et l'engagea par le dessous. Les moucherons s'égaillèrent. Le nuage se dissipait, une partie de ses composants broyés par les puissantes mandibules de la libellule. L'éclat violet en jaillit par le haut, et resta un instant en surplage à

observer la débâcle des heureux rescapés. Puis il se remit en route, prenant au hasard la direction du soleil. Il volait à l'ombre des arbres, pour éviter l'éclatante lumière solaire dans le ciel dégagé. Il s'amusa un peu à slalomer entre les branches, à les éviter au dernier moment. Alors qu'il explorait les ramifications d'une forêt de chênes, qu'il jouait à attraper les rayons de lumière qui filtraient entre les feuilles, les fragments de la nuit commencèrent à s'assembler dans son esprit. Il avait presque arrêté d'y penser, et comme régie par une minuterie, sa mémoire ramena son rêve à la surface de sa conscience. Il revit certaines images ; les miroirs, les étoiles. Il revécut les sensations de doute et d'élargissement de sa vision. Il revit les ailes de la libellule, la Terre à travers elles. Il revécut ce moment, le monde révélé derrière le prisme, la perception du monde que l'image lui imposait. Il se posa sur une branche, et resta quelques instants pensif. Il tenta de visualiser aussi précisément que possible la manière dont le monde lui apparaissait derrière le miroir. Il tenta d'analyser au mieux l'étrange sentiment de perception qu'il n'était pas sûr de comprendre. Ressentant de la chaleur sur sa peau, il leva la tête et vit un rayon de soleil s'échapper des plus hautes feuilles et descendre l'envelopper de sa lumière. À ce moment, une question lui vint. Une question surprenante et précise. Il se demanda s'il existait autre chose que ce qu'il voyait, autre chose que le monde qui l'entourait. Il regarda quelques instants autour de lui, et prit intuitivement conscience d'un fait qu'il avait toujours su : ce monde est étrange. Pas étrange en soi, mais son existence l'est. Alors, il est évident qu'il ne peut être l'unique vérité. Il y a forcément autre chose ailleurs, de moins étrange, de plus... véritable. D'un naturel optimiste, il se remit en route, presque joyeux d'avoir réalisé que finalement la vie, ce n'était peut-être qu'un rêve. Il se sourit indulgemment en se disant : « Dire qu'il m'a presque fallu une semaine pour le réaliser. »

## VI

La journée était chaude et ensoleillée, agréable. Une tempête de ciel bleu recouvrait la Terre. Le front nuageux que l'on devinait sur l'horizon était le seul à venir perturber l'atmosphère printa-

nière de la journée. L'abdomen d'un violet d'ordinaire tourmenté du mâle luisait au soleil d'une façon vive et éclatante. Il semblait incarner à lui seul le renouveau et l'espoir du printemps. La jeune libellule était assez heureuse. Son ventre était plein, le temps plus qu'agréable, le vent complice et joueur, les femelles entreprenantes. Il vivait tout cela intensément, mais aussi avec détachement. Comment réellement s'immerger dans une réalité que l'on perçoit... irréaliste ? Sa prise de conscience ne le bouleversait pas. Il se disait : « Si cette Terre, ce monde, et même mon existence sont des rêves, c'est bien qu'il y a autre chose ou quelqu'un, ailleurs, pour rêver. Un rêve ne peut que se reposer sur une autre réalité. Quand je rêve, c'est mon esprit et mon corps qui rêvent, et eux-mêmes font partie d'un monde. Donc, si le rêve s'arrête, il laissera la place à un autre, ou à une réalité plus véritable. Peut-être même à la vérité. » En attendant ce moment, il s'adonnait aux plaisirs de sa vie de libellule. Aujourd'hui il était pris d'une irrépressible envie de s'amuser. Il survolait une rivière en rase-mottes. À chaque amas de roseau, il se gorgeait d'adrénaline en le traversant à pleine vitesse. À chaque groupe de proies sur son chemin, il les effrayait, et en jubilait. Il se sentait en paix au milieu des trois couleurs de son environnement, le bleu chaud et profond du ciel, le vert vivant de la végétation, et le bleu scintillant et cristallin de l'eau luisant au soleil. Il s'essayait à une série d'acrobaties aériennes tout en avançant quand un rapide fuseau vert traversa son champ de vision. Il se retourna pour admirer la petite femelle qui semblait rire aux éclats en le regardant. Il désira immédiatement posséder une libellule à la couleur si vive, excentrique, et à la fois véritable. Elle lui lança un regard joueur et défiant, et s'enfuit le long de la rivière. Il s'élança à sa poursuite, la tête pleine de promesses. Elle était rapide et volait habilement, aussi mit-il toute son intuition au ressenti des vents. Il finit par la rattraper en accompagnant avec harmonie une brusque rafale. Il se tenait au-dessus d'elle sur la gauche. Ils échangèrent un bref regard et sourirent à l'unisson. Alors qu'il se rapprochait d'elle, elle amorça une brusque chandelle et monta presque à hauteur des peupliers qui tanguaient doucement au rythme du vent. Il la suivit et serra les mandibules devant le choc de la gravité. Le manège dura un certain temps. Ils suivaient toujours la rivière et jouaient, se pourchassaient,

tantôt chasseur tantôt proie, jusqu'à ce qu'un grondement sourd leur parvienne du devant. La femelle se déplaça au ras de l'eau. Il la suivit. Le grondement s'amplifiait, la petite verte semblait excitée, en pleine frénésie. Le son était tellement puissant qu'il le ressentait dans tout son corps. La femelle lui sourit et poussa l'allure en indiquant les gerbes d'eau brumeuses à la surface de l'eau, à quelques secondes devant. L'adrénaline lui monta avec la puissance d'une avalanche. Il n'entendait plus rien, ne vivait que l'instant, entièrement focalisé sur ses perceptions. Ils traversèrent en bolides l'écume des eaux bouillonnantes et se laissèrent chuter, en survolant à la verticale les trombes d'eau qui tombaient vers la Terre, loin en contrebas. Sans doute hurlèrent-ils à l'unisson, mais aucun ne pouvait entendre ne fut-ce que sa propre voix. La chute durait depuis quelques secondes quand ils se rejoignirent à la surface du flot déchaîné, et s'entrelacèrent abstraitement dans une danse étroite et tourbillonnante, où chacun prenait successivement la place de l'autre. La grondante écume qui naissait à la fin de la chute se rapprochait, ses vibrations résonnant dans chaque fibre de leurs êtres. Ils évitèrent de justesse une gerbe d'eau et se rétablirent en douceur au niveau des plus hauts arbres. Ils volaient doucement, se laissaient presque porter par le vent, complètement sonnés par l'expérience. La cascade s'éloignait derrière eux, son imposante vibration avec.

## VII

Le soleil se rapprochait de l'horizon quand ils commencèrent à s'accoupler. Ils s'accrochaient et se rejetaient, étreints dans une frénétique dualité. L'opération achevée, ils volèrent silencieusement côte à côte en direction du soleil qu'on devinait se coucher derrière la barrière brumeuse des nuages qui se préparaient à envahir le ciel. Ils volaient assez haut et avec tranquillité. L'atmosphère paisible du crépuscule annonçant la calme fin d'une ère était propice à la méditation, aussi chacun restait pensif. Le jeune violet était comblé par son excellente journée. Il admirait les reflets pourpres du ciel se mélanger à la vivacité du vert sur l'abdomen de sa compagne. Il était aussi heureux des réflexions qu'il s'était tenu dans la matinée. Toute la journée il avait pensé au caractère étrangement

factice de la vie. Au fur et à mesure de ses réflexions, de nouvelles portes et suggestions s'ouvraient à lui. Il découvrait le monde de la pensée, le voyage et l'aventure de la création des idées. Plus il discernait les lacunes de certitude de son monde, plus il se sentait fier de lui, et en paix. Fier parce qu'il pensait que tout le monde n'avait pas accès à ce genre de réflexions. Non pas que le commun des libellules ne puisse se poser ce genre de questions, ni y répondre, mais qu'il ne puisse véritablement s'y immerger, penser l'étrangeté du monde autant que la ressentir à chaque instant. La libellule a deux buts dans la vie : la survie et la reproduction. Lui se sentait désormais moins concerné par ces objectifs, sans les délaissier pour autant. Il sentait que sa place était moins matérielle. S'il se sentait en paix, c'est parce que le sentiment d'avoir un peu déjoué le piège de la réalité lui offrait un certain recul par rapport au monde, une certaine indépendance par rapport à une réalité qu'il considérait désormais comme presque non-indispensable, de par son caractère illusoire évident.

Ils continuèrent à voler un peu une fois la nuit tombée. L'atmosphère se faisait plus lourde, et la nuit était étonnamment claire malgré les quelques nuages épars. Ils se posèrent sur une branche à mi-hauteur d'un peuplier. La brise régulière les berçait. Sa compagne s'était endormie, et il fixait l'intense lune, se préparant à faire de même. Un mouvement dans le ciel attira son attention. Sous la lune planait un aigle, sa silhouette se dessinant sans peine dans la clarté qui séparait les nuages. Il resta un moment à l'observer sans penser à rien. Lorsque l'aigle disparut derrière un nuage, il s'endormit.

## VIII

C'est la nuit, il vole. Une belle nuit, trop belle pour la réalité. Les étoiles scintillent comme autant de feux follets au fond d'une caverne ténébreuse. Le vent est doux, tellement doux qu'il en devient immatériel, écœurant. Le marais grouille d'insectes en tous genres s'adonnant à leur survie quotidienne. Il erre un peu perdu dans ce rêve trop réel pour l'être. Il attend, mais rien ne se passe. Il décide de chasser. Sous les étoiles trop lumineuses dansent des papillons trop appétissants. Il fonce, ses mandibules se referment



sur l'aile de l'un d'entre eux, qu'il lui arrache. Le dîner chute dans un effort comique pour retrouver son équilibre. Il plonge à sa poursuite, abrège ses souffrances, et se remplit le ventre. Il prend de la hauteur, et observe la nuit qui l'entoure avec une sensation oppressante. La chasse ne l'aide pas à retrouver ses esprits. Au contraire, il a l'impression d'avoir avalé du poison. Il vole droit devant lui, perdu, sans regarder en arrière. Mais il ne peut pas fuir. Partout devant, sur ses côtés, derrière, au-dessus et en-dessous de lui, le rêve reste le même. L'étouffante et sordide surréalité ne s'arrête pas. Peut-être n'a-t-elle jamais commencé. Soudain, un espoir dans le cauchemar. Au milieu du rêve se déplace frénétiquement une mince tige dont la véracité des mouvements et de la couleur tranchent clairement avec l'atmosphère de la nuit. Une mince tige verte. Sa jeune libellule survole le sommet d'une cascade, elle semble l'appeler par son vol paniqué, lui hurler de la rejoindre. Ce qu'il fait. Au fur et à mesure de sa progression dans l'écœurante mélasse du vent voulant le retenir prisonnier, la réalité du vert éclatant de sa compagne chasse de son esprit la nuit sordide qui l'entoure. Soudain, une autre couleur, un autre mouvement se font voir. Plus haut dans le ciel, sous la voûte trop profonde, plane doucement un rayonnement lumineux. Violet. Il s'arrête. Il regarde sa compagne survolant la grondante chute d'eau. Elle crie avec son corps, lui hurle de la rejoindre, pour son propre bien. Il regarde les libellules violettes, volant gracieusement sans être inquiétées par la troublante ambiance de la nuit. Elles semblent prêtes à partir. Lentement il rectifie sa trajectoire, et oriente son corps vers le ciel, replonge dans la mélasse. Et avance. Le scintillement des étoiles lui fait presque mal aux yeux, mais il continue de voguer vers la fantasmagorique lumière violette, au-dessus de lui. Il regarde en arrière et voit sa compagne le fixer, terrifiée. Puis, presque de rage, elle se jette par-dessus le bord de la cascade, les torsions de son abdomen signifiant clairement : sans toi. Avec un réel pincement au cœur et surtout du doute sur son choix, il reporte son attention sur le groupe de libellules qui l'attendent visiblement pour s'en aller. La nuit l'étouffe, le vent l'écœure, les lumières le brûlent, mais le même phénomène que lorsqu'il s'approchait de la petite verte fait s'amenuiser la prise qu'a sur lui l'étouffante nuit. Une fois à leur hauteur, elles lui sourient. Comme

un seul et rayonnant sourire. Puis elles se mettent en route, sans le regarder. Il les suit. Comme il fallait s'y attendre, elles volent vers le haut, vers la voûte qui semble avoir retrouvé un peu de sa substance. Il est épuisé et peine à les suivre, mais fait de son mieux. Elles volent mieux que lui, et pourtant remuent à peine les ailes. Il tient un moment la cadence. Puis, chaque battement d'aile devient douloureux. L'air commence à lui manquer. Il étouffe. Il ne peut plus bouger. Il perd son élan, et reste une poussière de seconde immobile dans le ciel, en apesanteur. Il essaye d'appeler les autres, mais elles volent pour se mêler aux étoiles, sans lui. Puis, l'illusoire gravité reprend ses droits. Il chute.

## IX

Le vent freine à peine sa descente. Sous lui, la nuit ouvre grand ses bras malsains. Il panique. Il a perdu tous ses échappatoires. Une étoile violette brille dans le ciel, chasse par sa réelle intensité le factice scintillement des autres. Il jette un œil vers la cascade, elle a disparu. Il est désormais seul dans cet univers surfait et imprégné de folie. Lorsque le sol se précipite sur lui, il n'essaye pas de se redresser.

À peine l'a-t-il percuté que la vision change. Tout se brouille, se fond et se mélange. Il est sous le ciel, si près que les étoiles semblent à portée de patte. Une libellule plane au-dessous de lui. Il la regarde. Le violet tourmenté de son abdomen luit avec intensité dans la douce lumière lunaire. Il pense que c'est lui, mais n'en est pas sûr. Ses ailes appellent son regard. Il se laisse hypnotiser par les milliers d'étoiles multicolores qui brillent sur et dans la membrane. Il observe la terre à travers elles, et la ressent factice. Plus il regarde, plus un sentiment étrange le gagne. Il se concentre pour le cerner. Doucement, la Terre disparaît sous son regard. Comme s'il voyait à travers elle, comme s'il traversait sa réalité, son essence. Puis, elle disparaît. Il ne reste rien. Pas même du vide, pas une absence de matière, rien. L'univers autour de la Terre a disparu, pour ne laisser place à rien. Il panique, cherche un repère, les ailes de libellule. Elle a disparu avec l'univers. Au-dessus de lui, il n'y a plus d'étoiles, plus de noir profond là où la lumière ne va pas. Partout autour de lui, rien n'existe, comme s'il en avait toujours été ainsi. Absolument

terrifié, il se regarde. Mais ne se voit pas. Il n'existe pas.

## X

Il se réveilla comme toujours, avec la fin de la nuit. L'aube était sanglante dans le ciel chargé de nuages pesants. Un vent fort faisait dangereusement pencher l'arbre. Un regard lui apprit que son amie avait disparu. Affolé, il quitta son perchoir et s'élança dans l'air. Son rêve résonnait en lui, comme rebondissant violemment et sans relâche entre les parois de son être. Le vent le bousculait, la pluie menaçait, mais il n'y prêtait qu'à peine attention. Sa machine cérébrale travaillait à en frôler la surchauffe. La vie, le monde sont factices, c'est acquis. Il n'y a qu'à regarder autour de soi pour le saisir. J'ai supposé que je rêvais. Mais si je ne rêvais pas ? Si personne ne me rêvait ? Si ce monde ne reposait sur rien d'autre que sur lui-même ? S'il était une illusion à part entière ? Si lui et son rêveur, son faiseur, son créateur quel qu'il soit s'il en a un, n'existaient pas ? Si nulle part ne se trouvait la vérité, la véracité ? Je n'ai aucune preuve de l'existence de ce monde. Pire, bien pire, je n'ai aucune preuve de ma propre existence.

C'était une pensée atroce qui l'a traversé. Une pensée encore plus inadaptée au monde, encore plus transcendante que celle de la mort. Immédiatement il comprit qu'il ne pourrait continuer à exister sans en avoir la preuve.

## XI

L'orage grondait et en imposait. La pluie martelait la terre, chaque goutte résonnait et vibrait en frappant le sol. Le vent hurlait, les nuages se zébraient d'éclairs. Le ciel titanesque prouvait aux créatures terrestres qu'il était le dominateur de ce monde. Il occupait la plus haute place. Toute la vie des marécages se réfugiait sous des pierres protectrices, sous des abris sylvestres rassurants, et au fond de l'eau pour les plus chanceux. La libellule était mortifiée. C'était son premier orage, il s'était laissé surprendre alors qu'il volait sans direction depuis le début de la journée. Après avoir subi l'assaut des premières gouttes d'eau, il s'était réfugié sous un immense roc, qui le

protégeait de la pluie mais pas du vent. Il avait planté ses épines en travers d'une branche d'un large buisson fleuri, et faisait de son mieux pour se maintenir. L'orage s'éternisait, il finit par s'endormir plus ou moins, d'un sommeil sans rêve. Il revint à lui plusieurs minutes ou plusieurs heures plus tard, il était difficile de le dire ; le soleil était masqué par les nuages. Toujours est-il que l'orage s'éloignait, allant répandre sa furie ailleurs. Il dégagea ses épines du tronc et resta là, observant la vie. Des gouttes d'eau tombaient doucement des arbres fatigués par l'épreuve, la terre s'en gorgeait. Les plus téméraires des oiseaux commençaient à chanter, s'assuraient que tout le monde allait bien. Quelques insectes sortirent, le coassement d'une grenouille se fit entendre. L'atmosphère était sombre et chargée mais saine, presque salvatrice. Lui observait tout cela comme jamais encore. Il aurait dû trouver beau, contempler ce paysage, mais il ne ressentait qu'un étrange, abyssal et malsain désespoir. Comme s'il ne pouvait plus rien apprécier de ce qu'apportait la vie, comme si chaque particule du monde était incohérente, lacunaire, insuffisante. Comme si la vie n'était rien d'autre qu'une sordide et étouffante pièce de théâtre dont il n'avait jamais demandé à être l'acteur. Comme s'il s'étouffait dans l'espace-temps. Cet état d'esprit était invivable, insoutenable. Le pire, c'est qu'il le sentait aussi inévitable. Quelque chose s'était niché au fond de sa conscience trop fragile pour le supporter. Il s'était névrosé irrémédiablement. Il observait le monde, la vie, s'observait, et percevait la folie qui l'habitait, qui le guettait. Il savait qu'ils ne tarderaient pas à s'enlacer. Il regrettait de n'avoir pas suivi sa compagne verte, qu'il avait aimée. Elle l'avait averti ; il aurait dû plonger avec la cascade. Maintenant, il était trop tard. Il prit son envol et s'élança vers le ciel.

## XII

Le vent s'était calmé, la montée n'était pas difficile. Elle l'aurait encore moins été s'il avait mangé quelque chose dans la journée. Il ne tarda pas à se laisser envelopper par les plus bas nuages. Entouré seulement d'une masse blanche, vaporeuse et humide, il se persuada pour de bon qu'il faisait la seule chose à faire. La folie l'embraserait bientôt pour le consumer. Sa conscience était trop fai-

ble pour supporter la transcendante pensée qui l'obsédait. Il devait prendre le risque et espérer qu'un ailleurs existe, lui prouve que lui-même existe. Pourquoi pas même espérer que sa conscience disparaisse. Toutes les possibilités valaient mieux que rester dans un monde qu'il n'avait plus la capacité d'aborder sagement. Son ascension dura longtemps. Le soir tombait, le blanc éclatant des nuages se faisait âcre, gris. Il sortit de l'épaisse couche vaporeuse pour se trouver nez à nez avec un ciel qui commençait à se piquer d'astres. Il volait vers les phares scintillants, y brandissait toute sa conscience dans une fuite effrénée contre le parasite qui l'envahissait. Le froid le brisait, les vents le tourmentaient, mais il l'acceptait, et continuait à monter. Au-dessus de lui sur sa gauche, un aigle planait doucement. Il n'aurait jamais imaginé qu'un animal puisse s'élever si haut. Bien que cela soit improbable, il lui semblait que l'aigle le fixait d'un regard compréhensif. Sans bien comprendre ce ressenti, il continua à voler toujours plus haut, toujours plus douloureusement, vers son inéluctable dernier choix.

### XIII

Il était plus haut que l'aigle, qui avait replongé dans la masse nuageuse. À cette hauteur, la Terre paraissait lointaine et inaccessible. Seule l'atmosphère sans nuances d'un froid aussi infini que le ciel et l'espace au-dessus de lui l'entourait. Il savait sa fin imminente. Son corps glacé et maltraité protestait contre la mort, mais il forçait chaque vibration d'aile. Petit à petit, sa vision se fit floue, incertaine, ses sens l'abandonnèrent. Loin au-dessus de lui brillait une étoile violette. Il lança brutalement son corps en avant pour la rejoindre, mais ce dernier le quitta. Il resta un instant immobile, observant sa mère qui descendait vers lui. Il se sentait partir. Il sentait sa conscience s'effriter en lambeaux, se disperser dans l'infinie unité. Elle s'arrêta au-dessus de lui, âme astrale toujours inaccessible. Elle lui fit un sourire muet par un amour rayonnant et immuable, et lui dit que ce n'était pas important. Il fera mieux la prochaine fois.

## AVANT LA TERRE

Cyrille CLÉLAN

Avant, il y a de cela bien longtemps, la Terre était plate — Dieu l’avait voulue ainsi parce que c’était plus pratique pour passer l’aspirateur. Sur cette Terre, tout était à portée de main. Il suffisait de la tendre et d’attendre. Ça tombait tout cuit dans le bec sans qu’il y ait besoin de se fouler. Les arbres ployaient sous les fruits que les insectes et les oiseaux se partageaient. Les forêts giboyaient. Les vents rabotaient les vieilles montagnes et les jeunes montagnes poussaient de toutes leurs forces pour s’approcher des astres encore un peu plus. Dans des vallons, on créait des cités. Il y avait beaucoup de choses à faire et beaucoup de choses étaient faites. Les hommes néanmoins devenaient de moins en moins respectueux de toutes ces choses qui leur semblaient tellement vaines, tellement dérisoires. Ils s’ennuyaient, guerroyaient, faisaient couler les larmes et le sang. C’était un spectacle extrêmement désolant. Alors Dieu prit l’omnipotente décision de leur changer les idées, à tous ces hommes qui crachaient, pleuraient, saignaient et détruisaient tout sur leur passage.

Galilée et Copernic furent parmi les premiers à s’apercevoir des changements opérés et on doit leur en rendre grâce. Ils eurent — Copernic surtout — les plus grandes difficultés à faire valider leurs observations. Personne — pas plus les hommes d’Église que les cannibales fétichistes — n’accordaient foi aux dires des deux astronomes. Mais le temps aidant, les forces réactionnaires, toujours promptes à refuser les nouveautés scientifiques, durent se rendre à l’évidence et leur caquet fut rabattu. Les hommes alors redécouvri-

rent, en même temps qu'ils accordaient crédit à ce nouveau paradigme héliocentrique, l'humilité. Ainsi, ils reconnaissaient qu'ils pouvaient se tromper : placés devant ce miroir qui leur renvoyait en pleine face leur petitesse, ils étaient bien forcés de reconnaître leur ignorance dans bien des domaines (histoire, géologie, cartographie, anatomie, chimie, etc.).

La Terre devenue ronde et acceptée comme telle, les hommes recommencèrent, au bout d'un certain laps de temps, à se frapper les uns les autres, à se maudire et à rechercher toutes sortes de divertissements horribles et de prétextes pour encore en développer d'autres. Dieu regardait cette lente dégradation et se demandait quel remède appliquer. La Terre avait d'abord été plate et pour endiguer les maux, Dieu avait pris la liberté d'en changer la forme et maintenant qu'elle était ronde, les mêmes problèmes comme une fatalité revenaient et d'autres horreurs surgissaient. Décidément, les hommes étaient une espèce difficile à contenter et Dieu était bigrement embarrassé. Un soir, après le ragoût, au moment où on allait apporter le dessert, aussi subite que flamboyante, une lueur d'espoir illumina les tergiversations du Compatissant. Pourquoi ne pas renouveler la même ruse — c'est avec les vieilles ficelles que l'on tisse les gri-gri les plus puissants — et donner une nouvelle forme à la Terre ?

C'est ainsi que la Terre prit la forme d'une banane.

\*

## **RENDEZ-VOUS**

**Michèle SOUCHET-GAVEL**

Elle n'avait toujours été pour moi qu'une ombre noire recroquevillée à l'angle de ma rue et à qui je glissais chaque matin une pièce. Il me semblait que jamais elle ne quittait ce coin sombre et sa présence était devenue rassurante, comme si elle défiait pour moi la fuite du temps.

Quelle idée me prit alors ce matin-là ? Au lieu de passer mon chemin, je me penchai vers elle et lui proposai de partager mon repas du soir. Elle ne sembla pas surprise, comme si elle attendait depuis toujours cette invitation. « Je serai chez vous à 19 heures », me dit-elle seulement de sa voix caverneuse.

Et la journée s'écoula, lourde de secondes pleines d'angoisse et d'attente de ce moment de nos retrouvailles.

Tout était prêt dans la salle : la table était dressée, éclairée seulement par un candélabre. J'avais revêtu mon unique costume anthracite et j'avais consciencieusement noué ma cravate noire. J'avais même acheté un bouquet de fleurs séchées dont l'odeur entêtante saturait la pièce. Dans le miroir à peine éclairé, l'éclat fiévreux de mes yeux tranchait sur la transparence de mon teint blafard.

L'horloge égrena un à un ses dix-neuf coups et le timbre de la porte d'entrée résonna en même temps que retentissait le dernier coup. Mécaniquement, j'allai ouvrir la porte. Son immense silhouette décharnée se détachait à peine sur les ténèbres de la nuit d'hiver. Je n'eus que le temps de voir luire dans sa main la lame de



son immense faux.

Et tout fut accompli.

\*

## **FOND DE RUELLE**

**Michèle SOUCHET-GAVEL**

Depuis combien de temps n'étais-je pas venu dans cette ruelle si pleine encore de tous mes souvenirs d'enfance ? Derrière chacune de ces portes vermoulues veillait un fantôme de mes jours d'insouciance. La vieille Adèle tenait-elle toujours dans sa main le bougeoir, qu'elle agitait sous mon nez, et dont la lueur vacillante faisait circuler sur son visage parcheminé des paysages où se perdait mon imagination d'enfant ? Le vieux Joseph était-il toujours assis devant sa table, tenant à la main son verre de vin, inépuisable source des récits effrayants qu'il me faisait sur les années qu'il avait passées dans les tranchées et qui peuplaient ensuite mes nuits de rats et de gémissements de blessés agonisants ? La mère Poulain dépeçait-elle pour l'éternité les lapins dont elle vendait ensuite les peaux ? Et qu'était devenue la douce et jeune Angélique d'alors que j'endormais à mes côtés dans mes chastes rêves éveillés ?

Ce soir-là je longeais la ruelle, ployé plus que jamais sous la charge des années. Tous mes sens étaient en alerte, prêts à happer au passage le moindre effluve, la moindre lueur qui donneraient corps à mes souvenirs emprisonnés derrière ces murs que je longeais. Maintes fois je fus tenté de m'arrêter, de fermer les yeux et de me tourner au hasard d'une des portes que j'avais ouvertes autrefois. J'allais lentement, retardant l'instant où je me trouverais au fond de la ruelle. Quarante ans ! comment les années avaient-elles pu fuir ainsi l'une après l'autre, éloignant de moi mon enfance ?

Je marchais cependant sans arrêter mes pas. À mes côtés cheminait un adolescent de quatorze ans. Et derrière la porte devant laquelle j'étais maintenant arrivé, je voulais croire pour un instant

encore que je reverrais la frêle silhouette de ma mère nouant son châle usé sur sa poitrine. Mais pourrais-je la retrouver sans entendre aussitôt ses hurlements à lui, hurlements d'un ivrogne abruti par une violence aveugle et qui brandissait une dernière fois sur moi son bras menaçant, une dernière fois, une fois de trop. Et j'avais refermé sur eux la porte, la rayant elle aussi de ma vie mais ça, je l'ignorais alors.

Il me fallait aujourd'hui voûter ma haute taille pour atteindre la poignée. Déjà ma main s'arrondissait. C'était comme si, au fil des années, j'avais toujours tenu cette poignée.

\*

## **L'ARBRE CREUX**

**Michèle SOUCHET-GAVEL**

C'est la vieille Marie qui trouva l'enfant.

Ce matin-là, le curé avait expliqué avec tout le ménagement possible au petit garçon que sa mère ne reviendrait pas. Quelques jours auparavant, il avait fallu emmener la jeune femme à l'hôpital de la ville la plus proche. Quand il avait compris ce que lui annonçait le prêtre, l'enfant n'avait d'abord eu aucune réaction. D'un air hébété, il fixait le visage qui se penchait sur lui. Le prêtre voulut ensuite lui prendre la main mais avant qu'il ne puisse réagir, l'enfant s'était échappé, fuyant à toutes jambes vers la forêt. Le vieux curé n'avait pas pu le suivre et de toutes façons il s'était dit qu'il valait mieux laisser le petit garçon seul pendant quelque temps. Mais les heures avaient passé et la compassion s'était muée en inquiétude. Alertés, les villageois s'étaient spontanément mobilisés pour organiser la recherche. Toute la journée, ils avaient fouillé avec acharnement les alentours. En vain. Ils avaient longé les rives du cours d'eau et le grand Étienne avait patiemment sondé ce qu'il pouvait des fonds avec sa perche. Il faudrait faire appel aux renforts de la ville voisine pour poursuivre les recherches dans l'eau mais ça ne pourrait se faire que le lendemain. Pendant ce temps, une autre équipe avait parcouru la forêt en criant le prénom de l'enfant mais les appels étaient restés sans écho. Tous avaient attendu que la nuit tombe pour retourner sur la place du village. Les visages étaient graves, les villageois se sentaient coupables malgré eux de la disparition de cet enfant du pays.

Préoccupés par l'organisation qu'il fallait mettre en place

pour le lendemain, les groupes n'avaient pas prêté attention à la vieille Marie qui se tenait au coin d'une ruelle. Pour tous elle n'était qu'une pauvre folle que personne n'écoutait radoter. Elle vivait dans une mesure délabrée au cœur de la forêt et l'on se disait qu'un jour elle ne viendrait plus dans le village et qu'on mettrait sans doute du temps à s'en apercevoir. Alors on guettait distraitemment les apparitions de sa frêle silhouette noire et voûtée. Certains lui faisaient même offrande de quelques vivres qu'elle acceptait en hochant silencieusement la tête. On avait depuis longtemps oublié son histoire qui se perdait dans les affres de la Première Guerre mondiale. Elle n'était que la folle que chaque village compte dans ses rangs, comme un tribut payé à un autre monde fait de délires et d'extravagances.

Mais ce soir-là, la vieille Marie avait saisi quelques bribes des conversations au détour des ruelles et elle avait compris que Pierre avait disparu. Elle connaissait le fils naturel de Jeanne, serveuse dans l'unique café du village. Elle avait alors compris la raison des cris qui avaient résonné autour de sa mesure tout l'après-midi. Deux hommes étaient même venus jusque chez elle et l'avaient hélée : « Eh, la Marie, tu ne l'as pas vu, toi Pierre ? » Mais ce prénom surgi du passé et cette question avaient produit sur elle un effet violent. Et les hommes avaient pris peur. Elle les avait fixés de ses yeux de folle. Et puis elle avait crié « Pierre » d'un cri de bête blessée et s'était affaissée sur elle-même. Les hommes avaient refermé la porte sur sa folie en haussant les épaules.

Le soir, quand elle eut entendu les propos qui se tenaient, elle s'éloigna du village et elle regagna la forêt. Elle s'arrêta un court instant dans sa mesure, ressortant en tenant à la main son vieux châle noir. Puis elle avança sans hésitation dans l'obscurité presque complète maintenant. Elle ne se souciait pas des ronces qui griffaient ses jambes nues. Elle savait où elle allait, elle s'y était rendue tant de fois. Elle allait, sûre d'elle. Bientôt la forêt s'éclaircit. Un vieux chêne foudroyé s'élevait au milieu d'une clairière. Comme à chaque fois, la vieille femme arrêta ses pas. Une grimace qui pouvait évoquer un sourire adoucit ses traits. Tout dans cet arbre évoquait la silhouette protectrice d'un être humain. Elle était venue

si souvent lui parler, écouter sa réponse dans le bruissement des feuilles. Comme par enchantement la lune se leva et éclaira de son halo livide le trou béant qui s'était creusé au fil des années dans le tronc du chêne.

Cinquante ans auparavant, par un matin d'automne de 1918, c'est là que l'avait conduite sa course folle. Alfred, le vieux facteur s'était présenté à la porte de la chaumière où elle vivait déjà. Il tenait dans sa main une de ces dépêches de mort, qui hantaient les cauchemars de toutes les femmes mariées à l'époque. Marie ne savait pas lire mais elle comprit immédiatement que son Pierre qu'elle avait épousé juste avant la guerre ne reviendrait jamais. Elle avait arraché la lettre des mains du facteur en poussant un cri de bête blessée à mort et elle s'était enfoncée dans le cœur de la forêt en une course échevelée. On l'avait cherchée elle aussi à l'époque mais personne n'avait eu l'idée qu'elle pouvait être nichée au cœur de ce tronc, réfugiée dans un nid de mousse. Elle y était restée plusieurs jours. Quand elle rentra au village, ce n'était plus qu'une ombre silencieuse, hébétée. Jamais plus elle ne prononça un mot. Pierre était un des derniers soldats tombés au front et sa mort se perdit dans l'euphorie de la victoire. Les années passant, on oublia leur histoire et pour tous, Marie devint la folle.

Le petit Pierre dormait là, recroquevillé sur lui-même dans le fond de l'arbre creux. La vieille Marie avait compris d'instinct qu'il avait découvert ce chêne foudroyé comme elle cinquante ans auparavant et qu'il s'y était réfugié pour tenter d'échapper à la violence du monde des humains. Il avait sûrement passé toute la journée là, sourd aux cris des hommes qui l'appelaient mais qui n'avaient pas eu l'idée de s'approcher de ce cœur de l'arbre. La vieille Marie recouvrit de son châle noir le corps de l'enfant. Ses gestes empreints de tendresse contrastaient avec la rudesse de ses traits. L'enfant sourit dans son sommeil. Il s'enfonça un peu plus dans ses rêves où il retrouvait une présence maternelle. La vieille Marie s'assit à même le sol, sa tête reposant sur l'écorce râpeuse. Elle ne dormit pas, il y avait bien longtemps qu'elle avait perdu le sommeil mais elle resta toute la nuit à veiller sur l'enfant.

Quand le petit Pierre ouvrit les yeux le lendemain matin, il

ne fut pas surpris de la laideur de ce visage penché sur le sien. Jeanne s'était-elle penchée sur ses rêves pour lui dire d'avoir confiance en la vieille femme ? Sans un mot, il mit sa main dans celle de Marie et elle l'emmena chez elle. L'enfant lapa avec avidité le lait chaud qu'elle lui prépara. Longtemps après que le bol fut fini, il le garda serré entre ses deux mains, la tête penchée, dans une immobilité totale. Enfin brusquement un cri rauque le déchira. Il lâcha le bol qui alla se briser sur le sol. Son corps entier se mit alors à trembler. Un flot de larmes qui semblaient ne pas devoir se tarir inonda son visage. La vieille Marie ne s'approcha pas. Elle le laissa de longues minutes exprimer sa douleur.

Les villageois étaient réunis sur la place du village et les recherches allaient reprendre quand on vit arriver la vieille Marie qui tenait par la main le petit Pierre. Personne ne comprit mais on respecta le mystère qui planait autour de ces deux-là.

Le curé du village se chargea de l'éducation du jeune orphelin qui ne dit jamais rien de cette nuit qu'il avait passée dans la forêt. Le prêtre accepta son silence. Il ne posa non plus jamais de questions quand l'enfant disparaissait, certains soirs où le chagrin avait été trop lourd à porter. Il ne revenait que le lendemain matin, sa main dans celle de la vieille Marie.

\*

## **LA LIBELLULE ET LE BOUSIER**

**Pierre-Olivier CAUSSARIEU**

Elle observait amusée le dur labeur d'un bousier, qui s'échinait à pousser à reculons une boule d'excréments de deux fois sa taille, sans raison apparente. Après un temps, elle décréta qu'elle avait assez admiré l'étrangeté de cet animal, et s'en alla. C'était le début de l'automne. Les jours chauds de l'été avaient cédé leur place à la lente mélancolie de la chute des feuilles rougies par l'effort de toute une vie. La libellule était vieille et fatiguée, elle mourrait bientôt, ce qui ne l'attristait pas vraiment. Son temps était définitivement venu. Les beaux jours où les teintes multicolores des libellules et leurs vols harmonieusement saccadés donnaient vie aux rivières et aux mares étaient partis. Elle restait seule pour ses derniers jours. Elle appréciait néanmoins l'atmosphère de cette saison qu'elle n'aurait pas dû connaître. Sa vie avait été faite de joies, de plaisirs inégalés, de vols grisants dans une ambiance vive et ensoleillée qui invitait chacun à vivre chaque instant comme le seul. Mais pour finir sa vie, elle appréciait le calme des arbres se dénudant au gré du vent, le son de la pluie qu'elle écoutait abritée, le chant de la forêt qui se reposait, majestueuse. Elle avait quitté ses mares, et s'enfonçait depuis quelques jours dans la profondeur des bois, marchant sur les tapis de mousses et d'humus quand son vieux corps atteignait ses limites. La nourriture était plus abondante ici, et elle n'avait plus rien à faire là-bas. Chaque jour, son corps se faisait plus faible, comme son esprit. Elle avait du mal à aborder une nouvelle réalité. Mais cela ne la dérangeait pas non plus. En fait, un seul constat la mettait mal à l'aise. Elle a vécu, beaucoup de choses, de plusieurs manières différentes, en passant par plusieurs états et élé-



ments, elle avait réussi et échoué, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser : à quoi ceci a-t-il servi ?

\*

## LA JOIE D'ANNETTE MONTCALM

Nicolas MAIER

Depuis trois ans qu'elle habite dans cette ancienne ferme à la campagne, Annette connaît tout des alentours. Arrivée aux limites de la propriété, près de la haie du voisin, elle se souvient de l'interdiction ferme d'aller plus loin. Pourtant, le risque de se salir est ridicule en ce jour de juin puisque le fossé est sec !

Elle entend quelque chose bouger: « Si j'y allais ! » se dit-elle. D'un bond elle saute par-dessus le fossé, s'agrippe à la haie et s'y engage. Elle se retrouve alors face à une couvée de jeunes canetons livrés à eux-mêmes. Attendrie, Annette se baisse pour réconforter les petites boules jaunes. Toujours avec précaution, elle en prend une puis deux et retraverse la haie. Pour mieux sauter l'ornière elle dépose les deux canetons dans la poche ventrale de sa blouse et se dandine pour éviter de faire tomber ses protégés.

Enthousiaste à l'idée de montrer les oiseaux à son père, elle presse le pas vers la maison.

Sur le pas de la porte, son père l'attend :

« Où tu étais ? »

Toute fière, Annette, dans un grand sourire lui montre ses trouvailles.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? Où tu les as trouvés ?

- Là-bas...

- Et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

- On peut les garder ? Ils sont trop mignons !

- C'est toi qui vas les nourrir ?

- Oui », dit-elle avec assurance.

Elle leur pose un regard maternel auquel ils répondent en

balançant leur tête.

- « Je vais les appeler Coin-Coin et Tout-Doux.
- Décidément, je n'arriverai pas à te comprendre.
- Je m'en occuperai bien, papa, j'ai neuf ans. »

Touché par la douceur de sa fille, Jean se dirige vers le hangar pour choisir quelques morceaux de bois et du grillage dans l'intention de fabriquer un enclos pour les canetons. Annette approche les deux oiseaux contre son cœur.

Son père lui lance :

- « Après les vacances, Annette, qui va s'occuper de tes canards car ils vont devenir gros et gras ? Ils seront bons à manger !
- Ah non !
- Pas tout de suite mais il va falloir de plus en plus de place !
- T'as qu'à faire un enclos plus grand !
- C'est ça ! Et qui va les nourrir ? On pourrait les laisser en liberté.
- Je ne veux pas qu'ils se sauvent. »

Tout en construisant le petit enclos, Jean remarque chez Annette des attitudes qu'avait sa mère et il se souvient... Depuis ce soir d'inattention où leur vie a basculé, Jean reconnaît que sa fille a bien grandi.

Trois ans plus tôt, traversant une forêt au volant de la voiture, il n'avait pas remarqué une biche venant de la droite... Seuls sa fille et lui en ont réchappé...

Nous sommes le 9 mars, date anniversaire de Jean Montcalm... Il ne perd pas de vue l'idée d'un repas agréable. Au cours de l'année scolaire, les canards ont bien engraisé. Il espère bien que la joie retrouvée de sa fille est maintenant durable et qu'elle comprendra s'il arrive quelque chose à ses volatiles.

Annette rentrant de l'école constate que l'enclos est vide. Comme elle a hâte de présenter à son père le cadeau qu'elle n'a pas eu le temps de lui offrir ce matin, elle dépose ses affaires dans sa chambre, sort la trousse de son cartable et prend un dessin caché dans le premier tiroir de son bureau.

Ce dessin représente leur maison aux couleurs chaudes. Sur

le seuil, elle a représenté son père : un jeune homme, sportif et imposant. À sa gauche, Annette s'est représentée vêtue d'un pull-over rouge et d'une jupe bleue. Sur la gauche, on peut voir les deux canards dans leur parc grillagé. Elle rajoute entre le toit de la maison et les sombres nuages : « *Papa, je t'aime* » et en dessous : « *Bon anniversaire* ».

Dans la cuisine, elle entend son père s'affairer au repas. Elle se souvient alors qu'il a invité des voisins pour ce soir. Annette décide donc de faire ses devoirs pour pouvoir être libre de passer une partie de la soirée avec les invités et aussi donner son cadeau en public... Un peu de lecture et un texte à inventer sur « nos occupations des vacances de février avec nos parents ». Elle écrit quelques phrases et se souvient de sa mère. Deux larmes coulent sur ses joues qui ne suffisent pas à dire le vide de l'absence.

La tristesse ravalée, Annette rejoint son père à la cuisine. Lorsqu'il la voit sur le pas de la porte son dessin caché dans le dos, il lui fait face.

« Tu sais, Annette, les canards...

- ... Oui...

- Tu savais qu'un jour... »

Annette est envahie par une crise d'angoisse. Hystérique, elle laisse libre cours à de chaudes larmes et hurle : « Non !!! »

Dans un cri étouffé : « Coin-Coin... Tout-Doux... »

Puis Annette tourne les talons et laisse le dessin s'échapper de ses mains.

« Reviens, rentre tout de suite ! »

Il sort. Il s'adresse à elle déjà sur le bord de la route :

« Ça suffit, tu n'es plus un bébé ! Tu savais que ça allait arriver ! Viens manger !

- T'es horrible ! T'es con ! Je t'aime plus ! Je te déteste ! »

À ces mots, elle lui tourne le dos et s'enfuit en courant sur la chaussée. Le cœur en déroute, elle s'envole... La responsabilité entière du conducteur venant en face ne fera aucun doute.

Des années plus tard, Jean Montcalm au volant de sa voiture n'a pas croisé âme qui vive. Seules de longues étendues d'arbres sombres et silencieux lui tiennent compagnie. L'angoisse et la soli-

tude l'envahissent. Il sent monter du fond de sa gorge un cri trop longtemps retenu.

Alors qu'il se sent ainsi recroquevillé en lui-même, il aperçoit au détour d'un chemin un point rouge lumineux flottant dans les airs. En approchant, il voit une fillette vêtue d'un pull-over rouge et d'une jupe bleue. Elle est affairée auprès de deux canetons à qui elle donne à manger au creux de sa main.

Cette vision tellement insolite au milieu de ce paysage désolé le fait sursauter. Il fait un brusque mouvement de volant et la voiture part en slalomant. Elle atterrit dans un petit fossé situé en contrebas de la route.

\*

## **LE CHEMIN**

**Michèle SOUCHET-GAVEL**

Comme chaque année, Pierre était venu passer une semaine dans la minuscule maison où s'était déroulée son enfance. Il éprouvait un besoin viscéral de se retirer seul dans cette demeure. De toute façon elle était trop petite et inconfortable pour que sa famille y séjourne. Sa femme et ses enfants souriaient de ses lubies et passaient une semaine de leur côté dans le luxe d'une station balnéaire. Ils ignoraient que ce n'est que dans ce lieu de son enfance que Pierre pouvait trouver un vrai repos, échappant aux cauchemars labyrinthiques où il s'enfonçait trop souvent sans y trouver jamais le monstre contre lequel il aurait pu combattre. Il se réveillait fourbu de ces nuits agitées. Jamais il n'avait évoqué ces obsessions nocturnes, même à sa femme. Pour tous, il était un homme parfaitement solide et équilibré, image enviée de réussite sociale et professionnelle.

Quand il s'éveilla ce matin-là, il se sentit auréolé de la présence rassurante de sa mère. Il éprouvait souvent cette sensation physique quand il était dans cette maison. Elle lui procurait une tendre sérénité qu'il cherchait à prolonger. Malgré les années écoulées depuis son décès, le souvenir de sa mère était toujours aussi vivace et il continuait à l'idolâtrer. Bien qu'ils lui aient souvent proposé, sa femme et lui, de venir vivre auprès d'eux, elle n'avait jamais voulu quitter cette maison au confort rudimentaire et elle y était décédée. Elle était heureuse de le savoir riche et aimé et cela lui suffisait, affirmait-elle.

Plein d'énergie, Pierre partit très tôt pour arpenter les sen-

tiers qui entouraient la maison située un peu à l'écart de la commune. Il aimait par-dessus tout mettre ses pas dans ceux de l'enfant solitaire qu'il avait été. Il y voyait un gage de fidélité à l'enfance pauvre mais heureuse qu'il avait vécue grâce à sa mère, lui qui était devenu un chirurgien renommé et côtoyait maintenant un univers urbain et mondain aux antipodes de cette maisonnette.

Sans réfléchir, il s'engagea dans un chemin creux qu'il avait jusqu'alors regardé de loin. Il n'aurait su dire ce qui l'incitait ce matin-là à le suivre. La lumière s'était tamisée derrière le rideau de verdure qui encadrait cette voie presque effacée. Il mettait ses pas dans ceux de tant de paysans qui avaient dû l'emprunter autrefois. Mais les broussailles avaient désormais tout envahi et il avançait avec difficulté, animé d'une étrange détermination.

Soudain une trouée de lumière dessina une silhouette sur le sol. Une toute jeune fille était là et dans l'éclaboussure de soleil elle se débattait contre une masse énorme qui tentait de la jeter par terre. Pour seule défense elle serrait dans sa main un caillou dérisoire mais son agresseur la tenait trop fermement déjà et s'agrippait à son corps qui chancelait. Des jeux de lumière se jouaient sur les flaques d'eau. La chevelure dénouée de la jeune fille s'emmêlait dans les broussailles tandis que l'ombre monstrueuse lui renversait avec violence la tête en arrière. Un cri muet déchira le silence.

L'hallucination disparut aussitôt mais Pierre resta figé. Dans ces rayons lumineux qui s'étaient dessinés sur le sol, il venait de reconnaître le monstre qui dévorait si souvent ses nuits. Il sut d'instinct que c'était à cet endroit que s'était déroulé le drame qui avait préludé à sa naissance et qu'il était enfin arrivé au centre du labyrinthe où ses cauchemars l'entraînaient. Son existence n'avait été jusqu'alors qu'une longue fugue pour échapper à cette seconde tragique mais elle venait de le rattraper. Les mots n'avaient jamais été prononcés. Sa mère était morte en croyant emporter son secret trop lourd et il avait respecté ce silence. Mais il avait toujours compris qu'il était né d'un viol et que sa mère n'avait pas eu d'escapade possible dans ce destin qui s'était noué pour elle. Au prix d'un héroïque dépassement d'elle-même, elle avait eu le courage plus tard de

continuer sa route et de prendre en charge la vie qui s'imposait en elle. Comment avait-elle pu vivre avec le souvenir de ce vagabond terrifiant rencontré au bord de sa jeunesse ? Et pourtant elle avait toujours été pour son fils une silhouette apaisante, un verre d'eau fraîche pour apaiser la soif d'amour insatiable qui le dévorait. Elle avait guidé chacun de ses pas et il était devenu un marcheur infatigable de la vie. Elle lui avait donné suffisamment de tendresse pour qu'il soit rassasié.

Elle n'avait jamais su qu'un Minotaure réclamait son dû dans la nuit des cauchemars de son fils.

Pierre resta longtemps immobile. Le chemin était maintenant couvert d'une ombre épaisse. Il réussit enfin à faire un nouveau pas et son pied s'enfonça dans la boue. Ce contact physique lui procura la jouissance étrange de marcher pour la première fois. Il s'avança lentement dans le tunnel de verdure. Bizarrement l'image de son cauchemar apparue en plein jour lui procurait une paix qu'il n'avait jamais éprouvée et il était étrangement serein. Quand il quitta le chemin creux, il fut éclaboussé de la lumière qu'il avait toujours cherchée. Il s'échappait enfin du labyrinthe, laissant derrière lui le Minotaure.

\*



## PARUTIONS DU MÊME ÉDITEUR

*CE JOUR-LÀ*, RÉCIT DE JOSETTE FRANÇOISE DU RIAL : Marie, institutrice à la retraite, songe à sa vie passée. Son introspection la conduit à revisiter son histoire. Elle retrace son parcours, son enfance, son métier, ses amours, ses peines... Panorama aux allures de mémoires, *Ce jour-là*, autofiction d'easy-reading, est à mettre entre les mains d'amateurs de biographie qui suivront avec plaisir les aléas de la vie d'une femme.

92 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-952-9200-8-7 — 12 € — 2007

*AU PARADIS SANS PRÉAVIS*, NOUVELLES DE CYRILLE CLÉLAN : Un shériff alcoolique, un nain éperdument amoureux, un toubib un peu irresponsable sur les bords (de mer), un vieil homme à la carcasse épaisse, un routier atteint de collectionnite aiguë... cinq nouvelles, cinq portraits...

102 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9529200-0-1 — 20 € — 2007

*PAUL ET MIC RUENT DANS LES BRANCARDS*, B-D DE SRÏ : Paul Rougissant et Mic Lebeau, illustres représentants de l'humanité moderne, font de la métaphysique un problème du quotidien et du quotidien un problème métaphysique. Ils échangent des propos dont la teneur et les aboutissements philosophiques n'ont rien à envier aux dialogues de Platon.

50 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9529200-1-8 — 13 € — 2007

*LA SAISON DES ARCS-EN-CIEL*, PIÈCE DE CYRILLE CLÉLAN :

Extraits :

« MARIE (sur un ton amical et complice) : Sabine s'il te plaît, tu peux nous apporter du lait ?

LOUISE : Qui est cette Sabine ?

MARIE : Sabine ? Qui est-ce ? Je ne t'en avais jamais parlé ? C'est notre nouvelle aide à domicile à Frédéric et moi. C'est fiscalement très intéressant ; nous bénéficions d'une réduction de l'impôt sur le revenu de 50 % des sommes versées et d'un allègement des charges en tant qu'employeurs si bien que Frédéric et moi avons sauté sur l'occasion — surtout Frédéric —, d'autant plus que depuis que les enfants ont grandi et quitté la maison, la maison manquait cruellement de petites mains serviables... Sabine est un ange : elle est Serbe.

LOUISE : Ça ne pose pas de problème ?

MARIE : Si, quelques-uns... »

50 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9529200-3-2 — 9,90 € — 2007

**LES ÉTATS GÉNÉRAUX DE LA LOOSE**, RÉCIT (POUR ADULTES) D'ANGELINO GÖHTPERZ : Mêlant les joyeux exploits d'une star du X et le quotidien triste à mourir d'un pauvre type tombé sous l'emprise d'une cassette VHS, *Les états généraux de la loose* étudie dans les moindres détails la déchéance d'un être mis au rebut. Et ça ne prête pas qu'à sourire.

158 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9529200-5-6 — 15 € — 2007

**LE CIRQUE D'AMÉLIE**, PIÈCE DE THÉÂTRE DE SERGE TRAVERS : Cette comédie fait la part belle aux interrogations d'Amélie, inquiète pour son couple. Dieu merci : calembours, métaphysique et poésie, aideront la jeune femme à saisir comment des changements, même incroyables, sont encore possibles.

102 pages — ISBN : 978-2-95929200-9-4 — 12 € — 2008

**PRIZU**, D'AVOGADRO PULMONAIRE (PRÉFACÉ PAR ALAIN MADELIN) : Abordant l'histoire de Prizu Bobor qui perd son emploi, sa femme et sa santé dans un même et magistral mouvement, ce chouette roman prouve de belle manière combien si les épreuves sont nombreuses, les façons de s'en sortir — ou pas — n'en sont pas moins foisonnantes.

132 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9529200-6-3 — 14 € — 2008

**STRAED NAONEDIZ — HISTOIRES DE LA RUE NANTAISE**, REPORTAGE DE CYRILLE CLÉLAN, CARTES COMMENTÉES DE PIERRE JUDIC : Une petite rue commerçante, près du Vieux Rennes, abrite bien des secrets et surprises (notamment pour les gastronomes)...

144 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9529200-7-0 — 14,99 € — 2008

**L'ÉLECTRON LIBRE**, RECUEIL DE FICTIONS POÉTIQUES DE CHARLES LESCUYER : Quoi de neuf dans les profondeurs de la Bretagne actuelle ? Les treize volets qui composent cet astéroïde rimbaldien nous garantissent qu'en pays breton, on peut encore se perdre. Et s'y retrouver.

140 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9532609-0-8 — 15 € — 2009

**LA LOTERIE BYZANTINE**, ROMAN DE CYRILLE CLÉLAN : Les tribulations délirantes de héros du LXIV<sup>e</sup> siècle... On imagine, on s'amuse, on pense !

332 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9532609-1-5 — 25 € — 2009

**LE CLANDESTIN DU SLOUGHI**, RECUEIL DE NOUVELLES DE HENRI LE BELLEC : Les présentes nouvelles sont le miroir à peine déformant d'une société bretonne — le pays trégorois du milieu du XX<sup>e</sup> au temps de la Résistance, de la Libération, de l'épuration, de la Guerre Froide, etc. — solidement installée dans ses traditions, certes plombée par ses pesanteurs, mais néanmoins toujours prête à faire valoir ses vérités et ses valeurs.

132 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9532609-4-6 — 15 € — 2009

**LA VENGEANCE DU DINDON FARCI**, RECUEIL DE NOUVELLES DE CYRILLE CLÉLAN, STÉPHANE GRANGIER, NICOLE MADEC ET NICOLAS MAIER : Quatre auteurs sont ici réunis pour présenter chacun deux nouvelles qui, sorties tout droit d'imagination aussi fertiles que réjouissantes, font voler en éclats tabous et morales convenues. Tour à tour, vous voilà ainsi transportés dans un futur peuplé de robots très serviables ; dans la tête d'un serial killer ; en compagnie d'un paranoïaque plutôt attachant ; dans

un square romantique ou dans l'immeuble magique d'un bibliophile retraité... Bonds dans le temps et l'espace qui ne répondent qu'à un seul et unique impératif catégorique : vous combler !

96 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9532609-3-9 — 15 € — 2009

**LE COULOIR DE LÉA**, ROMAN D'ARNAUD GÉNOIS, ILLUSTRÉ PAR MATTHIEU CHOUTEAU : Léa et Thomas échangent une correspondance. À 17 ans, ils ne se sont jamais vus, mais s'écrivent. Elle, jeune fille optimiste, fait des poèmes pour chasser l'ennui. Lui, adolescent rebelle, rêve d'évasion. L'innocence va les mener jusqu'aux plages de Guadeloupe, jusqu'aux cases sénégalaises, jusqu'aux ultimes découvertes. (À partir de 10 ans et demi)

140 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9532609-2-2 — 15 € — janvier 2010

**DU SABLE POUR HORIZON**, PIÈCE DE THÉÂTRE EN 3 ACTES ET 12 SCÈNES DE GUILLAUME COUPECHOUX : Sous la forme d'un western post-apocalyptique, *Du sable pour horizon* revisite le vieux thème de la survie en milieu hostile et celui de l'incroyable espoir.

60 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9532609-5-3 — 10 € — février 2010

**SYSTÈME SOLAIRE ET CHAISE BANCALE**, PIÈCE DE THÉÂTRE (SAYNÈTE) DE CHRISTOPHE COJEAN : Avec un peu d'humour et beaucoup d'entrain, *Système solaire et chaise bancale* confronte les pensées de Bloch et Morphi. Autant Bloch se contente de ce qu'il connaît, autant Morphi cherche à repousser les limites de leur univers. Surtout que, d'après ce qu'on en sait, celui-ci se réduit à trois tristes chaises qu'éclaire un sinistre projécteur inquisiteur, seule lueur en vue dans un océan de ténèbres. Si cet univers étriqué convient à l'un, l'autre s'y sent un peu à l'étroit.

60 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9532609-8-4 — 10 € — mars 2010

**LA FACE CACHÉE DU SOLEIL**, NOUVELLES DE FRANÇOIS AUSSANAIRE : Avec un goût sûr pour la psychologie des protagonistes, l'auteur nous embarque à sa suite dans des drames tragiques ou ridicules. La cruauté de uns y côtoie la crétinerie des autres. Assassinats, suicides, accidents idiots,

vengeances, noyades, chutes : *La face cachée du soleil* répertorie quelques façons de quitter la scène. Chacun élira sa préférée...

96 pages — 17 × 23 cm — ISBN : 978-2-9532609-6-0 — 12 € — avril 2010

*AIR CONDITIONNÉ — LA COMÉDIE DES TEMPS CHAUDS*, PIÈCE DE SERGE TRAVERS ET PAUL GUIMONT : En 2049, une méga-canicule règne. Il n'y a plus de saisons. Les rares survivants, à tous les cataclysmes qui aboutissent à rendre la Terre invivable, cohabitent dans des silos enterrés. Mais à vivre les uns sur les autres, l'air, même s'il est climatisé, devient vite irrespirable.

100 pages — 14,5 × 21 cm — ISBN : 978-2-9532609-9-1 — 12 € — mai 2010

*DES IDIOTS PRESQUE PARFAITS*, NOUVELLES DE GAËL MONTADE : Des fragments de vies de personnages tous plus attachants les uns que les autres... à leurs manières et (surtout) avec leurs travers.

108 pages — 14,5 × 21 cm — ISBN : 978-2-919265-00-8 — 15 € — juin 2010

*CHONZAC*, POLAR D'YVES TANGUY : Chonzac, un petit bourg du Ribéracois, en pays périgourdin, est ensanglanté par une série de crimes abominables. Balthazar le cinéphile, Anne l'inspectrice de police, Pierre le journaliste de *Sud-Ouest*, Jean-Paul le patron du bar-tabac-loto-PMU *L'Ortolan*, les notables, la milice et la presse partent sur la piste du serial killer. Tout ce joli monde sortira-t-il indemne de cette traque impitoyable ?

240 p. — 14,5 × 21 cm — ISBN : 978-2-9532609-7-7 — 15 € — juin 2010

*LA PESÉE DES LÉGUMES S'EFFECTUE EN CAISSE*, POLAR DE SABINE JOURDAIN : Ce « presque » polar, où il est question d'un vol de clé USB, tisse la trame d'un drame banal, celui d'un homme, Rémi Cuche, qui n'a pas d'ami, si ce n'est un professeur de sociologie, croisé dans un bar qui enseigne l'évolution du slip à travers les âges, si ce n'est un commissaire de police soupçonné de gruger le fisc, si ce n'est cette jeune femme, Mélanie Chaudoreille, qui travaille à la radio et qu'il rencontre grâce aux petites annonces... Pâles lueurs qui éclairent douloureusement l'exis-

tence blafarde d'un homme qui a cessé de croire aux coïncidences.

204 pages — 14,5 × 21 cm — ISBN : 978-2-919265-01-5 — 15 € — juillet 2010

**UNE BIÈRE À FIRENZUOLA** — *suivi de CHIFFRES*, RECUEILS DE NOUVELLES DE MAURICE LE ROUZIC : Angleterre, Chypre, Cambodge, Italie, etc. : inspirées par de nombreux voyages, les nouvelles de M. Le Rouzic incitent à franchir les frontières.

204 pages — 14,5 × 21 cm — ISBN : 978-2-919265-02-2 — 14 € — août 2010

**CHIENS DANS LA NUIT**, RECUEIL DE NOUVELLES DE STÉPHANE GRANGIER : Après avoir collaboré avec vigueur au recueil collectif *La vengeance du dindon farci*, Stéphane Grangier revient en force avec cinq histoires sottes et terrifiantes, à réserver à un public averti.

280 pages — 14,5 × 21 cm — ISBN : 978-2-919265-03-9 — 18 € — septembre 2010

**Éditions de la rue nantaise**

**1 square Étienne Nicol  
35 200 Rennes**

**[www.ruenantaise.com](http://www.ruenantaise.com)**

Impression : Identic, Cesson-Sévigné (35) © décembre 2010  
ISBN : 978-2-919265-04-6